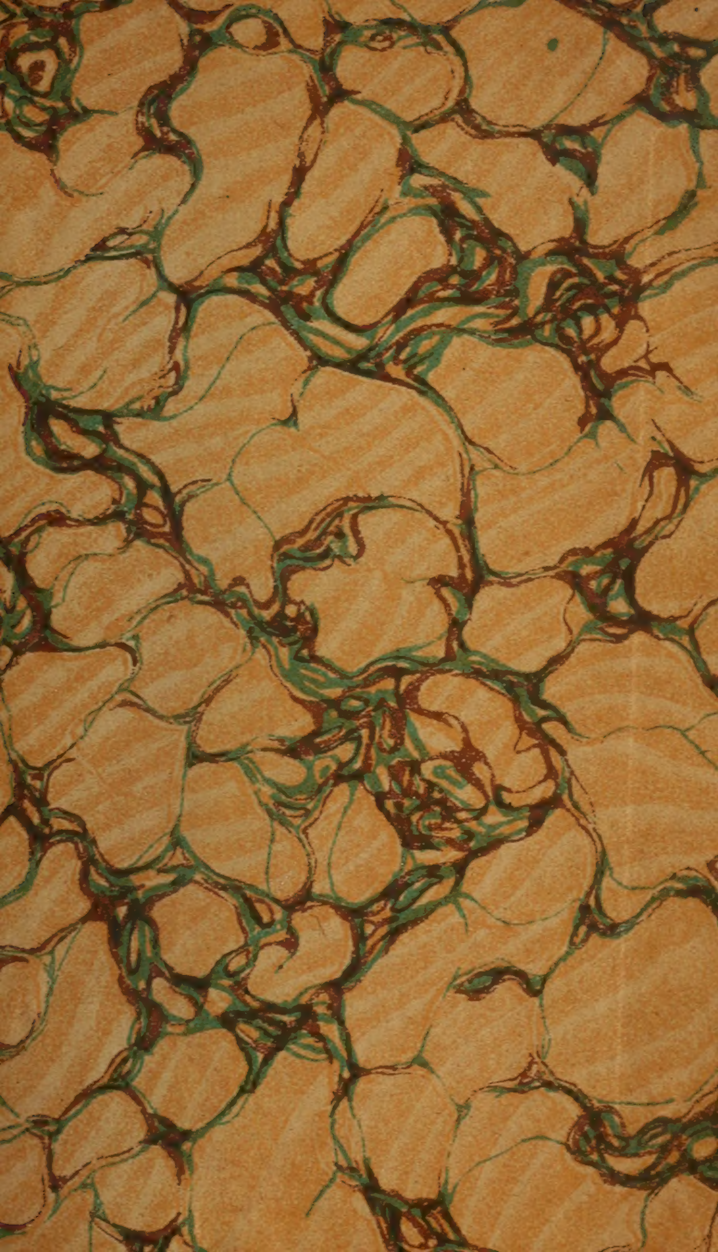

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01995645 7







$2.50

L'ÉDUCATION

DES

JEUNES FILLES CATHOLIQUES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

JANET ERSKINE STUART

L'ÉDUCATION

DES

JEUNES FILLES CATHOLIQUES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

A. ROSETTE, S. J.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1914



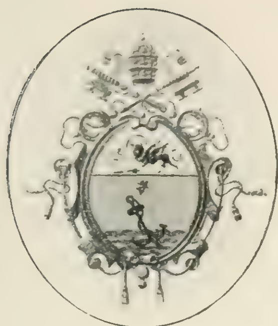
Nihil obstat

Léonce de Grandmaison

Imprimatur

Parisiis, die 15ª septembris 1913.

P. Fages V. G.



A notre très cher Fils, A. Rosette, S. J., en le félicitant d'avoir publié de l'Anglais un ouvrage si utile en vue de l'éducation, et avec le vœu que ce livre devienne un trésor spécialement entre les mains des parents et des maîtres, et les aide à former le cœur, la volonté et le caractère des jeunes filles, dans le sens des traditions chrétiennes et catholiques, pour l'honneur des familles et le bien de la société, en signe de reconnaissance et de bienveillance paternelle, nous accordons de tout cœur la Bénédiction Apostolique.

Du Vatican, le 21 octobre 1913.

Pius PP. X

PRÉFACE

Le modeste volume que nous offrons au public français recevra-t-il, chez nous, un accueil semblable à celui qui lui a été fait dans son pays d'origine ? Nous osons l'espérer. Le titre sous lequel il se présente et le sujet qu'il traite lui attireront déjà des sympathies.

Il suffit, en effet, de réfléchir un instant pour comprendre l'importance de l'éducation. L'enfant est une force croissante, qui se développe chaque jour, au moral comme au physique, jusqu'à son plein épanouissement. Il possède en soi les éléments essentiels de ce progrès quotidien. Mais il n'a ni la fixité suivant laquelle grandit l'arbrisseau, ni la sûreté d'instinct qui régit et protège le jeune animal. Il lui faut une main étrangère pour mettre à sa portée ce qui est nécessaire à la

conservation de sa vie naturelle. Il n'a pas moins besoin d'avoir, près de lui, une intelligence attentive, qui surveille l'éclosion de ses facultés naissantes, leur fournisse l'aliment qu'elles réclament, les empêche de dévier, les fasse, au contraire, prospérer, chacune en sa sphère, dans la plus large mesure possible, jusqu'au moment où, suffisamment développées, orientées vers le vrai et vers le bien, elles pourront se diriger elles-mêmes, et réaliser le plan en vue duquel Dieu les avait créées.

Or, pour réussir dans ce travail, il ne suffit pas de savoir de quel côté il convient d'incliner les énergies qui se font jour. L'enfant est un être conscient. Il progresse, au moral du moins, dans la liberté et par des actes réfléchis et voulus. Il faut donc l'amener à agir par lui-même, dans un sens qui favorise ce perfectionnement régulier de ses qualités natives, et leur donne, pour le reste de la vie, la stabilité nécessaire.

C'est là ce qui constitue le problème de l'éducation. Rarement il s'est posé avec autant d'acuité que de nos jours, où chaque fraction d'opinion, en vue de l'avenir, se dispute l'âme de l'enfant, et où tant de forces contraires se trouveront bientôt en jeu pour détruire l'œuvre, si péniblement élaborée, de sa formation première.

Dira-t-on qu'il est moins grave quand il s'agit des jeunes filles? On l'aurait pensé, non sans raison, il y a un demi-siècle. L'on a toujours, il est vrai, reconnu l'influence considérable qu'exercent les femmes dans nos sociétés, où elles sont à la fois mères et reines au foyer domestique, et la nécessité de les élever convenablement ; mais leur éducation se poursuivait alors d'une façon tranquille, sans qu'on eût à redouter pour elles, dans un avenir aussi prochain, les dangers d'un milieu qui tend à redevenir païen. Qui oserait affirmer qu'il en est de même aujourd'hui? L'âme de la jeune fille n'est-elle pas visée maintenant avec autant d'intensité et de fureur que celle de ses frères? N'espère-t-on point, par elle, arriver à renverser les derniers remparts de cette vieille morale chrétienne, à laquelle on a déjà livré de si rudes assauts?

Contribuer à résoudre, au sens catholique, cette grave question, et préparer à nos jeunes filles des maîtresses capables de leur donner en même temps une instruction variée, une direction sûre, une formation solide : c'est le but que l'on s'est proposé dans cet ouvrage. Jusqu'à quel point a-t-il été atteint? Les lecteurs jugeront.

En tout cas, l'auteur, sans parler de sa valeur personnelle, — on ne nous pardonnerait pas de

manquer de discrétion sur ce point, — semble tout à fait qualifiée pour l'écrire. Supérieure générale d'une grande Congrégation vouée exclusivement à l'éducation des filles, depuis plus de trente ans elle s'est consacrée à cette œuvre, soit en enseignant elle-même, soit plus tard, en formant et en dirigeant de jeunes maîtresses, soit en gouvernant une très importante maison de son Ordre.

Quelques critiques de détail ont été parfois formulées contre l'éducation du Sacré-Cœur. Ce n'est pas ici le lieu de les examiner. Mais l'on ne saurait contester le bien immense produit dans les jeunes filles, et par elles dans les familles, en France et ailleurs, par cette formation à la fois simple, sérieuse et élevée.

C'est donc, avec son expérience personnelle, la tradition d'un siècle d'enseignement fécond à travers le monde entier, que l'auteur nous apporte dans ces pages.

Elle les a écrites dans une langue qui n'est pas la nôtre, et plus spécialement pour des jeunes filles appartenant à une grande nation voisine. Mais la nature des enfants, malgré quelques divergences accidentelles, est partout la même, et les moyens de les gouverner ne varient guère non plus. Le sujet, d'ailleurs, est abordé de haut,

par les principes, qui sont universels non moins qu'immuables : en sorte que nous n'avons eu à faire, pour mettre l'ouvrage tout à fait au point, en faveur des lecteurs français, que quelques modifications insignifiantes, et sur des points très secondaires.

L'auteur se pose sur le terrain nettement catholique, du commencement à la fin de son travail, dans les détails aussi bien que dans les grandes lignes, et nous ne saurions assez l'en louer. Nous croyons, en effet, que, soit en éducation, soit plus tard dans le gouvernement de soi-même, auquel toute éducation vraie doit préparer, il est faux de séparer le naturel du surnaturel, de donner d'abord des règles de conduite exclusivement fondées sur la raison, sauf à y ajouter ensuite des motifs inspirés par la foi. Ce système nous paraît ressembler plus ou moins à celui de l'école neutre et à celui du libéralisme politique, tous deux désapprouvés par l'Eglise. Il est contraire à la nature même de l'enfant, qui est tout entier et à chaque instant catholique. Son âme, illuminée par la foi, et fécondée par la grâce, a besoin de se développer par la grâce et par la foi, et ces deux grandes forces doivent être alimentées et vivifiées en lui durant tout le cours de son éducation. Elles seront d'ailleurs le plus puissant levier sur lequel pourra

s'appuyer le maître, pour aider l'enfant à refouler les mauvais instincts qui sont au fond de tout cœur humain, à faire croître et à fortifier les bonnes qualités dont Dieu l'a doué, et à orienter vers le bien celles qui de leur nature sont indifférentes.

D'ailleurs, écrit spécialement pour les catholiques, ce livre pourra peut-être fournir, même à ceux qui ne partagent pas nos croyances, des aperçus nouveaux, des remarques judicieuses, qui sont utiles dans toute éducation, quel que soit le principe fondamental dont elle s'inspire.

Après l'avoir parcouru, plus d'un lecteur, sans doute, éprouvera un serrement de cœur, en songeant que la femme supérieure qui a pensé ces pages, que des milliers de femmes formées par elle ou à son école, que d'autres beaucoup plus nombreuses encore, qui s'inspirent des mêmes idées, et puisent à la même source leur valeur éducatrice, n'ont pas le droit d'enseigner chez nous ! Plusieurs auront de la peine, même, à réprimer un mouvement d'indignation et de colère, contre les hommes qui, par esprit de sectarisme, ont privé notre pays d'un aussi fécond élément de conservation et de vie ! Puissions-nous, par nos efforts non moins que par nos

prières, hâter le moment où il plaira à Dieu de secouer le joug qui nous opprime, et de rendre, à tant de nobles dévouements, la joie de se dépenser librement pour le bien de la France !

A. ROSETTE, S. J.

AVANT-PROPOS

Un livre a été publié en 1910 aux États-Unis sous ce titre : *Éducation, How old the new : Combien anciennes les choses nouvelles*. Un ouvrage analogue pourrait s'intituler : *Éducation, How new the old : Combien actuelles les choses anciennes*. Il ne ferait que présenter un aspect différent de la même vérité.

Sans prétendre écrire cet ouvrage, nous voudrions exposer un point de vue tenant à la fois à l'ANCIEN et au NOUVEAU et, en mettant en relief les grandes lignes de l'Éducation des jeunes filles catholiques, promouvoir comme un élan de zèle pour viser sans relâche, dans cette œuvre capitale, au bien de l'avenir plus qu'aux succès du moment.

« Il est doux d'épier l'éclosion des gloires cachées de la rose, de scruter pli sur pli, de pénétrer jusqu'à son cœur;

« Il est beau de voir le lys majestueux, sceptre royal, s'ouvrir dans sa splendeur et son parfum;

« Mais il y a plus grand encore à voir et à chanter... une beauté sans rivale... La jeunesse dans son plein épanouissement ».

« Fair though it be, to watch unclose
« The nestling glories of a rose,
« Depth on rich depth, soft fold on fold :
« Though fairer be it, to behold
« Stately and sceptral lilies break
« To beauty, and to sweetness wake :
« Yet fairer still, to see and sing,
« One fair thing is, one matchless thing :
« Youth, in its perfect blossoming. »

LIONEL JOHNSON.

L'ÉDUCATION
DES
JEUNES FILLES CATHOLIQUES

CHAPITRE PREMIER

LA RELIGION

Les discussions passionnées, soulevées de nos jours autour de la question de l'éducation, roulent presque toutes sur l'enseignement religieux. C'est pour le proscrire que les athées et les sectaires ont inventé l'école laïque et la prétendue neutralité, qu'ils ont forgé des lois d'exception aussi injustes que cruelles, qu'ils ont privé du droit d'enseigner, et poussé vers la terre étrangère, des milliers d'hommes et de femmes. Pour le conserver, les catholiques et les vrais libéraux, de leur côté, n'ont reculé devant aucun sacrifice. Ils ont lutté au Parlement avec la dernière énergie, ils ont fondé à grands frais des écoles libres,

et souvent, maîtres et élèves n'ont point reculé devant l'exil volontaire.

Il ne s'agit point, ici, d'apporter de nouveaux arguments en faveur de cette liberté primordiale, mais de montrer la façon dont il faut en user, là où elle existe. L'écho des attaques violentes et des résistances héroïques, le spectacle des ruines amoncelées, comme celui des sacrifices consentis indiquent assez l'importance de l'enjeu, et l'obligation de tirer le meilleur parti des avantages conquis au prix de si rudes combats.

Ce devoir est double : envers Dieu d'abord, puis envers ses enfants.

Dieu, qui nous confie la formation religieuse de ces jeunes âmes, mérite de leur être présenté avec toute la fidélité, la noblesse, la dignité dont nous sommes capables; avec toute la splendeur dont le langage humain peut revêtir les mystères de la foi, avec la tranquillité et la confiance ordinaires à ceux qui savent et qui sont sûrs de leur doctrine, enfin avec une fierté digne du magnifique héritage de la foi chrétienne.

De son côté, l'enfant a le droit aussi d'apprendre sur Dieu tout ce qu'il lui est possible d'en savoir. Son bonheur, même en ce monde, est intimement lié à cette connaissance. Un tort immense a été souvent causé, et l'est encore fréquemment, à des enfants, par certains procédés, dont les bonnes intentions n'excusent pas le manque de discernement. Sous prétexte de les « rendre sages » l'on

insiste, à temps et à contretemps, sur l'idée d'un Dieu vengeur et terrible, et sur les possibilités de l'avoir offensé dès l'âge le plus tendre ; leur esprit, essentiellement mobile et impressionnable, s'inquiète bientôt et s'alarme. C'est une corde vibrante et chaque expérience est neuve pour eux. Ils voient à l'œuvre, de toute part, tant de forces à peine soupçonnées ! Leur imagination vive se demande constamment ce qui pourrait bien arriver. Si les premières impressions de Dieu ont été sévères et terribles, elles jetteront peut-être sur leur âme une ombre si épaisse et si lourde qu'ils ne parviendront jamais à la dissiper ! Ils ont entendu parler de cet œil scrutateur toujours ouvert pour les prendre en faute, et auquel rien n'échappe ; puis, c'est le Juge sévère, inexorable, qui n'admet point d'excuses, et emploie contre le coupable les armes vengeresses d'une rigueur infinie.

Quoi d'étonnant, dès lors, si des esprits frondeurs et orgueilleux se tournent contre le Maitre, dont ils font un despote, et quelque jour peut-être, harrassés de la lutte, à bout de forces ou d'expédients, en viennent à jeter ce défi : « Si je ne puis le fuir, j'essayerai de l'oublier ! » Quoi d'étonnant, surtout, si d'autres esprits, moins extrèmes, mais plus nombreux, sans échouer dans ces abîmes, traînent leur vie dans l'apathie, l'indifférence ou dans un pessimisme qui confine au désespoir? Des parents ne souffriraient jamais

d'être travestis de cette façon. Quel châtiment ne mériterait point le maître coupable de tourner, contre un père et une mère, le cœur de leurs enfants, et de porter le poison aux sources même de la vie! Or, c'est ainsi que trop souvent on agit envers Dieu!

En général, les enfants élevés au sein de la famille ont moins à souffrir de ces fausses idées sur Dieu, que ceux qui sont abandonnés sans contrôle aux mains de serviteurs ou de maîtres, victimes eux-mêmes d'une éducation erronée. Les parents ont une trop haute idée de la paternité divine pour la fausser dans leur enseignement, et c'est sans doute auprès d'un père, représentant direct de l'autorité souveraine, et d'une mère, image de la bonté sans limites, que les enfants puiseront les premières et les plus vraies notions de la puissance infinie de Dieu et de son incommensurable amour.

Mais les circonstances permettront rarement que cette méthode — la plus utile et la meilleure — soit employée bien longtemps. L'enfant passe alors entre les mains des maîtres, et c'est d'eux, en dehors de ce qu'il reçoit directement du prêtre, que dépend, plus tard, toute son éducation religieuse.

Cette formation, qui se poursuivra pendant les sept ou huit années de classe, — de dix à dix-huit ans, — peut se diviser plus ou moins en deux périodes distinctes. Dans la première, on apprend les

principes essentiels de la vie et de la doctrine chrétiennes; la seconde est une préparation plus immédiate aux assauts que la foi pourra subir après les études. C'est une chose extrêmement grave, d'avoir à élever les enfants de la royale famille de Dieu, pendant ces années d'où dépend leur vie entière. Et ce que l'on demande avant tout à ceux à qui elle est confiée, c'est qu'ils soient « trouvés fidèles ». Pour les autres branches de l'enseignement, on peut définir les aptitudes requises, et se rendre compte si le maître les possède. Ici, les qualités nécessaires sont liées si profondément aux rapports intimes de l'âme avec Dieu, qu'on en est réduit à supposer qu'elles existent, sans pouvoir les constater. Toute la responsabilité incombe donc au maître, qui a ainsi la double obligation de vivre la vie chrétienne, et de connaître la doctrine, d'aimer à la fois cette doctrine et cette vie, pour inspirer aux enfants l'amour de l'une et de l'autre. Or, ce sont là des dispositions dont on ne possède jamais la plénitude, puisqu'on doit toujours travailler à les acquérir plus complètement, et celui-là seulement qui croît chaque jour en lumière, en amour et en grâce, peut parler avec compétence de la grâce, de la lumière et de l'amour.

Être, plutôt que savoir, est la première qualité du bon éducateur. Il doit posséder, en outre, des idées très nettes et très vraies sur l'objet de son enseignement.

1° Des idées justes sur Dieu. — Peut-être sem-

blerait-il inutile d'insister sur ce point. Mais l'expérience est là pour nous convaincre que cette condition fondamentale est souvent la première à faire défaut. On découvre malheureusement trop souvent, sans que la théorie en soit formulée, que la formation religieuse repose sur des notions de Dieu indignes de notre foi. D'où sont-elles venues? Souvent du Jansénisme, si largement répandu autrefois, et si difficile à extirper ; d'auteurs spirituels exaltés, dont les écrits répondent aux besoins d'un autre âge ; avant tout, peut-être du mensonge antique, qui exista dès l'origine : d'une profonde défiance vis-à-vis de Dieu, cause des principales victoires de son ennemi. Dieu est limité à des proportions humaines. Les figures orientales de l'Ancien Testament, mal interprétées par nos esprits plus positifs et plus froids, en ont fait un être sans pitié, vengeur inexorable de ses droits, absolu et rigide; un Dieu anxieux de prendre sa créature en faute, et l'attendant à la mort avec de terribles surprises.

Non, ce n'est point là ce que l'Église et l'Évangile ont à apprendre sur Lui aux enfants du Royaume. S'il nous était possible d'exprimer, en termes magnifiques, l'idéal le plus élevé de tout ce que nous connaissons de splendide et d'aimable, de tendre et de gracieux, de généreux et de fort, de libéral, de patient et de doux, de constant et de suave, puis d'élargir cet idéal indéfiniment par les mots et par la pensée, de lui donner

la plus belle forme qu'ait rêvée l'imagination, la plus grande étendue qu'ait désirée le cœur, il faudrait encore nous redire en toute vérité, que ce n'est rien auprès de notre Dieu; que nous n'avons fait qu'entrevoir, dans un lointain brumeux, quelque chose de sa beauté, de sa bonté, de sa puissance; que nous n'avons de Lui qu'une idée pauvre, humaine, essentiellement incomplète! Mais, au moins, cette idée serait juste, elle nous amènerait à une confiance filiale; elle nous donnerait l'attitude d'âme qui convient à la créature en face du Créateur, à l'enfant auprès de son Père.

La bouche parle de l'abondance du cœur et l'accent de sincérité entraîne la persuasion. Si nos pensées sur Dieu sont justes, nous saurons en toute occasion donner à nos paroles le ton de respect, de simplicité et d'amour qui convient, soit dans l'exposé des dogmes de la foi, soit dans la contemplation des magnificences qui nous entourent, et qui nous rappellent les attributs divins; en face du lys des champs ou de l'oiseau qui fend les airs, comme dans la marche des événements, et dans l'étude des lois merveilleuses par lesquelles la Providence gouverne le monde.

Des idées exactes sur Dieu sont nécessaires aussi dans nos rapports avec Lui, en nos temps de démocratie surtout, où la tendance à tout niveler fausse trop souvent la notion de l'autorité.

Beaucoup s'arrogent le droit de juger Dieu, de critiquer ses œuvres, de Lui demander compte de son gouvernement; d'avoir leur mot à dire sur les actes de leur Créateur. Ce ne sont ni les explications, ni les remontrances qui porteront remède. Une connaissance vraie de Dieu parera seule au danger, et nous ne pourrons l'inspirer que si nous en sommes profondément pénétrés nous-mêmes.

La paternité de Dieu et sa souveraine autorité sont les fondements de la foi; fondements qui se complètent mutuellement et sur lesquels l'esprit de l'enfant fera reposer tout l'édifice de sa vie chrétienne.

2° Des idées justes sur nous-mêmes et notre destinée. — Trop souvent, dans l'enseignement religieux, la pensée du mal à éviter domine celle du bien à accomplir. Etre poursuivi et comme hanté par cette idée du péché à fuir et la terreur de perdre son âme à chaque pas, ce n'est point là un idéal capable de donner de hautes aspirations! Une crainte raisonnable et filiale, une vigilance calme et sereine, sont, il est vrai, plus difficiles à inspirer. Mais les âmes n'y trouveraient-elles pas aussi, dans la faiblesse ou le danger, bien d'autres forces de résistance? Ce qui ranime l'espoir conduit au bien avec beaucoup plus d'intensité. La vue des hautes destinées qui nous attendent, comme enfants de Dieu et héritiers de son Royaume, est le plus puissant levier pour soulever les âmes

ordinaires, et les maintenir au niveau de leurs devoirs dans les bons ou les mauvais jours. L'élite ira plus loin; mais si la moyenne reste ferme sans broncher, et avance dans sa voie parce qu'elle sait que le Ciel est au bout, le résultat ne sera pas médiocre.

3°. Des idées justes sur le bien et le mal. — Il n'est pas rare d'en avoir d'erronées, au point d'apprécier l'un et l'autre à la mesure de notre avantage ou de notre détriment. L'effroi des enfants, demandant après quelque méfait : « est-ce un péché mortel? » n'indique-t-il pas, à lui seul, la crainte du châtiment comme l'unique aspect de la faute à leurs yeux? Et leur ton rassuré quand ils croient pouvoir dire : « c'est un péché véniel », ne révèle-t-il pas aussi l'insolente liberté prise avec Dieu, quand on n'a pas à en redouter de trop sévères punitions. « C'est mal! » voilà qui devrait suffire. Moins les enfants parleront du péché mortel, mieux cela vaudra. En discourir sans cesse, discuter à tout propos sur les fautes graves, plus graves ou moins graves, familiarise avec la pensée même du mal. Indiquons nettement ce qui constitue le péché mortel, selon les données de la théologie, sans ajouter des exemples qui obscurcissent ordinairement le sujet; posons clairement les principes de droit, de devoir, d'obligations; donnons surtout à ce grand mot : « Je dois » toute sa valeur intrinsèque, et alors, nous aurons formé des caractères autrement nobles et

autrement trempés que par une considération de détail sur les différents degrés de culpabilité.

Il n'est pas rare non plus de jeter la confusion et le désarroi dans l'âme des enfants par ces traits, d'exquise délicatesse de conscience, qui émaillent la vie des saints, celle de saint Louis de Gonzague, par exemple. C'est faire miroiter un idéal auquel, sous cette forme du moins, ils n'atteindront ordinairement pas ; c'est les faire viser à un but qui dépasse leur portée de compréhension et leur degré de grâce ; c'est du même coup ouvrir la porte à la tristesse et au découragement, parce qu'ils croiront rester au-dessous de ce qu'ils ont entrevu.

La grande sauvegarde contre le péché est la profonde conviction que le devoir doit être accompli à tout prix, que le premier mot du christianisme est l'abnégation de soi et l'acceptation du sacrifice, et qu'au sentier de la vie chrétienne, il faut monter chaque jour en sachant se vaincre et porter sa croix.

4° Des idées justes sur nos fins dernières. — Les pensées vraies de la mort sont faciles aux enfants. Pour leur foi pure et intacte, c'est chose simple et joyeuse de retourner à Dieu. Plus tard, le spectacle de l'agonie, le sentiment des séparations profondes et cruelles, et l'aversion du monde pour ce qui est, somme toute, sa condamnation, viendront trop souvent émousser le sens chrétien, et ramener les âmes à une sorte de douleur païenne,

sombre et désespérée, comme si nous n'avions pas l'espoir d'une vie future.

Il est facile d'inspirer des notions justes sur le jugement, pourvu que, d'une part, l'enseignement soit sincère, simple, dépourvu d'exagérations et d'images forcées, et que de l'autre il prémunisse les âmes contre une plainte blasphématoire envers Dieu, qui rend l'homme responsable de ses actes.

Mais, c'est pour donner des idées vraies du Ciel et de l'Enfer, que tout éducateur sérieux doit déployer le meilleur de ses ressources. Il n'oubliera jamais que cette double leçon est le fondement de la vie chrétienne, la pierre angulaire qui soutient tout l'édifice, et qui doit demeurer immuable et intangible aussi longtemps que l'édifice lui-même reste debout.

Cette double vérité, en effet, apprend à l'homme que sa destinée finale est entre ses mains, et qu'elle sera, pour l'éternité, ceci ou cela, suivant ses actes. Aussi, doit-elle être enseignée avec la force, la gravité, la dignité que le sujet commande, sans rien qu'on puisse impunément oublier plus tard, rien dont on puisse avoir le droit de sourire. Cet enseignement doit être adapté aux dispositions d'esprit du temps présent, non point avec les images forcées et les légendes du Moyen Age, mais dans un langage qui ne sera peut-être ni plus vrai, ni plus expressif en soi, mais qui sera plus conforme à nos tempéraments calmes et réfléchis. Le Père Faber traite ce sujet des fins

dernières, — le Ciel et l'Enfer en particulier, — d'une façon qui ne dépasse pas la portée des élèves vers la fin de leur éducation, et dans des termes qui, bien compris, laisseraient dans les âmes une empreinte ineffaçable.

5° Des idées justes sur Jésus-Christ et sur la très sainte Vierge. — Pour les enfants catholiques la divine filiation n'est point difficile à admettre. La foi qui les fait croire au Verbe incarné « habitant parmi nous » leur dit qu'Il est à eux, « ce Dieu qui réjouit la jeunesse », et que sa Mère est leur mère.

Certains articles du Credo dépasseront toujours leur compréhension ; mais ce qu'ils peuvent saisir, et ce qu'ils saisiront, si nous y prenons peine, c'est l'amour intime, personnel, singulier que Notre-Seigneur porte à chacun d'entre eux, et par suite, l'amour qu'Il leur demande en retour. Le « *Sinite parvulos venire ad me* » n'est pas l'écho affaibli de la parole du Maître entendue, il y a vingt siècles, aux plaines de Judée. C'est la vivante et actuelle réalité. Cette parole retentit de nos jours plus pressante que jamais. Ils sont bien ces enfants, appelés par le Sauveur, plus heureux même que ceux qu'Il caressait jadis, car ils ne sont ni éloignés ni rebutés par les apôtres, mais attirés par eux, conviés par le représentant de Jésus-Christ lui-même à venir vers Lui, aussi près qu'on peut s'en approcher sur terre, invités à se nourrir, dès leurs plus jeunes années, et souvent, tous les

jours s'ils le veulent, de ce Pain divin. L'Église, en ces heures de lutte et de souffrance, compte à juste titre parmi ses meilleures joies, celle de voir ces petits, devenus légions, répondre à son appel.

Oui, c'est une réalité et non pas une fiction que cette grande prérogative de l'enfant catholique. Jésus et Marie existent; ils lui sont unis réellement, d'une façon invisible sans doute, mais parfois profondément sentie. Ils sont avec eux tous les jours, en tous lieux, en toute circonstance, pour partager leurs joies, alléger leurs peines et lire au plus profond de leur cœur. Ils sont le refuge largement ouvert; ils sont surtout et avant tout l'Amour incommensurable qui oublie, répare, rassérène et réconforte; Amour pour lequel tout a son importance et son intérêt, et dont on a pu dire comme de celui des mères auquel il a voulu, un jour, se comparer : « Rien n'est trop grand ou trop petit pour lui! » Compagnie dans la solitude, assurance dans le trouble, soutien dans l'angoisse, énergie dans la lutte, Jésus et Marie sont tout cela. L'enfant catholique le sait, il compte sur eux ; que pourrait-il craindre? Voilà ce qui a fait dès l'origine, et ferait encore au besoin, des enfants martyrs pour leur foi; voilà ce qui fait tous les jours des confesseurs de cette même foi. Il y a souvent, dans ces jeunes âmes, un courage indomptable, qui nous surprendrait, si nous ne connaissions la source où il se trempe. En puisant avec joie aux « fontaines du Sauveur », à la sainte

communion, l'amour de Jésus et Marie, elles en emportent la vaillante énergie qui les élèvera au-dessus des faiblesses et des craintes de leur âge, parfois jusqu'à l'héroïsme.

6° Des idées justes sur la foi et les pratiques de la vie chrétienne. — Ici, plus qu'ailleurs, il est indispensable de se tenir en garde contre tout ce qui serait puéril, enfantin ou trop exubérant ; contre ces pratiques, utiles peut-être à d'autres races, mais qui confineraient chez nous à l'irrévérence ; en un mot, contre ce qui excite les impressions, et leur attribuerait une importance qu'elles n'ont pas. Ne favorisons pas davantage ces formes de piété mesquines ou bizarres, tenant plus à la fantaisie qu'à la dévotion, et réduisant le culte aux proportions d'un jeu ; moins encore cette familiarité qui permet de louer ou de blâmer les Saints ; de les récompenser ou de les punir ; même de les affubler de vulgaires surnoms. Ces démonstrations, bien naïves pour ne rien dire de plus, peuvent être un des aspects particuliers de la dévotion populaire en d'autres temps et sous d'autres cieux ; elles ne sauraient nous convenir. Nos contrées du Nord réclament plus de réserve, pour que la piété y conserve son influence prépondérante.

Mais la mesure ne doit pas éteindre la spontanéité. La dévotion, étant l'expression de la foi, ne peut, à ce titre, rester trop vivante ni trop simple. Une noble amitié avec les saints est un puissant

moyen de maintenir le cœur en haut, et ces liaisons bienfaisantes, formées dès l'enfance, auront souvent, jusqu'à la fin de la vie, une salutaire influence. Il est si réconfortant, en effet, de rencontrer des saints de notre caractère et de notre âge, ayant connu mêmes labeurs, soutenu mêmes combats, et rayonnant au Ciel de la couronne de gloire qui nous attend un jour! Entrer aussi intimement que possible dans leurs pensées et leurs sentiments, c'est acquérir dès ici-bas des titres sûrs à nos rapports plus intimes avec eux.

En résumé, apprendre solidement les principes de la foi; établir la persuasion que la pratique de la vertu constitue l'atmosphère du vrai bonheur; donner l'habitude de sanctifier les événements quotidiens — travaux, peines et joies, — par la pensée de Dieu et la résolution ferme de ne se laisser détourner de Lui par quoi que ce soit, voilà le but que l'on doit avoir devant les yeux, pendant les années d'enfance, en attendant la période plus difficile de la formation de la jeunesse.

Car, il est loin, le temps où la foi du jeune âge cheminait tranquillement à travers la vie, sans redouter d'assauts venant de l'extérieur. De nos jours, une foi qui n'est pas armée pour le combat a peu de chance de résister victorieusement aux attaques. Et les attaques auront sûrement lieu, d'une façon ou de l'autre. « Nous avons travaillé avec succès dans les grandes villes et parmi les jeunes gens », écrivait de Rome à ses « frères » un

célèbre franc-maçon juif. « Il nous reste à entreprendre les campagnes et les *femmes.* » Le plan est nettement tracé; rien ne peut mieux montrer ce qui attend l'enfant catholique au terme de son éducation. Même dans les pays où les tendances du mal ne s'étaleront pas en plein jour, la foi sera sapée par le courant de l'opinion et les préjugés du monde. Elle doit donc s'armer de toutes pièces pour s'affirmer et se défendre. La jeunesse d'aujourd'hui ne peut point s'attendre à être portée doucement sur le flot des convictions catholiques! Elle n'aura le plus souvent que des secours fragiles, disséminés et rares. Il faut qu'elle soit fermement résolue à se tenir debout et stable par elle-même; à rester aux aguets et sur la défensive; à tendre une main secourable aux âmes vacillantes qu'elle pourrait rencontrer sur sa route; surtout à ne jamais permettre aux opinions captieuses de faire brèche en son esprit. Le Père Dalgairns (1) a pu, avec raison, comparer la position des catholiques de ce siècle à celle des premiers chrétiens. Ce n'est plus, de nos jours, l'influence de l'Église s'exerçant sur les âmes et dans les institutions, comme au moyen âge. De même qu'aux premiers temps, c'est, sous un autre aspect sans doute, le grand combat en faveur de la foi. Pour le livrer, les chrétiens ne seront souvent qu'une minorité, et ils ne pourront agir qu'indi-

(1) Oratorien anglais, auteur d'ouvrages estimés. (N. du T.)

viduellement, dans une atmosphère d'indifférence et d'hostilité. La sainteté personnelle reste, plus que jamais, le principal moyen d'étendre sur la terre le Royaume de Jésus-Christ.

Mais l'apostolat demande une préparation et comme un apprentissage. L'enseignement du début a besoin d'être mûri et fortifié, pour former l'esprit aux luttes qui l'attendent. Cette trempe énergique rendra la foi plus lumineuse, la piété plus grave et plus sereine : « plus rassise », comme dirait Saint François de Sales dans son langage inimitable. Pendant les dernières années d'étude surtout, l'esprit devra être soumis à cette trempe plus forte, il doit apprendre à défendre sa foi, non moins qu'à l'exposer avec clarté, et acquérir au moins quelque idée sur les ennemis qu'il aura à combattre. C'est beaucoup de connaître ce qu'il y a dans l'air, et ce à quoi il faut s'attendre, pour n'être pas désarçonné par la première surprise; de savoir aussi qu'il y a toujours eu, dans l'Église, des tristesses et des scandales, sans que pour cela le Christ ait manqué à ses promesses. Il devait, au contraire, en être ainsi, pour que sa parole divine s'accomplît : « Il est nécessaire que le scandale arrive » (Matt., xviii, 7); en sorte que scandales et épreuves, au lieu d'être une pierre d'achoppement, deviennent une confirmation de notre foi. Cette conviction, ancrée dans l'âme de l'enfant, sera plus tard une puissante sauvegarde. Il faudrait aussi posséder une connaissance som-

maire des questions qui se rapportent à la Sainte Écriture, avoir une idée du modernisme et du mouvement actuel des idées religieuses et sociales, tout en évitant les subtilités et cette attitude d'esprit, si dangereuse pour une jeune fille, de s'imaginer qu'elle entend bien toutes ces questions ardues ; le meilleur préservatif de la foi comme du bon sens est en effet la modestie intellectuelle. Sans entrer non plus dans les détails du spiritisme et autres sciences occultes, il faut savoir ce que l'Église condamne et défend; connaître d'une manière générale les terribles conséquences qui sont souvent la première punition de la violation de ses lois : peines singulières des pauvres imprudents qui songent trop tard, hélas ! à rebrousser chemin. Certaines personnes ont la démangeaison d'entrer en contact avec tout ce que le monde peut leur offrir d'étrange ou de mystérieux; après le sentiment du devoir qui doit être leur premier frein, il n'en est pas de plus puissant que l'estime de la liberté d'esprit.

Un autre danger est la curiosité intempestive ou malsaine de ceux qui pensent, par là, s'affranchir des lisières; curiosité plus éveillée d'ordinaire et plus dangereuse aussi quand on passe sans transition d'une réserve exagérée à une liberté sans contrôle. N'ayant rien prévu, on n'a aucun moyen sérieux de défense. Les points faibles de la première éducation se dévoilent alors sans fard, et la plus petite déviation dans la recti-

tude de l'enseignement porte avec elle son châtiment immédiat. Si la foi n'a pas été fondée solidement sur le roc de la loyauté, elle court grand risque de faiblir. La meilleure sécurité pour l'enfant c'est qu'il n'ait rien à oublier; c'est qu'il soit intimement persuadé qu'il en saura toujours bien peu auprès de ce qu'il pourrait savoir; mais qu'au moins ce peu, étant juste, authentique et sincère, entouré des signes les plus sûrs de la véracité, peut défier à la fois et l'usure du temps et l'effort croissant du développement de la pensée. Qu'il constate surtout que le maître n'aura ni à rétracter son enseignement ni à en rougir, et que jamais, pour lui en imposer, il n'aura eu recours à des arguments plus ou moins arbitraires.

Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles assaillies par des doutes sur la foi, qui les alarment, elles et ceux qui leur portent intérêt. Souvent d'ailleurs, quand ces prétendus doutes sont exprimés en termes clairs, on s'aperçoit que ce ne sont que des *difficultés*. Or, comme on l'a si bien dit, « mille difficultés ne constitueront jamais un doute (1). » Habituellement elles n'ont aucun fondement réel. Elles viennent des objections que l'enfant, à elle seule, n'a pas su résoudre, et qu'elle croit, par là même, insolubles; d'un esprit de contradiction plus ou moins entretenu, d'un besoin de sensations, d'un désir

(1) Cardinal Newman.

immodéré de voir et de connaître les choses sous tous leurs aspects et sous toutes leurs faces. Elles peuvent provenir encore d'une instruction religieuse incomplète ou superficielle, laissant trop de prise au sentiment, d'une tendance à donner corps, pour ainsi dire, à ce qui échappe nécessairement aux sens; d'efforts désespérés pour IMAGINER; SENTIR; SE SENTIR SURE, et appuyer, sur le témoignage des facultés inférieures, des vérités qui les dépassent. C'est parfois ignorance naïve de ce qui est à croire, et même, au juste de ce que c'est que CROIRE. Souvent c'est moins encore : c'est question de nerfs, tournure d'esprit; manque d'occupation ou de formation; l'âme repliée sur elle-même « s'est trouvée pour sa propre ruine », selon la parole de l'Imitation. Ces obscurités peuvent résulter aussi de ce que l'on n'a pas compris que le mystère est de l'essence de la Religion, et que plus d'une question surnaturelle n'aura jamais, ici-bas, sa solution complète. Dieu ne serait pas Dieu, s'Il était à la mesure de nos esprits bornés, si les lois de sa Providence ne dépassaient à l'infini notre expérience et nos jugements. N'est-ce pas d'ailleurs le mérite et la gloire de l'acte de foi, d'incliner la raison et d'adorer sans voir? Si ces obstacles et quelques autres pouvaient être écartés, qui sait ce qu'il resterait de ces doutes et de ces difficultés dans les sentiers ordinaires de la vie chrétienne?

De nos jours, l'Église dirige plus que jamais

l'esprit des fidèles vers l'Écriture Sainte. Si cette étude a été commencée avec soin et poursuivie avec intelligence, comme elle doit toujours l'être, elle prendra, avec le temps, une influence surprenante et peut-être décisive. Le charme des récits bibliques, faits dans les termes mêmes de nos Livres Saints, les perles de dévotion et de prière enchâssées dans le texte sacré sont, plus que nous ne pensons, à la portée des enfants. Il y a là un trésor de lumière et d'amour qu'il convient de leur faire exploiter, afin qu'ils sachent le creuser toujours plus profondément. Ils y trouveront des armes toutes prêtes pour les combats de la vie et, dans une connaissance plus éclairée des enseignements de l'Église et de sa Liturgie, l'orientation sûre de leur dévotion.

C'est rabaisser l'étude de la Sainte Écriture que de la placer au niveau d'une science quelconque, et d'en faire le sujet d'examens publics comme l'algèbre ou la géographie. C'est la déflorer que de mettre ses compositions à un tarif de marques ou de points, sous le contrôle d'examinateurs souvent non-catholiques et ne pouvant, dès lors, parler notre langage. La dévotion à la parole de Dieu sera-t-elle d'assez forte trempe pour résister à semblable traitement? Et comment l'étude des Épîtres et des Saints Évangiles conservera-t-elle le prestige et l'attrait qu'elle exerçait aux premiers siècles, si elle se trouve mêlée aux préoccupations, revers ou succès d'examens?

En général, l'enfant catholique sort de l'épreuve à son honneur et à celui de l'Église; l'examinateur est édifié, parfois éclairé. Mais, encore une fois, pour l'enfant lui-même, n'y a-t-il pas un détriment à voir le texte sacré placé sur la même ligne que celui d'un manuel, et à faire de l'un comme de l'autre l'exercice de mémoire obligé et souvent fastidieux? L'expérience des choses peut confirmer ce dire. Il n'en va point de même, c'est trop clair, du contrôle exercé par l'Église sur l'enseignement religieux. Bien loin d'être une entrave, il est d'un très puissant secours. Le goût de l'Écriture Sainte se répand peu à peu quand l'étude n'en est pas forcée, mais volontaire; même chez les plus jeunes enfants, il doit se tisser imperceptiblement dans la trame de la vie.

Enfin, que peut-on demander à l'enfant catholique, quand, son éducation achevée, il va assumer le redoutable devoir de conserver sa foi, et de pratiquer sérieusement sa religion, dans un milieu ordinairement indifférent et tiède? Ni les guides spirituels, ni les maîtres de l'enfance, ni les parents eux-mêmes, ne peuvent le soustraire à cette responsabilité.

Saint François de Sales a justement appelé la science, le huitième sacrement des prêtres. Les pressant avec force de s'adonner sans relâche à l'étude, il ne craint pas d'ajouter : « De si grands maux nous ont atteints, parce que l'arche sainte de la science n'a plus été trouvée dans les mains

des lévites. » De nos jours encore S. S. Léon XIII écrivait dans l'une de ses immortelles Encycliques : « Tout ministre de notre sainte Religion doit apporter au combat l'entière énergie de son esprit et la force de sa volonté. »

Mais ne sera-t-il rien demandé aux laïques? Laisseront-ils le clergé au feu de la bataille sans vouloir l'affronter eux-mêmes? Espéreront-ils gagner la victoire sous le bouclier d'autrui? La réponse est trop évidente. Le clergé ne peut nous instruire, nous guider, nous défendre sans nous ; encore moins malgré nous. Ses efforts réclament notre concours. Qu'adviendra-t-il de ces enfants qui vont entrer demain dans l'existence réelle et former la génération de l'avenir? La religion sera à leur foyer ce qu'ils l'auront voulue et ce qu'ils l'auront faite ; l'attitude de leur début sera ordinairement celle de toute leur vie, et des premiers pas dans le chemin qui s'ouvre dépendra l'allure dont ils y marcheront.

C'est beaucoup, si à la fin de leur éducation les jeunes filles sont solidement fondées dans ces principes chrétiens. Mais ce n'est pas assez. Il importe surtout qu'elles continuent à s'intéresser aux questions religieuses, et qu'elles cherchent à suivre le mouvement de la pensée catholique dans les encycliques du souverain Pontife, les mandements des Évêques, les ouvrages des bons auteurs si bien mis de nos jours à la portée de tous, comme aussi dans les grands événements de la vie

de l'Église, et dans la parole de ceux à qui le savoir ou l'expérience donnent, en ces matières, une légitime autorité.

Il est par-dessus tout nécessaire qu'elles conservent une attitude d'esprit en tous points digne de leur croyance, sans agitation, sans trouble pour l'avenir de l'Eglise, sans crainte que le Pape « intervienne trop » ou trop souvent, sans alarme en face des controverses, sachant bien que l'Église aura toujours et forcément le dernier mot, quand même la pensée moderne mettrait en ligne contre elle ses plus redoutables bataillons ; enfin attitude ferme, calme et joyeuse, dans une humble et filiale fierté de l'Eglise notre mère.

L'étude de la théologie n'est pas pour les jeunes filles ; elle ne leur est pas demandée, et elle ne leur est point accessible. Quelques-unes, cependant, ont été assez entreprenantes pour se lancer dans la lecture de la *Somme* de saint Thomas, et assez naïves pour s'imaginer par là devenir des théologiennes capables de discuter avec les docteurs sur la grâce efficace, et d'avoir leurs « idées » sur l'autorité de nos Livres Saints. De telles prétentions tombent d'elles-mêmes quand l'esprit plus rassis prend le sens des proportions, ou bien elles restent comme témoignage des efforts de ceux qui furent « moins sages » et ne surent point s'arrêter à temps. Parfois, hélas! elles peuvent aussi mener l'esprit au vertige et à une chute lamentable.

Autant que possible, il faut contenir les esprits hardis dans les limites convenables. Les richesses à leur portée ne seront pas épuisées leur vie durant! Gardons-les sur un terrain où ils puissent avancer sans risquer la chute, ou, pour le moins, le ridicule. Le sentiment de la convenance est un don précieux, ici comme partout ailleurs. Il donne des intuitions qui valent des conseils. Mais s'il manque, que d'aberrations étranges et imprévues obscurciront l'esprit et même le bon sens!

Connaître jusqu'où l'on peut aller dans chaque branche de la science est, sur ce point particulier, le « commencement de la sagesse ». Qu'on nous permette une comparaison : Nos grandes basiliques chrétiennes sont la demeure de Dieu ; elles sont en même temps la maison, la propriété, pour ainsi dire, de tous les vrais enfants de l'Eglise, sans distinction d'âge, de rang, ou d'instruction. Elles ne sont pourtant pas la même chose pour tous. Chacun entre dans la belle cathédrale avec sa foi et son amour, et il en prend ce que son intelligence et ses capacités lui permettent de recevoir. Parmi ceux qui s'inclinent au parvis du sanctuaire, combien n'auraient pas pu en concevoir les plans, en lancer les arcades, en fouiller les chapiteaux. Et pourtant toutes ces splendeurs sont pour eux, et à eux, et leur respectueuse admiration, quand même ils seraient incapables de la raisonner, ajoute à l'ensemble une grâce particulière, un charme qui le complète. L'enfant, le

pauvre, le pèlerin, le pénitent, les employés, les gardiens de la basilique; le corps des dignitaires d'où émanent les ordres et l'organisation des cérémonies, tous ont leur rôle; tous sont nécessaires, et ces forces harmonieusement combinées donnent à chacun, selon son pouvoir, le bonheur insigne de contribuer à la perfection de ce qui appartient à tous! Ceux mêmes qui ont disparu depuis bien des années: donateurs, architectes, constructeurs, semblent faire encore partie du mouvement général, car « leurs œuvres les suivent », et la mémoire de leurs travaux survit à tout jamais dans cette majesté qui se tient là, debout, comme un témoin de leur bel idéal.

Ainsi en est-il de la Théologie, édifiée depuis des siècles, et toujours en voie de perfectionnement. Elle appartient à tous, dans la mesure des besoins et des capacités de chacun, pour instruire, pour protéger, pour diriger le culte, pour sauvegarder et défendre les âmes. Elle est comme un temple superbe, où l'esprit s'élève vers les Cieux, en proportion de la foi et de l'obéissance avec lesquelles il se prosterne, dans l'adoration et la louange, devant le trône de Dieu.

CHAPITRE II

LE CARACTÈRE. — SA FORMATION

L'importance attachée au caractère s'est accentuée considérablement au cours de ces dernières années. Une réaction s'est faite pour protester contre une éducation trop exclusivement intellectuelle, et, de tous côtés, nous entendons réclamer à grands cris la formation et l'éducation du caractère.

Littéralement, un caractère est une marque distinctive, gravée, sculptée, ou imprimée sur une substance quelconque. Au figuré, le mot conserve le même sens en matière d'éducation. Un « homme de caractère » est donc celui qui, par effort et contrôle sur soi-même, a établi sur le fond de son tempérament un ensemble de qualités acquises. La nature première, plus ou moins apte à recevoir l'empreinte, en sera aussi plus ou moins modifiée. Son action constante jointe à celle

du travail personnel produira ce qu'on nomme le caractère, tout comme les armes gravées sur l'airain ou la pierre constitueront le sceau.

Si les habitudes n'ont pas été formées par l'éducation, si dans la jeunesse, la nature a gardé pleine liberté d'action, le sceau sera sans armes. Il en résultera un manque de caractère, ou, tout au moins, un caractère faible, sans personnalité, se montrant à tout propos ce qu'il est : inconsistant, variable, inégal dans l'effort, facile aux impulsions, bon ou mauvais selon les heures, hésitant ou obstiné; ne possédant que peu ou point ces qualités maîtresses qui sont le raisonnable discernement et la possession de soi.

« Le caractère se manifeste dans le mobile qui fait agir », a dit un Américain moderne, prenant suivant les habitudes de son pays le côté pratique et expérimental de la question. Il est évident, en effet, qu'un des moyens les plus sûrs et les plus rapides d'aborder l'étude d'un caractère individuel, c'est de s'informer des motifs auxquels il obéit. Mais l'action combinée du tempérament naturel et des habitudes acquises se manifeste à tout instant, soit en vertu d'un principe d'activité intérieure et spontanée, soit au contact d'une cause extérieure ; on pourra donc, pour connaître un caractère, étudier ces manifestations sous leurs différents aspects : goûts, sympathies, rapports mutuels, attitude dans les diverses situations de la vie, idéal rêvé, estime donnée au revers et au

succès, importance relative accordée à toutes choses, choix des amis, fidélité aux affections, etc. Il est bon de voir aussi l'attitude conservée instinctivement envers la loi et l'autorité, envers les coutumes et les traditions, envers l'ordre et le progrès.

De l'ensemble des qualités et aptitudes diverses résultera un caractère qui sera AINSI et non pas autrement ; mais, redisons-le, la base qui supporte tout et qui s'affirme sans cesse, c'est le tempérament. Certaines personnes, très maîtresses d'elles-mêmes, ont peine à convenir qu'un motif inférieur à la raison puisse influencer leurs actes. L'énergie de la volonté est arrivée parfois, il est vrai, à surmonter presque toutes les faiblesses d'un organisme imparfait ; mais encore faut-il constater que le cas est rare et ne doit point être érigé en principe. Il faut donc que dans une certaine mesure, la lutte contre le tempérament dure, plus ou moins, toute la vie.

De larges divisions, qui ne prétendent pas tomber sous les principes rigoureux de la science, peuvent ici servir de jalons, en aidant à reconnaître dans quelles lignes doivent être développés les différents caractères.

Il y a d'abord la séparation très marquée entre les natures dociles et les natures résistantes : les enfants de OUI et les enfants de NON ; division qui se tranche de bonne heure, se poursuit en s'accentuant et se trahit à toute occasion.

Quoique le temps, l'éducation, l'ensemble de la vie ou des circonstances puissent en modifier l'expression, cette disposition générale demeurera toujours apparente sous la première écorce, elle s'accentuera même, à mesure que les traits du caractère, au cours des années, se dessineront plus nettement. En face des problèmes religieux, on pourrait diviser ces âmes en deux catégories : celles qui sont naturellement chrétiennes ; celles qui sont instinctivement incroyantes. C'est la double expression des forces attractives et répulsives de l'esprit humain. Celles qui appartiennent à la première catégorie voient d'intuition ce qui est ordre et harmonie des choses ; elles pénètrent les vérités abstraites et creusent les principes jusqu'au fond ; les autres, nées pour le combat, n'arrivent qu'avec peine à se dompter elles-mêmes et doivent toujours lutter pour s'incliner et se soumettre ; la controverse est leur élément ; elles deviennent d'ailleurs de puissants auxiliaires pour l'Eglise lorsqu'elles sont enrôlées sous ses drapeaux. Ne leur demandez point de doctrine positive, d'appréciations profondes, d'influence persuasive sur la volonté d'autrui. Elles en sont généralement incapables. Mais quand elles ont reçu une solide éducation catholique, c'est souvent avec une admirable et sincère générosité qu'elles savent se vaincre et mettre leur conduite au diapason de leur obéissance et de leur foi.

Un tempérament résistant est parfois la plus

sûre des sauvegardes. Tel enfant de ce caractère, obligé de se préserver lui-même dans un entourage hostile ou étranger, saura défendre ses croyances ou les venger noblement. Après des années d'études dans un milieu incroyant, on le trouvera intact dans sa foi et aguerri aux combats. De telles natures ont besoin de frottement, d'action extérieure, de lutte de bon aloi. Si l'instinct combatif n'était dirigé contre l'ennemi commun, il risquerait de s'exercer en controverses ou discussions avec ceux de son parti ou de son entourage. Parfois, hélas! ce besoin d'opposition est la cause de troubles et de heurts dans la vie familiale, de difficultés dans une action commune, de surprises ou d'écarts. Ce qui est plus grave, il en vient à produire envers l'autorité une attitude de méfiance qui mine sourdement les fondements de la foi, en préparant l'esprit à s'affranchir de tout contrôle. Alors on va de l'opposition instinctive à un antagonisme déclaré; de l'antagonisme au mépris; du mépris à la révolte et à la rébellion. Suivent tout naturellement l'arrogance, l'irrévérence, l'idolâtrie de soi, l'aveuglement d'esprit; la nature alors perd tout son équilibre et devient une ruine lamentable.

L'esprit facile a, de même, ses bons côtés avec ses points faibles. Il est plus humain en quelque sorte que l'esprit combatif, car « l'orgueil n'a pas été créé pour les hommes » (Eccli., x, 22). Il est moins sujet aux grandes catastrophes et, en géné-

ral, plus disposé au service de Dieu et du prochain. C'est un don précieux pour soi et pour autrui. Il semble qu'en ces heureuses natures, le bonheur des autres soit de l'essence de leur propre bonheur. Leurs fautes, plus humaines aussi, sont plus facilement corrigées et, — avantage sérieux, — elles le sont pour ainsi dire d'elles-mêmes. Tout en elles favorise la rectitude d'intelligence, l'humilité d'âme, l'esprit de « CONFITEOR. » Les dangers sont ceux d'un trop facile assentiment, de la poursuite immodérée d'un bien particulier, de l'inconstance, de la mobilité et de tous ces éléments trop humains qui feraient pencher vers des mœurs quelque peu sensuelles.

L'histoire de la Renaissance en Italie prouve jusqu'où peuvent conduire ces tendances, en même temps qu'elle nous montre, en d'autres pays, où mène l'esprit d'opposition et de révolte.

Le Calvinisme et tout un groupe d'écoles protestantes demeurent les tristes exemples de cet esprit de contradiction, allant au bout de ses conséquences, tandis que les exagérations de l'humanisme italien avec ses utopies franchement païennes sont le fruit de l'esprit d'assentiment qui a passé les bornes. Ces siècles aux courants impétueux offrent des exemples très instructifs, plus frappants que ceux qu'on peut recueillir de nos jours, où les tempéraments moins définis et les conditions de vie plus complexes, rendent les traits saillants plus difficiles à distinguer. Pour ne

mentionner que deux exemples en passant : Saint François de Sales était un modèle de parfait adhérent ; Savonarole, au contraire, restera toujours le type classique d'un opposant irréductible.

La vieille division entre tempéraments phlegmatique ou lymphatique, sanguin, ou bilieux, nerveux ou mélancolique n'est peut-être pas sans valeur pour les observations préliminaires. Chaque catégorie, d'ailleurs, facilement partagée en deux modèles, le fort et le doux, se modifie en plusieurs subdivisions qui ne se fondent pas facilemeut les unes avec les autres. Ainsi un beau caractère est généralement celui où les tempéraments sanguin et bilieux se trouvent mêlés, les qualités de l'un atténuant les défauts de l'autre. Au contraire, on en a un très pauvre et très inférieur, quand une pente à la mélancolie se joint au tempérament lymphatique, et augmente encore sa tendance à l'inaction.

On peut aisément discerner, dans un groupe d'enfants, les signes distinctifs de ces divers tempéraments. Le phlegmatique et le lymphatique sont difficilement mis en action ; l'un est parfois obstiné, l'autre est plus complaisant ; mais tous deux sont quelque peu inertes, quoique généralement honnêtes, droits et accessibles à la raison. Ils se tiendront, dans la vie, à un niveau moyen, aussi loin des précipices que des sommets. Le tempérament sanguin, fort ou doux, selon que l'espérance ou le plaisir ont prédominé, forme la

catégorie la plus riche en pouvoir attractif. Si l'espérance est la force motrice, il y a là un fonds d'énergie qui, s'alliant à l'influence du charme et de la persuasion, à la confiance dans le bien, au regard optimiste sur le monde et toutes choses, fait avancer au chemin et donne succès aux entreprises. Ces natures font plutôt appel à la volonté par leur don de persuader qu'à l'intelligence en imposant la conviction. Parmi les plus doux de cette classe, se rangent les caractères décevants de ceux qui veulent bien faire et n'y réussissent point ; la *joie de vivre* leur fait tout oublier! Charmants, enjoués et complaisants, ils ne savent pas dire non, à eux moins qu'à personne. Leur énergie s'épuise dans un effort peu soutenu; ils sont d'ailleurs souvent prêts à reprendre la lutte, — mais sans plus de succès, — sur un nouveau terrain. Ils restent toute la vie des « enfants de grande espérance », hélas! jamais réalisée. De tous, ils sont vraiment les plus décourageants; ils ont tant reçu et ils feraient si bien! Les plus beaux dons en eux restent souvent stériles, parce qu'une qualité indispensable leur manque : la constance dans les résolutions. Ces deux groupes semblent les plus répandus dans le Nord de l'Europe, parmi les descendants des Celtes et des Teutons, peuples au teint clair et à la taille élevée. Les deux autres sont plus caractérisés chez la race latine.

Le troisième groupe est celui des bilieux, ambitieux ou concentrés, à la tournure d'esprit sou-

vent âpre et railleuse, et généralement capables de dissimulation; le monde n'est pas assez vaste pour leurs ambitions. Si l'amertume et la tristesse prédominent, ils penchent du côté du pessimisme, dans une sorte de lassitude ou de mépris à l'égard des personnes et des choses. Le type le plus doux de cette catégorie, — si tant est qu'il en existe un! — a cette douceur de la poudre, insaisissable et sèche, plutôt que la souplesse de l'organisme humain. L'enfant ainsi doué ne possède dans les premières années ni le charme ni la joie de son âge. Il dirige son effort incessant vers quelque excellence personnelle ; sa froideur de rapports indique d'avance dans quel isolement il se mettra plus tard.

Il y a enfin le groupe inquiet des tempéraments nerveux ou mélancoliques; leurs tristesses, n'étant pas contre-balancées par l'apathie, comme chez les lymphatiques, s'en prennent plus activement aux personnes et aux choses. Ils se mettent au travail, parfois avec acharnement; mais sans espoir de réussite ; ils sont durs à eux-mêmes, mais anxieux, certains qu'en dépit des efforts, tout aboutira au pire; ils sont souvent scrupuleux, capables de persévérance soutenue, de dévoûments héroïques, d'endurance surhumaine ; leur récompense pourtant ne sera pas en ce monde, car le don de plaire leur manque singulièrement. Ces personnes, toujours en agitation et en ébullition ont, par leur bonne volonté même, le talent d'exciter l'esprit

de contradiction ; l'on ne peut s'empêcher de dire en les voyant : « Si bonnes et si exerçantes ! » C'est souvent dans l'épreuve que ces caractères donnent leur vraie mesure ; la difficulté les stimule, tandis qu'une vie facile et un entourage sympathique les font retomber dans leurs habitudes d'exigences et de plaintes. Si l'énergie domine, ils seront habiles et adroits plus que loyaux. En somme, c'est le caractère dont les traits sont le moins faciles à saisir. Un certain mystère l'enveloppe, et il offre d'étranges anomalies. Les rapports sont toujours difficiles avec ces natures qui cherchent les faux-fuyants et se dérobent à tout propos. De parti pris, elles échappent et réapparaissent, comme si, avant tout, elles voulaient n'être pas connues.

En suivant, dans l'étude du caractère, cette large classification, on peut avoir une juste idée de « la matière brute » dont se compose une classe. Ajoutons avec reconnaissance que rien, dans l'Église catholique, n'existe vraiment à l'état de « matière brute ». La grâce du baptême d'abord, plus tard celle du sacrement de pénitence, purifient l'âme, dissipent ses obscurités, répondent à ses incertitudes, transforment par degrés ses tendances, la soutiennent et la guident, en lui donnant une ferme impulsion vers les meilleurs biens. La confirmation et la première communion opèrent parfois un changement soudain. En dehors même de ces grâces de choix, le travail

progressif des sacrements place l'enfant catholique sous l'empire d'une discipline générale qui le garde et le perfectionne. L'habitude de l'examen de conscience, la permanente nécessité de l'effort, l'aveu loyal des fautes commises, l'humble acceptation de la pénitence qu'elles ont méritée, les soumissions et abnégations réclamées par l'obéissance à l'Église, tout l'aide à recevoir d'elle la formation qui lui est propre.

Ainsi l'enfant catholique en accomplissant ses devoirs, se place inconsciemment sous mille influences salutaires. Chacune de ces influences, surnaturelle en son principe, agit même en dehors de sa propre sphère, et contribue à développer les qualités de second ordre, par la connaissance de soi et l'amour du vrai; puis la force mystérieuse de la Religion préserve de l'endurcissement du cœur, de l'isolement, de l'aveuglement de l'orgueil. Même dans les cas où ces bienfaits de la grâce divine sont réduits, par les circonstances, au plus strict minimum, l'Eglise sait profiter de toutes les ouvertures, pour faire pénétrer son action bienfaisante.

Le catholique EST ET DOIT ÊTRE UN ENFANT; il garde toute sa vie un esprit filial; à moins hélas! que la première formation religieuse n'ait complètement échoué. Même alors, il a des souvenirs qui lui sont des rappels, et le remettent sur le chemin de la maison paternelle, qu'il ne peut jamais oublier. Beaucoup, espérons-le, ne la quit-

teront pas, et ne laisseront en rien diminuer ce sentiment profond qu'ils sont un des membres de la « grande famille de la foi. » Là, ils jouissent de la sainte liberté de la maison de Dieu, des droits de ses enfants, des secours en tous genres qui leur sont prodigués. Ils se sentent chez eux à tout endroit du globe, puisqu'ils trouvent partout l'Église, son sacerdoce, ses sacrements, sa vigilance pour les siens, sa sollicitude à pourvoir aux besoins de leurs âmes.

On ne rencontre point parmi les enfants de l'Église ces petits êtres résistants, qui ne consentent pas à se laisser dominer, mais veulent s'élever tout seuls ; orgueilleux dans leur isolement, plus orgueilleux encore dans le monopole qu'ils prétendent conserver sur leurs actes, et semblant en tout se suffire à eux-mêmes. Quand la grâce de Dieu atteint ces isolés et les amène dans le sein de l'Église catholique, ils sont tout d'abord saisis par cette constatation qu'ils sont, en vérité, « quelqu'un de la maison ». Ils sentent si bien que le Père de cette grande famille veille sur eux et qu'Il les aime ; ils voient à tout instant les preuves d'autorité et d'amour venir jusqu'au plus humble par la filière hiérarchique.

Il n'y a donc point d'orphelin dans l'Église. Elle offre, à ceux qui élèvent la jeunesse, tous les moyens d'éducation et de développement possibles, parce qu'elle leur donne conscience de la valeur des trésors réunis entre leurs mains. Ces âmes

d'enfants sont des vaisseaux à fréter pour un voyage au long cours; vaisseaux bien fragiles pour la traversée qui les conduira au port éternel. Ne sont-elles pas dignes des soins les plus dévoués de ceux qui doivent prendre sur elles une influence assez profonde pour durer toute la vie, et les moyens d'user de cette influence ne doivent-ils pas être aussi l'objet d'une étude approfondie?

Ici, la connaissance doit précéder l'action; l'observation, en effet, vaut mieux que la théorie la plus étendue; la première peut remplacer la seconde, mais non réciproquement.

Il y a deux types d'éducatrices des tout jeunes enfants qu'aucune théorie ne saurait produire et, à dire vrai, aucune théorie ne pourrait expliquer comment elles sont produites. C'est la « nurse » anglaise et la « nurse » irlandaise. La première possède le sens profond des convenances et demeure esclave de son devoir jusqu'à un iota; son idéal, tout de tradition, sans être consigné dans aucun livre, est très réel cependant. Il lui montre dans le détail et d'une manière certaine « ce qui doit être »; sa forte autorité assure que « ce sera ». C'est le respect de Dieu, celui de la prière et celui des parents, les égards mutuels entre les frères et sœurs, l'oubli de soi, les manières distinguées. Ses vues sur ces questions sont comme les lois antiques des « Mèdes et Perses », elles ne varient jamais. Elles sont d'ailleurs si salutaires et si saintes!

La « nurse » irlandaise gouverne par le cœur, par la sympathie, par l'action de ce dévoûment profond, cachet des âmes où Dieu règne en Maître. Elle n'a pas de VUES ; mais elle « s'y connaît ». Inutile pour elle d'observer; elle voit; elle a ses intuitions; elle n'a jamais formulé de loi; elle gagne par le tact et par l'affection; elle élève l'esprit vers Dieu, soumet la volonté à l'obéissance, et paraît ne rien faire autre chose, qu'aimer et attendre. Le cachet imprimé par elle sur la formation des premières années est ineffaçable; il demeure comme un instinct de foi, une habitude de résignation à la volonté de Dieu, un recours habituel à la prière. Ces deux types d'éducatrices agissent au moyen de dons reçus du Ciel ; il est difficile de croire que les cours les plus complets sur l'art d'élever les jeunes enfants puissent en produire de plus achevés. C'est qu'elles gouvernent par ces choses que les traités et les manuels ne peuvent enseigner : la foi, l'amour et le bon sens.

Ceux qui continuent ensuite la formation des enfants, ont d'ordinaire beaucoup à apprendre par leur propre expérience. Ils doivent étudier ce que très peu comprennent d'intuition naturelle : l'art de gouverner les volontés enfantines et, — sans provoquer de résistance, comme sans céder à toutes les fantaisies, — les conduire par degrés à se dominer, à se vaincre et à se commander. Ce travail, il faut le reconnaître, sera graduel et lent.

S'il était trop hâtif, une solution de continuité s'apercevrait bientôt; l'enfant, importuné des progrès exigés, réagirait en sens contraire ; il deviendrait rebelle ou obstiné. Si, d'aventure, et par malheur, cette pression factice était mieux acceptée, il serait bientôt ce petit parangon, l'enfant modèle si bien dépeint par Wordsworth :

« Formé de bonne heure à sacrifier aux Grâces, on ne le voit jamais se mêler aux disputes ; ce serait au-dessous de sa dignité.

« Sa riche nature verse à flots les talents, comme la fontaine ses eaux pures.

« L'égoïsme ne l'approche pas et la foule des plaisirs frivoles ne le fait pas dévier de sa voie.

« Les pauvres mendiants proclament son nom; les créatures muettes lui trouvent la tendresse d'une mère.

« La peur naturelle ou surnaturelle ne l'atteint pas, à moins que ce ne soit en rêve.

« Pour augmenter votre étonnement, voyez comme ses répliques sont spirituelles et comme il a le sens du ridicule.

« Quoique innocent lui-même, il n'ignore pas les folies d'un monde pervers; il est perspicace et capable de prononcer sur cette question des discours éloquents.

« Il est un prodige de science ; il peut guider les vaisseaux sur les espaces inexplorés des mers et vous en décrire toutes les manœuvres.

« Il connaît le secret des abîmes de la terre et le nom des étoiles.

« Il est au courant de la politique des pays étrangers et peut vous réciter une tirade de noms de provinces, villes, cités de tout l'univers, aussi nombreux que les gouttes de rosée sur le fil de la Vierge.

« Il passe les choses au crible ; il les pèse ; elles doivent comparaître à sa barre.

« Il a besoin de vivre en constatant qu'il progresse chaque jour, ou bien, ne pas vivre du tout ; il lui faut recueillir au plus profond du cœur chaque goutte d'érudition qui tombe.

A la vue de cette croissance insolite, blâmez le Maître,... plaignez l'arbre[1]. »

1. Full early trained to worship seemliness,
This model of a child is never known
To mix in quarrels ; that were far beneath
Its dignity ; with gifts he bubbles o'er
As generous as a fountain ; selfishness
May not come near him, nor the little throng
Of flitting pleasures tempt him from his path ;
The wandering beggars propagate his name.
Dumb creatures find him tender as a nun,
And natural or supernatural fear
Unless it leap upon him in a dream,
Touches him not. To enhance the wonder, see
How are his notices, how nice his sense
Of the ridiculous ; not blind is he
To the broad follies of the licensed world
Yet innocent himself withal, though shrewd,
And can read lectures upon innocence ;
A miracle of scientific lore,
Ships he can guide across the pathless see,
And tell you all their cunning ; he can read
The inside of the earth, and spell the stars ;

D'autre part, si l'éducateur craint trop de contrarier les inclinations de l'enfant, s'il cherche à lui faire prendre toujours la route la plus facile, s'il enseigne en jouant, et s'il aplanit lui-même la moindre aspérité, il est trop clair qu'il n'aura formé qu'une volonté débile, une intelligence sans force de synthèse; il n'aura, en un mot, préparé que des ressources insuffisantes pour les imprévus, les difficultés ou les privations de la vie. Nous sommes plus portés de nos jours à produire des caractères sans couleur, qu'à développer de petits prodiges. Les mouvements d'ici-bas sont un flux et un reflux dont les dernières lames sont toujours plus courtes, et il semble bien que nous atteignions le terme d'une époque où, comme on l'a dit spirituellement : « Le maître apprend les leçons et les récite à son élève. » Nous commençons, en effet, à ne plus croire entièrement aux méthodes toutes faites et aux leçons modèles ; nous apprécions bien davantage l'habitude de l'effort personnel, et la saine discipline du travail pénible

He knows the policies of foreign lands;
Can string you names of districts, cities, towns,
The whole world over, tight as beads of dew
Upon a gossamer thread; he sifts, he weighs;
All things are put to question; he must live
Knowing that he grows wiser every day
Or else not live at all, and seeing too
Each little drop of wisdom as it falls
Into the dimpling cistern of his heart;
For this unnatural growth the trainer blame,
Pity the tree.

« The Prelude. » Bk. V, lines 298-329.

et ennuyeux. Nous commençons, s'entend de ceux qui prennent un soin réel des enfants, de leur caractère, de leur vie. Pour les autres, il leur faudra du temps avant de s'être mis au niveau de l'expérience acquise par ceux qui voient de près les enfants; une génération ne suffira peut-être pas à l'État et à ses représentants pour y arriver.

L'Amérique, qui observe et se tient en éveil, a fait, avec tout l'enthousiasme d'une nation encore jeune, d'heureuses expériences sur ces questions d'éducation; enthousiasme qui dépasse parfois, il est vrai, son sens pratique des choses; mais si l'échec survient, il ne la rebute pas; l'entreprise manquée est recommencée à neuf. Elle a donc, sous ce rapport, pris ses avances; et on comprend là-bas, mieux qu'ailleurs, combien une certaine part de liberté est nécessaire à l'éducateur.

En dépit des systèmes, les enfants vivent, croissent et viennent, année par année, nous offrir le moyen de leur faire un grand bien; malgré les difficultés latentes, beaucoup peut être obtenu si nous suivons le conseil de Mgr Ullathorne : « Confiez-vous en Dieu et commencez comme vous pouvez. »

Tâchons d'abord d'apprendre à connaître les enfants. Pour faciliter l'entreprise, marquons quelques points cardinaux qui pourront nous guider dans la découverte de cette terre généralement trop inexplorée. Le choix de ces jalons dépend en grande partie de la tournure d'esprit de l'observa-

teur, et de sa perspicacité plus ou moins grande à saisir les traits qui se font jour. Il est prudent et sage d'examiner sans en avoir l'air.

Les créatures sauvages elles-mêmes s'enfuient devant le regard inquisiteur; elles se laissent étudier par le naturaliste qui ne paraît pas s'occuper d'elles. Il en va de même de l'enfant. Observé de trop près, il se dérobe, perd dans les broussailles du rêve son trésor de simplicité, devient un petit être factice et composé, dissimulant avec soin le fond de ses pensées au critique d'art qui l'examine. D'autre part, si l'on pèse, mesure, inspecte, reporte ses moindres actes; si l'on exerce sur lui une pression forcée; si l'on note sans cesse ses moindres succès pour y applaudir, comment l'enfant s'ignorera-t-il lui-même? Comment ne deviendra-t-il pas prétentieux ou affecté? Les enthousiastes de « l'étude de l'enfant » courent ainsi grand risque de faire du véritable enfant un spécimen de plus en plus rare, tout comme les amateurs de gibier de choix détruisent les plus belles espèces en les parquant dans leurs enclos.

La multiplicité des questions porte aussi l'enfant à ne pas se montrer sous son vrai jour; il ne sait rendre compte ni de ce qu'il pense, ni de ce qu'il éprouve, ni de la manière exacte dont il comprend les choses; plus on paraît anxieux de pénétrer l'intime, moins il saura le faire connaître. L'observateur le plus tranquille et le plus discret est donc celui qui voit le mieux; mais celui qui

voit le mieux, sait aussi combien il voit peu! Certains points de repère peuvent cependant guider, surtout dans la période de transition où les traits du caractère comme ceux du visage commencent à s'accentuer. L'un de ces jalons indicateurs est la nature des amitiés. Tels enfants se portent d'instinct vers les personnes qui leur sont supérieures; tels autres, au contraire, regardent au-dessous d'eux, se trouvant obligés à moins de retenue. Les petits garçons qui rôdent autour des écuries, les jeunes filles qui causent avec les servantes, ceux et celles qui pendant leurs années d'études font constamment bande à part, non avec les élèves les plus recommandables, tous agissent ainsi d'ordinaire par l'amour des aises, l'horreur de la contrainte et de l'effort qu'imposeraient des amitiés plus hautes. Dans ce milieu médiocre, aux conversations insignifiantes, ils peuvent à peu de frais devenir QUELQU'UN. Dans un cercle plus distingué, au niveau intellectuel moins banal, il leur faut à la fois plus d'attention et de tenue. Se plaire dans un milieu de choix est une bonne note pour le présent; c'est d'un heureux augure pour l'avenir. Tendre vers ce qui est plus élevé donne l'espoir fondé qu'on saura dans la suite s'y placer soi-même et y attirer autrui.

L'attitude de l'enfant envers les livres n'est pas une moindre révélation du fond même de son esprit; la seule manière dont il les saisit indique déjà s'il est un familier de ce monde des livres, ou

s'il s'y trouve en passant et comme un étranger. Le goût, dans la qualité comme dans la quantité, est une indication si claire qu'il est à peine besoin de le mentionner.

Le jeu est une autre ligne où le caractère se révèle lui-même, laissant apercevoir à l'arrière-plan, le terrain où la vie se déroulera plus tard. Les natures les plus profondes et les plus ardentes se divisent généralement en deux groupes : les amateurs de lecture; les amateurs de jeu. Un troisième, plus rare, a un pied dans les deux camps. Les premiers seront, en général, des caractères influents prenant de l'empire sur l'esprit d'autrui, pourvu qu'ils ne planent pas trop au-dessus des détails pratiques de l'existence; les autres seront actifs, prompts et décidés; ils pourront faire beaucoup, s'ils ne restent pas de simples joueurs quand les devoirs de la vie demanderont davantage. Il y a encore : les artistes de naissance, avec leur esprit intuitif; les « enfants de la maison » pour qui le foyer est tout l'univers et qui ont en eux, d'ailleurs, de quoi devenir plus tard le centre d'un intérieur plein de charmes; les critiques, se tenant facilement à l'écart, un peu maussades et suffisants, dédaigneux ou mécontents des personnes et des choses, à peine capables de profondes affections; les natures joyeuses et bienveillantes, qui ne font point de cas de leur propre intérêt et passent leur vie à rendre service. Du côté opposé sont naturellement celles qui se

confinent dans leurs sentiments ou leurs dispositions. D'autres groupes pourraient être signalés, l'expérience de tout observateur sérieux y suppléera largement. On terminerait sans doute la liste en indiquant le moins nombreux, — le plus choisi, — qui se tient à distance, mais non pas à l'écart. Ce sont les enfants d'élite ; ils ont le Ciel dans les yeux; une sorte de mystère les environne. Calmes et méditatifs, ils sont les amis de Dieu; ils sont les amis de tous. Leurs natures aimantes et aimées ne réclament presque rien du monde extérieur; ils trouvent assez au dedans. On les classe parfois parmi les rêveurs; ils sont en réalité les voyants. S'ils demandent si peu, c'est qu'ils n'ont besoin, en effet, que d'une protection de vigilance et de respect. On peut, sans imprudence, les laisser à eux-mêmes, car « c'est Dieu qui les instruit. » (Joan, VI, 45.)

Après ces indications générales, que tout éducateur pourra multiplier ou développer à sa guise, une grave question se pose : Comment utiliser pratiquement la connaissance acquise de l'enfant, et comment l' « ÉLEVER » dans les années d'adolescence? Et tout d'abord, que désirons-nous élever? Assurément pas de ces nullités, à peine bonnes parce qu'elles ne sont pas mauvaises. Le nombre en est déjà trop grand! Elles n'occasionnent, il est vrai, aucune difficulté; mais combien de déceptions n'apportent-elles pas! Si bonnes qu'on les suppose, ces natures auraient pu être

bien meilleures encore, si elles avaient seulement voulu. Mais qui peut obtenir un effort de volonté suffisant pour les rendre « un FAIT », selon l'expression si frappante de Montalembert, au lieu de les voir rester « une ombre, un écho, une ruine »?

Ceux qui entreprennent la transformation de tels caractères doivent eux-mêmes avoir une idée précise de ce qu'ils veulent obtenir. Ils leur faut d'abord se persuader que tout esprit, tout caractère peut monter plus haut que le degré déjà atteint. L'éducateur doit donc tendre lui-même à une plus haute perfection, avoir foi en ce qu'il enseigne, l'apprécier profondément. L'éducation — on ne peut trop le redire — ne se fait ni avec des préceptes ni avec des maximes; c'est par le spectacle d'une vertu réelle, des choses aimées, de l'idéal poursuivi qu'on acquiert l'influence vraie. Montrer de l'énergie, c'est la suggérer chez les autres; croire à la possibilité du développement, c'est presque le créer. Si nous voulons vraiment produire l'intégrité de caractère, la fermeté, la confiance, le courage, la profondeur, toutes ces fortes qualités qui sont comme l'ossature des autres, il faut tout d'abord amener à les désirer, puis pousser à les acquérir, par la force de l'exemple, non d'un exemple convenu, froid comme un précepte, mais de l'exemple d'une vie vécue et de la confiance dans les vérités enseignées.

Les qualités aimables, ornement des plus aus-

tères vertus, peuvent s'enseigner d'une façon plus explicite. Il est toujours plus facile d'adoucir que de renforcer ; mais pour que la modération s'exerce, il doit y avoir quelque chose à modérer; la force doit exister pour qu'on parle de douceur, tout comme dans l'ordre matériel c'est sur l'aspérité qu'on polit la surface. Les qualités de fond sont spécialement nécessaires en nos jours où l'inconstance domine, et où le rapide développement de forces inconnues rend, plus qu'autrefois, chacun responsable de ses actes. Nous sommes à une époque d'impatience, apprenons à attendre; une époque de brusques changements sociaux, soyons prêts pour l'adversité; une époque de licence, soyons sur nos gardes et tenons-nous sur la défensive; une époque d'égoïsme, le désintéressement est plus nécessaire que jamais. L'amour du foyer et l'amour de la patrie semblent se refroidir rapidement l'un et l'autre; jamais il ne fut plus urgent d'apprendre l'esprit d'abnégation, essence de la vie de famille, et d'entourer notre pays natal de cet amour mêlé d'honneur qui est aussi « la piété filiale » dans le vrai sens du terme.

Toutes ces choses découlent de la pratique bien comprise de la foi catholique. La vie de famille catholique, la vie sociale catholique, le patriotisme catholique sont les plus vrais, ou, pour mieux dire, les seuls vrais, parce qu'ils reposent sur des vertus ayant pour base la vérité. Ces vertus ne viennent pas toutes seules. Beaucoup d'âmes

voudraient arriver au Ciel où elles aspirent, entre les bras miséricordieux de l'Église leur mère, sans songer à être elles-mêmes son bouclier ou sa parure. Le nombre de ces âmes augmentera encore, si nous n'allumons pas, dans celles qui nous sont confiées, l'ambition de faire quelque chose de plus, l'attrait du dévouement à la grande cause catholique. Or ce dévouement suppose l'abnégation personnelle, le désir de s'initier à l'esprit de l'Église, de s'identifier à ses sentiments, en un mot, de vivre une vie digne de soi et des autres. Il y aura des sacrifices à faire; il faut les connaître et les envisager. Une vie sainte, d'ailleurs, ne peut être une vie douce; elle réclame à priori la privation de bien des jouissances, même parmi les meilleures, ne serait-ce que pour apprendre à savoir S'EN PASSER.

L'indépendance chrétienne, si essentielle à un caractère, s'acquiert surtout dans le détachement de biens agréables, sans doute, mais non indispensables. La simplicité de la vie fait sa véritable grandeur; le mot de simplicité lui-même indique déjà suffisamment qu'il faut se défaire des exigences factices qui tourneraient vite en nécessités. L'habitude du travail est, de même, une impérieuse obligation. C'est l'exercice qui la produit; exercice répété avec constance et énergie, pour apprendre à sacrifier ce qui plaît en faveur de biens plus précieux. La patience, l'art d'approfondir les choses, et de les mener à bonne fin,

sont des qualités dont l'importance réelle échappe à la moyenne des intelligences, au moins jusqu'au jour où elle a pu être appréciée par des faits palpables et concrets. Alors la lumière se fait sur le prix avec lequel il a fallu payer des dons si utiles et si excellents. Grande leçon, qui s'apprend seulement par degrés, et doit souvent être étudiée tout le long de la vie. Une autre, non moins indispensable, plus ardue même pour beaucoup, est la connaissance de la valeur du temps. Il y a une distance incalculable entre ceux qui possèdent cette connaissance et ceux qui ne l'ont pas. Notre siècle nous porte à une sorte de fièvre; mille causes diverses accélèrent le mouvement de la vie, tandis que peu de personnes savent bien exploiter leur temps. La tendance est de faire alterner, et sans transition, l'extrême activité avec le repos absolu. A une époque plus paisible, nos aïeux usaient sans doute mieux des heures. La vieille Marquise de Gramont, âgée de quatre-vingt-treize ans, demandait son tricot pour les pauvres, après la réception des derniers Sacrements. « Mais Madame la Marquise a été administrée ; elle va mourir ! », dit la femme de chambre qui trouvait l'occupation de mourir suffisante à cet âge. — « Ma chère, ce n'est pas une raison pour perdre son temps », répondit l'énergique grande dame. — On raconte également qu'un jour d'été, l'un de ses enfants lui ayant demandé un peu d'eau fraîche entre les repas, elle lui répondit : « Mon enfant, vous ne

serez jamais qu'un être manqué, un pygmée, si vous prenez ces habitudes-là ; pensez, mon petit cœur, au fiel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vous aurez le courage d'attendre le dîner ». Elle avait acquis pour elle-même la force qu'on trouve dans une courageuse privation.

Encore une leçon à mentionner, peut-être la plus laborieuse : c'est la parfaite sincérité. Sauf pour les natures les plus simples et les plus droites, il est si difficile de ne pas prendre de pose ! Poser pour l'indépendance de caractère et se laisser ronger par le respect humain ; poser pour l'indifférence, et souffrir de ne pas rencontrer d'écho ; poser pour la frivolité quand on est pénétré du sérieux de la vie ; cacher l'attrait des choses élevées sous un petit air narquois, tout cela n'est pas rare ; mais qu'il est étrange de voir cette sorte de pose tenue pour moins déloyale que celle de paraître meilleur qu'on ne l'est. Celle-ci est, en effet, un peu passée de mode, et pourtant, mentir au meilleur de soi-même est un pire mensonge que de se surfaire aux yeux d'autrui. La preuve en est dans l'effort à fournir pour vaincre ces tendances ; plus on y réfléchit, plus on reste persuadé que la parfaite sincérité est rare, et qu'elle suppose un renoncement plus absolu peut-être que toute autre vertu.

Pour conclure : les moyens propres à former le caractère peuvent être groupés sous les quatre chefs suivants :

1. Rapports avec les personnes d'un niveau plus élevé : parents, maîtresses, amies. — De nos jours, ces dernières ont souvent une influence plus prépondérante que des personnes ayant par leur situation, une autorité officielle. Le contrôle est parfois si redouté! Il y a là, d'ailleurs, un précieux moyen d'action pour les éducateurs qui, même dans l'âge mûr, conservent le don d'attirer la jeunesse et de capter son amitié. La grande source d'influence de l'amitié réciproque réside dans une disposition de confiance et l'espoir manifesté d'arriver à un heureux résultat.

2. Vigilance. — Non cette vigilance inquiète et ombrageuse, qui éveille l'instinct d'espièglerie et porte les réfractaires aux petites rébellions. Vigilance ouverte et loyale, qui inspire l'abandon, fortifie le courage, et obtient de chacun tout ce qu'il peut donner. Bien comprise, elle n'est point une atteinte à l'honneur de l'enfant. Elle devient, au contraire, comme un hommage de plus à sa haute lignée. N'est-il pas du sang royal de la grande famille chrétienne, et n'a-t-il pas droit à la garde d'honneur qui se relève avec amour près des jeunes princes?

3. Critique et correction. — S'il en faut user avec un soin très délicat, il y aurait injustice grave à la négliger. Il n'est point aisé, d'ailleurs, de reprendre en temps voulu, sans trouble, sans impatience, sans laisser de blessure. Oser faire de la peine pour obtenir un plus grand bien; aimer

la vérité et avoir le courage de la dire; changer, avec le temps, le reproche en remarque de bonne et franche amitié, ce n'est point non plus chose facile. Bien accepter la critique est une des plus utiles leçons de la vie. La bien faire est un des arts les plus délicats. Il demande, sans contredit, bien plus d'étude et d'abnégation que l'habitude de se contenter de peu ou de « gronder » à tout propos. « Gronder, a très bien dit Mgr Hedley, c'est faire entendre la résonnance de l'intelligence creuse et du cœur vide d'un homme qui n'a rien à donner, rien à proposer, rien à faire connaître ».

4. Discipline et obéissance. — Pour devenir de puissants auxiliaires en éducation, ces deux instruments ne doivent pas être des puissances inertes, mais des réalités vivantes; elles doivent amener par degrés au gouvernement de soi-même, et non à une soudaine émancipation. L'obéissance est due tout d'abord aux personnes, elle sera prompte et non raisonneuse; puis aux lois, elle est alors un « service raisonnable » ; enfin à la règle plus étendue, gravée au-dedans de nous-mêmes : loi d'amour de la sainte liberté des enfants du Royaume de Dieu.

Tels sont les moyens employés par l'Église, mis chaque jour en action par les divers canaux de son autorité. Elle est la mère qui nous élève en nous initiant à l'intimité de ses secrets. A nous de répondre à sa confiance. Elle nous prodigue de

son trésor, *les biens anciens et les nouveaux.* Elle nous offre les meilleurs dons, prie pour nous, avec nous, nous apprend à prier. Elle élève nos pensées vers les désirs d'En-Haut, veille avec une sollicitude paisible et constante, et prépose ses évêques et ses prêtres à la garde collective et individuelle du troupeau. Elle a bien cette vigilance dépeinte par Saint François de Sales comme « ce qui ressemble le plus à celle de Dieu » ; vigilance pleine de calme et de tranquillité, qui, dans sa plus puissante activité, ne connaît point l'agitation, et qui, unique de sa nature, consent à se faire elle-même toute à toutes choses.

Critique et correction, discipline et obéissance, ces moyens sont donc mis en œuvre, doucement, mais sans faiblesse, par l'Église notre mère, l'Église si délicate et si circonspecte dans ses vues, si lente à punir, si ferme sur les principes, si persuasive à demander non l'obéissance passive des esclaves, mais la soumission libre et aimante de ses enfants.

CHAPITRE III

LE CARACTÈRE. — SON IMPORTANCE

Personne, parmi ceux qui ont à cœur le bien de l'enfant et son éducation sérieuse ne passera outre sans faire de sérieuses réflexions sur la formation de son propre caractère. Ce travail est, en effet, de première nécessité; il doit précéder l'action extérieure et l'accompagner constamment.

« Tout ce qui se perfectionne peut aussi amener les autres objets à une perfection semblable. » Ainsi, la sainteté engendre les grandes vertus; la loyauté et la confiance appellent la droiture et l'abandon; l'esprit d'initiative éveille la spontanéité; la constance enseigne l'énergique persévérance; une prudente bonté rend meilleur tout ce qu'elle approche; le courage excite l'intrépidité, etc., etc. — Chaque qualité tend à se reproduire dans la mesure même où elle existe. Les enfants, extrêmement sensibles à toute influence, répon-

dent, à leur insu, à ce qui leur est demandé; ils retracent instinctivement les modèles placés sous leurs yeux. Avec quelle facilité, par exemple, avec quelle étonnante souplesse, ne saisissent-ils pas le ton, le geste, même les petites manies des personnes qu'ils fréquentent?

L'action intellectuelle et morale, moins apparente, est en réalité plus profonde. Elle a une influence bien plus décisive et plus durable sur la formation du caractère. Cette considération doit être, pour tout éducateur sérieux, un vigoureux stimulant à acquérir au plus haut point possible, la connaissance et la possession de soi. Les codes vieillis d'éducation convenue, qui, en leur temps, ont eu force de loi, tendent à disparaître, et l'importance de la valeur personnelle ressort bien davantage. Cette valeur est requise à la fois du maître et de son disciple. La tactique militaire moderne réclame toutes les ressources particulières de chaque soldat. Ainsi en est-il dans cette stratégie d'un ordre supérieur, maintenant que nous ne sommes plus soutenus par la présence constante de gros bataillons ; tout le succès repose sur l'esprit de devoir et la conscience individuelle, et cela, pour les jeunes filles tout comme pour les jeunes gens. Elles doivent apprendre à se gouverner elles-mêmes, à avoir conscience de leurs responsabilités, à ne pas se départir de cette conviction, que nul dans la vie ne pourra les protéger sans elles ou malgré elles. Le premier devoir de

toute éducatrice d'une jeune fille catholique est donc de lui montrer, en elle-même, ce que l'élève doit être plus tard. L'exemple est un discours qui ne demande pas de commentaire ; il ne prête point aux malentendus et ne blesse point, lorsqu'il est sans prétention et ne cherche pas à s'imposer. Il suffit pour cela que nous soyons vraiment ce que notre profession demande de nous, ce qui revient à dire, en d'autres termes, que la force maîtresse dans l'éducation, découle d'une parfaite et constante sincérité.

La sincérité, quoi qu'on en puisse dire, est une vertu difficile à pratiquer. Elle compte plus d'ennemis qu'il n'en paraît au premier abord. C'est la langueur morale, le désir d'accomplir toutes choses à très peu de frais, l'horreur de l'effort intellectuel, l'habitude de se payer d'apparences, le besoin de briller, l'impatience de constater les résultats : toutes choses qui entretiennent un défaut de rectitude dans l'esprit. — Dans la conduite, c'est : le désir de plaire, l'usage des expédients et des compromis, la crainte du blâme, l'instinct de cachotterie, inné dans beaucoup de jeunes filles. C'est, en un mot, tout ce qui détruit la franchise de caractère, et rend, à leur insu, plus ou moins trompeuses, des personnes qui n'eussent jamais voulu l'être. Donc, la parfaite sincérité n'est point chose naturelle, comme certains le prétendent. Une sorte de paresse d'esprit rend inexact dans l'usage des termes. On exagère, on dénature,

selon le besoin du moment et, s'il le faut, on couvre sa retraite de cette banale excuse : « Je ne voulais pas dire cela! » Ces formes très ordinaires d'un certain manque de sincérité sont à la fois fréquentes, fâcheuses et difficilement avouées. Si l'éducateur devait exceller en une seule qualité, ne serait-ce pas, avant tout, en cette parfaite loyauté? Elle produirait à son contact la droiture et la franchise, par la persuasion qu'une qualité si noble, gage et garantie d'une vie toute d'honneur, ne saurait être achetée à un prix trop élevé (1).

Cette lumière vient parfois relativement tard à des personnes qui auraient eu besoin d'en être éclairées beaucoup plus tôt. En effleurant seulement la surface des choses, et, en ayant toujours sur les lèvres des maximes convenues ou des sentences creuses sur la sincérité, on finit par croire qu'on la possède. Comme d'ailleurs il est impossible de s'occuper d'éducation sans traiter de la vérité et de la sincérité, l'illusion est facile et la pente glissante. On croirait volontiers avoir la sincérité par le seul fait qu'on ne voudrait pas délibérément en manquer; il faut bien plus pour l'acquérir, bien

1. Une femme n'a plus de ressources, quand on sait qu'elle manque de droiture. Rien ne peut la préserver de tomber dans le mépris et la nullité, lorsqu'en abusant de la parole, elle a faussé et mis hors d'usage son unique instrument de persuasion; on se dispense de l'écouter dès qu'on a cessé de la croire.

M. NECKER DE SAUSSURE, dans *l'Education progressive.*

plus pour la pratiquer, surtout dans les conditions de vie complexes et factices où nous sommes placés par la force des choses.

Et nous avons suivi des milliers de voies;
En chacune, nous avons montré intelligence et pouvoir.
Mais à peine avons-nous pu pendant une petite heure
Rester sur notre propre voie et être bien nous-mêmes.
Notre intime est caché; nos paroles sont éloquentes,
Nos actions belles... mais ce n'est pas nous[1]!

La sincérité requiert encore cette intime persuasion qu'en demeurant NOUS-MÊMES, nous aurons une influence plus solide et plus durable qu'en essayant de nous surfaire par imitation. Ceci est à l'encontre de la recherche de l'estime et du besoin d'applaudissement. C'est aussi l'acceptation de nos limites, ce qui, d'ailleurs, ne ressemble en rien à l'inerte acquiescement. Bien comprise, cette franche acceptation entraîne l'énergique effort, la vie durant s'il le faut, pour atteindre l'idéal, toujours entrevu, jamais réalisé. Elle suppose, en outre, que la confusion de la défaite ne nous fera pas déserter le combat; que nous saurons admettre la vue successive des

1. And we have been on many thousand lines,
And we have shown on each spirit and power;
But hardly have we, for one little hour,
Been on our own line, have we been ourselves.
. . . .
Our hidden self, and what we say and do
Is eloquent, is well — but 'tis not true! »
Matthew Arnold. — Buried Life.

progrès à fournir; surtout, que nous conserverons toujours cette attitude, faite de la modestie du commençant, et de l'indomptable énergie du champion qui sait combattre pour une noble cause. Ceux qui ont avancé dans la voie pourront dire si elle est aisée !

Mais en guidant l'enfant le long de ce chemin glissant et raboteux, il n'est pas utile de l'appesantir sur les difficultés. Son inexpérience, sa sensibilité risqueraient tout au moins de tourner au scrupule; sa spontanéité serait aussi paralysée. Il est tout à la fois plus raisonnable et plus sain de présenter la sincérité comme le but offert aux exploits courageux; comme le résultat d'une habitude acquise d'intrépidité, de constance, de force de caractère. L'analyse plus subtile de soi-même appartient à une époque ultérieure de la vie.

Une autre qualité désirable en tout éducateur est ce que nous appellerons — faute de mieux — l'entrain. — Non cette animation artificielle et fatigante, dont certains maîtres se revêtent par profession; mais cette ardeur sincère, qui émane du dedans et prouve par des faits que la vie vaut la peine d'être vécue. Activité vraie qui n'est point de la pose, qui ne s'épuise pas en controverses stériles, qui n'est pas davantage une parure d'emprunt, mais la grâce pleine de vie, le rayonnement de l'âme, provenant de la droiture des pensées et des résolutions. Elle s'appuie sur la foi

comme sur l'espérance, et elle sait, dès lors, que rien ne peut l'abattre ou la faire ployer. C'est un sûr rempart contre ces tendances qui feraient descendre au-dessous du niveau d'une existence ordinaire : abattement, dépression, pusillanimité, indolence ou tristesse, irritation ou sauvagerie. Tout cela est évité par une atmosphère d'espoir paisible que l'entrain bien entendu a le don de maintenir.

Ces défauts, si contraires à la nature des enfants, peuvent cependant se rencontrer en certains d'entre eux. Les uns, très délicats de tempérament, ont perdu confiance en eux-mêmes pour s'être vus habituellement dépassés par des frères et sœurs plus robustes ou plus développés; d'autres, à l'esprit un peu lourd, sont, aux yeux du public, et à leurs propres yeux, incapables ou bornés ; d'autres, enfin, de nature sensitive, n'osent pas se risquer dans la mêlée. Pour tous, le don d'encouragement est un bienfait immense. Celui qui l'apporte est parfois un sauveur. Ce don peut transformer le cours d'une vie entière; il permet de croire aux ressources cachées, fait goûter dans la bonne mesure aux succès légitimes, stimule ainsi à de nouveaux efforts, et surtout, maintient au fond du cœur cette salutaire persuasion que les progrès sont attendus, désirés, qu'ils répondront aux labeurs et mèneront quelque jour aux meilleurs résultats.

Tous, plus ou moins, nous avons éprouvé ce

besoin d'encouragement; il est plus impérieux, d'ordinaire, aux heures de rapide croissance, et chez les natures qui, de prime abord, ne sembleraient accessibles qu'à la répression. Natures parfois bien déprimées par le découragement, suite toute naturelle de leurs nombreux échecs, ou par l'effort à fournir pour lutter sans merci contre les atteintes de ce redoutable mal. En grondant ces enfants, on ne réussit qu'à augmenter leur peine et à les raidir. Ils s'enferment alors dans une cuirasse d'insensibilité apparente qui leur paraît être l'unique moyen de défense. Aller au devant d'eux, avec la tranquille et ferme conviction qu'ils pourront surmonter leurs difficultés et, quelque jour, se retrouver eux-mêmes, c'est déjà les sauver de bien des chagrins; chagrins qu'ils se forgent, c'est possible, mais qui n'en sont pourtant ni moins réels, ni moins amers. Alors aussi la croissance morale ne sera plus arrêtée par cette armure de fer qui la comprimait.

L'entrain, et le don d'encouragement qui en découle ont un autre avantage. Ils sont souvent la sauvegarde contre ces amitiés exagérées ou malsaines, qui gâtent parfois les plus belles années d'éducation d'une jeune fille. Si le caractère du maître a la puissance voulue, non seulement il inspirera l'admiration, mais il entraînera l'effort. Ce maître véritable élèvera l'esprit de l'enfant à un niveau supérieur, et lui fera comprendre que bien des choses doivent toujours rester au-dessous

de lui. Il devra, à certaines heures, déployer de l'énergie pour deux; mais ce ne doit être que mesure transitoire. La gloire de l'éducateur est de mettre la jeune intelligence en équation avec la sienne, de ne point garder l'enfant en lisière, mais de l'aider à croître jusqu'au complet épanouissement. Parfois, le disciple regagnera le maître; alors les efforts de l'un stimulant les dons acquis de l'autre, il s'ensuivra une noble émulation, et une forte amitié dans la poursuite commune du mieux et du meilleur.

Par suite de ses fonctions, l'éducateur est exposé à certains dangers professionnels, qui seraient comme les défauts de ses qualités. C'est d'abord de garder « une jeunesse éternelle », sous prétexte de se rendre accessible à l'enfant. Ceci nuit singulièrement à la maturité. Si, d'une part, il n'y a point au dehors de mobile vraiment actif; si, de l'autre, la détermination de se perfectionner n'existe pas au dedans, le développement moral est arrêté par le fait. Alors le piétinement à un niveau très bas sera pris facilement pour limite de capacité. Tant de personnes ont cette paresse d'esprit qui les persuade qu'elles n'en peuvent faire davantage!

Beaucoup de professeurs, il faut le reconnaître, sont tenus en bride par des examens universitaires. Accablés sous une surcharge de plans et de programmes, ils sont exposés à confondre cette fatigante activité avec un réel travail intellectuel,

ou parce que ce travail leur est vraiment impossible, ou parce qu'ils se croient dispensés de le fournir. De là mille inconvénients, dont le premier est un déclin graduel des facultés supérieures qui s'atrophient par l'inaction, puis comme conséquences, la difficulté croissante à soutenir l'attention, l'horreur de tout effort mental, le rétrécissement des horizons, l'impatience dans le travail, le superficiel. Ces effets — et bien d'autres — n'indiquent-ils pas assez la cause d'où ils proviennent : l'affaiblissement des puissances intellectuelles, dans les années où précisément elles sont appelées à croître.

Est-on personnellement responsable de cette dépression? Il serait sévère de l'affirmer, du moins d'une manière générale. Beaucoup sont poussés par la nécessité jusqu'aux extrêmes limites de l'énergie et du temps. Et cependant, l'expérience est là pour prouver, que l'esprit en éveil sait exploiter, au profit de sa culture intellectuelle et morale, les circonstances les plus défavorables, Une belle bibliothèque, des loisirs pour en profiter. des conditions d'existence organisées à souhait, tout cela aide à ce développement sans être pourtant une nécessité. Peu de livres, mais des mieux choisis, seront plus avantageux, par exemple, qu'un grand nombre insuffisamment utilisés ; peu de loisirs, mais sauvegardés avec soin, et employés avec discernement, pourront amener un résultat sérieux et feront apprécier la valeur

du temps. Bien des érudits, parvenus à une science éminente malgré des événements contraires, viendraient ici en témoigner. Si au milieu de conditions plus ou moins défavorables, nous avons le bonheur de trouver un esprit orienté comme le nôtre, ce sera un regain d'énergie, un stimulant d'enthousiasme, un abri de paix au milieu des agitations.

On peut rencontrer dans la même vocation et dans le même emploi, deux personnes, cheminant côte à côte au sentier de la vie, avec le même horizon, des devoirs analogues, des situations semblables et même, si l'on veut, des ressources égales, et entre lesquelles bientôt apparaîtront d'énormes différences. L'une est satisfaite du devoir strictement accompli et, jusqu'à un certain point, elle est dans son droit. L'autre, toujours aiguillonnée par le désir du mieux et un bienheureux mécontentement d'elle-même, force les circonstances à l'aider, coûte que coûte, dans sa croissance intellectuelle. Après un laps de temps de quelques mois seulement, il serait impossible déjà de mesurer les distances.

Un autre danger à prévoir, c'est d'être dogmatique, magistral, par l'habitude acquise d'en imposer aux jeunes enfants, par suite aussi d'un manque de frottement intellectuel avec les égaux, ou par l'absence de contradiction ; par-dessus tout, sans doute, par le manque de cette discipline d'es-

prit — la meilleure et la plus utile, — qui s'acquiert en plénitude au seul contact des esprits supérieurs. Evidemment, c'est signe d'ignorance ou de sottise, de se poser en oracle et en personne sûre de soi; et cependant, il faut aussi se tenir en garde contre cette tendance assez naturelle à ceux qui sont chargés de frayer une voie.

Plusieurs autres défauts, moindres en eux-mêmes, causent plus de dommages qu'on ne pense. Un peu d'observation suffit à faire voir comment les plus petites particularités influent sur les enfants, ou pour modifier leurs dispositions, ou pour être saisies et reproduites. Un fait entre mille : qui n'a remarqué que le timbre de la voix impressionne souvent plus que les mots eux-mêmes? Une « nurse » au ton brusque aura une « nursery » agitée; rien qu'à l'entendre, les enfants entreprenants se révoltent et les craintifs deviennent maussades. De même, dans l'enseignement, un diapason trop élevé excite l'auditoire et le rend houleux. Certaines cadences, aboutissant invariablement à une note aiguë, provoquent l'opposition; d'autres, plus monotones, ennuient ou endorment, tandis qu'une voix profonde et grave donne le calme et la tranquillité, à condition toutefois de n'être point trop solennelle, ce qui amènerait la réaction immédiate. Certaines personnes ont, dans leur rythme, un charme spécial qui les caractérise. Il ne faut pourtant point donner au ton plus de portée qu'il n'en a. Tel accent paraît indigné qui

ne prétend qu'être persuasif; tel autre semblera défiant qui veut seulement être concluant. Il est bon, en tous cas, de reconnaître d'une manière générale que certains sons de voix prédisposent par eux-mêmes à la docilité, comme d'autres provoquent les oppositions. Madame Necker de Saussure le remarque très justement : « Il importe beaucoup, dit-elle, de prévenir les répliques des jeunes filles, et de ne pas leur laisser prendre la fâcheuse habitude de la contradiction, des arguties, des discussions sans fin qui ennuient les autres et mettent du trouble dans leur esprit. »

Quant aux « manières de professeur », il y en a une variété qui souvent gâte les plus beaux dons et les meilleures qualités. C'est comme une touche professionnelle qui, loin d'ajouter au prestige, tient la jeunesse en retrait. Il y a les manières de la « directrice» » imposant le respect; les manières de la maîtresse de classe moderne, dont la parole facile, les promptes répliques, veulent mettre à l'aise et rassurer; les manières de la maîtresse de science : sa tranquillité étudiée fait comparer sa justice à celle du fléau de la balance; les manières professionnelles d'encourager, de stimuler; les manières de celles qui veulent passer à tout prix pour une « maîtresse sérieuse » ; le ton forcé de celles dont l'idéal est un dévouement surmené, et enfin les manières de la directrice de l'école maternelle, ayant mille procédés scientifiques pour tenir son petit peuple en éveil, un peu

à la façon de ces charmeurs d'oiseaux, qui invitent confidentiellement à répondre à l'appel et révèlent tout bas de merveilleux secrets ! Voilà beaucoup de « types ». On en trouverait encore !

De telles manies se développent, même inconsciemment, par une confiance trop absolue en certaines méthodes toutes faites, ou par la soumission, plus anxieuse qu'intelligente, aux conseils pédagogiques reçus pendant les années de formation. Bien des professeurs n'ont pas l'originalité voulue pour sortir du moule. Au lieu de donner aux principes fondamentaux la sève de leur expérience et de leurs découvertes, ils les enserrent dans des prescriptions de détails, et s'y confinent à l'étroit. Disons encore en général que ces manières de professeur se remarquent davantage en ceux qui ont reçu une éducation pédagogique, qu'en d'autres, — rares de nos jours, — qui ont dû se former eux-mêmes par leurs méthodes et leurs plans personnels. L'avantage n'est pas toujours au professeur formé, et pourtant cette question « manières » n'est pas de minime importance.

L'instinct très juste de l'enfant, l'extrême sensibilité des adolescents, leur font discerner du premier coup d'œil la pose professionnelle. Ils ne peuvent la souffrir. Ce qu'ils demandent instinctivement, c'est la simplicité, la facilité de rapports. Tout ce qui est artificiel les contraint et les guinde. Il leur faut trouver des « personnes

vraies », qui ne semblent pas, à toute heure, anxieuses de leurs progrès; des personnes capables d'envisager comme eux les choses avec une certaine spontanéité ; mais les personnes trop austères, trop sérieuses, trop pénétrantes, trop convaincantes, trop brillantes même, les effraient ou les glacent. Ils n'aiment point davantage celles qui sont toujours sur le « qui vive », pas plus que celles d'un tempérament extrême, très ardent ou très froid. Au fond, celles que l'enfant vénère, en qui il se confie, sont ordinairement calmes, simples, éloignées des méthodes à effet, comme de cet enthousiasme débordant qui éteint en autrui tout sentiment de liberté.

Plus il grandit, plus l'enfant est heurté par ces manières convenues, puisque, — nous l'avons dit, — il cherche à son insu des « personnes vraies. » Les principes abstraits le dépassent ordinairement ; ce qu'il comprendra, ce qu'il appréciera toujours, c'est un beau caractère, non tel caractère conforme à tel modèle; car c'est tout caractère ayant droiture et vie qui commande le respect et attire l'estime. Les qualités brillantes ne sont pas toujours celles qui captivent le plus, et souvent les enfants garderont un souvenir plus durable de celles qui semblaient beaucoup moins éclatantes. Ce qu'ils réclament avant tout dans ceux qui les gouvernent, c'est la justice parfaite. Quand ils l'ont rencontrée, ils acceptent, à l'occasion, une bonne mesure de sévérité ; si la droiture

leur en impose, le plus petit détour, au contraire, les révolte. Ils aiment aussi à être pris au sérieux. Les choses sont en elles-mêmes si incompréhensibles à cet âge! on les rend encore plus ardues quand on les traite en badinant, quand on invite comme par jeu à pénétrer dans l'inconnu. Les enfants se demandent alors quelle embuscade de progrès les attend, derrière toutes ces démonstrations. Redisons-le : ils donnent leur confiance aux personnes calmes et graves, qui ne s'extasient pas devant tous leurs exploits; ils admirent sans se lasser ceux qui, durs à eux-mêmes, poursuivent le labeur, sans commentaire et sans plainte; ils s'inclinent devant le courage, et savent apprécier la patience qui s'ignore; mais ils n'admettent point cette douceur fade, incapable d'indignation et de sainte colère dans les justes causes.

Montrer aux enfants qu'il y a, dans l'indulgence, un pouvoir en réserve qui se manifesterait à l'occasion, c'est en général le meilleur rempart de l'autorité. On aura alors rarement besoin d'interventions ou de réprimandes, En revanche, il est une attitude qui blesse toujours l'enfant; c'est cette patience résignée, voisine de la lassitude, qui semble dire à chaque pas : quoi qu'il puisse en coûter, je poursuivrai ma tâche! — Il ne faut pas non plus vouloir anxieusement profiter de toutes les occasions, pour faire réaliser des progrès. On détruit ainsi les meilleures opportunités. C'est

comme dans un appel trop pressant aux oiseaux : ils s'effarouchent et s'enfuient ; si les miettes tombent comme au hasard, ils viennent et les ramassent. Les enfants font de même. Ils prennent volontiers ce qu'on leur jette en passant : un mot, une allusion, une insinuation que les choses sont comprises, qu'on s'y intéresse, qu'on en aura soin, qu'on peut se lancer hardiment sur la glace, car elle tiendra malgré les apparences; que tout tournera bien si on est fidèle à l'appel de la conscience. Ils ont l'intuition des garanties discrètes ; ils les acceptent et en profitent, tandis que des paroles plus explicites les conduisent souvent à barricader leurs portes contre l'intrus qui voudrait les franchir.

Ce sont là des vérités manifestes pour qui a l'expérience de la jeunesse. Le malheur est, qu'en dépit de la vogue accordée de nos jours à ce qu'on appelle « l'étude de l'enfant », en dépit des programmes et des manuels perfectionnés, bien peu d'éducateurs savent atteindre la personnalité réelle. Si, de leur côté, les enfants réunissaient leurs observations et les mettaient au jour dans un manuel intitulé : « l'étude du professeur », que de surprises étranges nous seraient réservées ! Peut-être serions-nous étonnés de la finesse et de la justesse des remarques de ce jeune jury ; nous pouvons être sûrs que le verdict favorable ne tomberait pas sur la subtilité des théories, mais sur ces qualités de fond que nous devons développer et

dont l'épanouissement est ici-bas la meilleure récompense de nos labeurs.

Nous voulons former des caractères : ayons-en un nous-mêmes ; produire le courage et la droiture : mettons-les dans toutes nos œuvres ; habituer au travail consciencieux : que le nôtre en soit le modèle. Il en est de même pour les vertus chrétiennes à établir sur ces bases. La foi des enfants nous préoccupe : que la nôtre soit agissante. L'innocence de leur vie est notre souci : que nos pensées soient dignes du Ciel. Nous voulons les préserver des séductions du monde, les rendre prêts aux sacrifices réclamés par leur religion : qu'ils comprennent que cette religion sainte nous est plus chère que toutes choses ici-bas. Il faut les garder de l'esprit de pessimisme : un invincible espoir en Dieu et une confiance tranquille en la sainte Eglise, notre mère, seront plus convaincants que toutes les théories. Enfin, pour les faire croire à la plénitude de la charité, montrons-leur la charité comme la chose la plus aimable et la plus aimée du monde.

L'Eglise nous donnera ces secrets. Elle seule les possède en leur intégrité. N'est-elle pas la grande éducatrice des nations ? Ne tire-t-elle pas de ses trésors « les biens anciens et les nouveaux » pour les livrer à ses enfants ? Sous son influence et sa bénédiction, les Ordres religieux se sont succédé et ont répondu aux besoins de toutes les générations. Lorsque l'enfant ne peut être élevé

au sein de la famille, les religieux semblent tout naturellement désignés pour en prendre soin. Affranchis par état des préoccupations d'intérêt personnel et d'avancement dans les carrières, ils peuvent, en toute liberté, consacrer leur tendresse et leur dévoûment à ces âmes qui leur sont confiées. Ils trouvent, en outre, dans leur vie de communauté, une force sans pareille pour affronter les travaux de l'enseignement. N'ont-ils pas ce cénacle où, dans la prière et la charité fraternelle, ils peuvent se retremper sans cesse, et maintenir dans son élévation et sa pureté, le saint idéal de leur vie? Cette atmosphère surnaturelle refait l'âme et la dilate, bien autrement qu'un congé de repos où les soucis sont oubliés.

A l'heure où les nations qui se disent encore catholiques expulsent de leur sein les congrégations religieuses, il est frappant de voir ce qui se passe en Grande-Bretagne. Là, les familles même dissidentes, ayant fait l'expérience de divers systèmes d'éducation, aiment à confier à ces congrégations l'enseignement de leurs enfants ; récemment encore, un inspecteur du Roi ne craignait pas de dire : « L'idéal serait que toute l'Angleterre fût élevée par des Religieux. » — Ainsi les témoignages découlent de toutes les sources et s'affirment sous toutes les formes ; ils attestent unanimement ce fait : que l'Eglise a le grand secret de l'éducation. Tout éducateur catholique trouve un courage inépuisable, dans la

pensée qu'il exploite ce trésor sans prix, convoité par l'univers entier : la formation de l'enfant, trésor dont l'Eglise catholique a conscience de posséder seule la plénitude.

CHAPITRE IV

LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE

Il n'est plus permis, de nos jours, de regarder les éléments de philosophie comme déplacés dans l'éducation d'une jeune fille, et réservés seulement aux « femmes savantes » ou aux « originales. » Ils appartiennent de droit à toute éducation catholique vraiment sérieuse, et le besoin s'en fera de plus en plus sentir. Ils sont nécessaires, soit pour contrebalancer l'impulsion irréfléchie qui pousse à vivre au jour le jour en ne songeant qu'au plaisir, soit pour répondre aux problèmes qui se posent en face des esprits plus sérieux à mesure qu'ils se développent. L'expérience a montré, lorsque cet enseignement a fait partie d'un plan d'études, que l'ensemble y a gagné en fermeté et en cohésion. Les principes, entrevus dès ce début, deviendront plus tard la base sur laquelle s'appuieront avec sûreté

toutes les études ultérieures, de sorte que chaque branche sera, non isolée, mais unie aux autres par le tronc auquel elle se rattachera, et dans lequel elle puisera force et vie. La valeur des études philosophiques n'est pas moindre au point de vue de l'observation des devoirs de chaque jour. Elles soudent, en quelque sorte, l'étude de la religion et la conduite de la vie, unifiant merveilleusement les moyens d'action et de défense, dans la meilleure sagesse de ce monde et de l'autre. Par exemple, les rapports entre la foi et la raison étant bien établis, la crainte instinctive de les trouver en opposition, qui jette le désarroi dans un si grand nombre d'âmes, tombera d'elle-même.

Au début de ces études, certaines jeunes filles courent le risque de poser comme « étudiantes en philosophie », de parler logique et métaphysique, à la confusion de leurs amis, et aussi à la leur quand, plus tard, elles comprendront la vanité de ce sot étalage de science. Elles passeront peut-être par une période de manie d'argumentation, accablant de leur dédain philosophique tous ceux qui ne se sentent aucun goût à « distinguer des majeures, concéder des mineures, et nier des conclusions. » Cette phase aura son terme ; le ridicule en apparaîtra vite et il en sera sans doute la plus salutaire expiation. Viendra ensuite la persuasion que cette prétendue science, cause d'un tel éblouissement, ne consiste au fond qu'en

humbles rudiments. Les caractères pondérés échappent d'ailleurs à cette période épineuse.

On pourrait, sous le rapport intellectuel, assez facilement diviser les jeunes filles en trois groupes.

Les « sans-souci » qui aiment à folâtrer, prennent les plaisirs de la vie comme ils viennent : « plus il y en a, mieux cela vaut », et qu'il est presque impossible de faire réfléchir. Les sentiments produisent en elles des impressions peu profondes et qui ne durent pas, le raisonnement les touche à peine. Dans les premières années, le seul côté difficile, dans leur formation, c'est qu'on n'a sur elles aucune prise. Leur jeu, d'ailleurs, n'est point dissimulé. Elles proclament avec une sorte de candeur leur résolution de prendre la vie du côté le plus gai. Cette disposition est à la fois dans l'intelligence et dans la volonté. Elles ne peuvent pas voir l'existence sous un autre aspect. La contrainte leur est insupportable : leur tendance n'est pas de résister, mais d'échapper. Tout d'abord, on trouve leurs minauderies délicieuses ; mais bientôt leurs joyeuses dissimulations paraissent moins agréables et finalement se traduisent par un manque absolu de principes. La tendance à se jeter dans le plaisir s'accentue de plus en plus ; l'intérêt seul les guide, car la conscience, au lieu de prendre sur les appétits son empire légitime, se plie aux circonstances et tourne vers les concessions. Les dettes pèsent légèrement ; les devoirs, moins encore, et les faux-fuyants viennent sauver

la situation. La vie lancée sur cette pente glisse rapidement et peut aller loin ; car le sens de la responsabilité manque à ces natures qui ne se sentent retenues par aucun lien. La piété cependant ne leur fait pas défaut : elles en ont reçu des touches dans les années d'enfance ; mais des touches, plutôt que des fondements ; touches vagues et bientôt affaiblies, qui ne leur apportent point l'énergie nécessaire pour répondre aux appels du devoir ; c'est une piété sans racines, comme une religion sans sacrifice.

Quelques notions de morale ont souvent, pour planter dans ces esprits légers le glaive acéré du remords, une plus grande efficacité que la piété elle-même. Ils peuvent s'étourdir en pensant que Dieu pardonne facilement, tôt ou tard. Ce qu'ils ne peuvent jamais oublier, c'est la loi imprimée au plus profond de l'âme, de la responsabilité personnelle de nos actes, de l'inévitable châtiment qui atteint le coupable, et de l'obligation où il se trouve de payer ses dettes jusqu'à la dernière obole. Ce rude chemin du malheur sera souvent celui qui les ramènera à Dieu. Léon XIII le représente comme la ressource suprême, et un moyen presque infaillible de conversion. L'esthétique peut avoir aussi une heureuse influence sur ces natures qui ne sont point sans ressources. Elle serait même un remède préventif, si les études étaient poussées suffisamment pour mettre en relief les grandes lois de l'ordre et du bien.

En contemplant et en admirant un idéal élevé et noble, elles sentiraient peut-être un regret salutaire s'emparer d'elles, et leur reprocher l'horizon vulgaire qui borne leur existence.

En contraste avec ces esprits, il en est d'autres pour qui la vie est une grande énigme; tout soulève en eux des questions sans réponse. Leur état est pénible, et d'autant plus persistant que ces questions, mal définies dans la pensée, se formulent difficilement, et deviennent une obsession. Ne sont-ils pas seuls à connaître de tels troubles? Tout est clair aux autres, point à eux! De là, nouvel obstacle à dévoiler cette peine, qui atteint d'ordinaire les esprits portés vers le surnaturel. S'ils ne sont point chrétiens, ils peuvent tomber sous l'influence de certaines écoles qui les engageront dans leurs labyrinthes, les éloignant toujours plus de la paisible et raisonnable sécurité des premiers principes auxquels ils tendaient. Les jeunes catholiques, qui traversent momentanément cette phase d'indécisions, courent naturellement bien moins de dangers, car les vérités de la foi répondent aux plus intimes besoins de leurs âmes. Mais s'ils désirent en savoir davantage, se connaître eux-mêmes et connaître les lois qui régissent le monde, un enseignement approfondi des éléments de philosophie leur sera d'un réel secours, et deviendra vraiment, à leur égard, une œuvre de miséricorde, sinon « spirituelle », du moins « morale ». Il les aidera à mettre de l'ordre dans leurs idées, à

savoir à quel domaine se rattachent les questions qu'ils se posent; à constater que les nouvelles découvertes ont leurs rapports avec celles d'autrefois, et que, en somme, les unes et les autres s'unissent pour former un ensemble harmonieusement coordonné. Il leur apprendra, en outre, à mieux tenir en main les rênes de leur propre gouvernement, à remonter facilement des effets aux causes, à demeurer stables et paisibles au sein des diverses fluctuations de la vie.

Entre ces deux groupes s'en trouve un troisième, celui des personnes dites de la « moyenne », qui ne sont pas légères, mais ne paraissent pas non plus particulièrement réfléchies et sérieuses. Cette classe a une grande importance. La plus grosse part de tout ce qui se fait dans le monde est probablement l'œuvre de ces natures modestement douées, soit parce qu'elles sont partout, et de beaucoup les plus nombreuses; soit parce qu'elles sont généralement plus accessibles, plus serviables, plus faciles à mettre à contribution que d'autres qui se rendent inutiles par défaut de principes, ou que des talents plus brillants emportent hors des sentiers ordinaires. Elles seront généralement plus capables d'assumer les responsabilités; elles ne sont pas trop entreprenantes dans les luttes de la vie, assez peu originales pour rester dans le chemin indiqué; ou, si elles doivent en tracer un, il sera dans une ligne que tous pourraient suivre. Pour cette importante « moyenne, »

l'étude de la philosophie est d'un grand secours. Elles l'entreprendront rarement sans désirer la pousser plus à fond, et leur niveau moral s'élèvera graduellement. Le malheur pour elles serait justement de stationner dans la routine et la médiocrité sous prétexte qu'elles ne sont point brillantes. Cette persuasion, augmentant leur timidité naturelle, paralyse l'effort et fait regarder comme impossible un développement qui se fût produit sous l'action d'un travail plus simple, mais plus soutenu.

D'un autre côté, ce qui souvent distingue ces personnes, c'est le bon sens, cette qualité inappréciable dont le cachet est si frappant à tous les degrés de l'échelle sociale. Qu'elle marque le souverain, le magistrat, le laboureur ou l'ouvrière, cette empreinte a des traits communs qui font de ceux qu'elle distingue une classe à part, et comme l'aristocratie de la « moyenne ». Si elle s'élève au-dessus de la routine des occupations ordinaires, elle prendra de l'envergure dans le domaine de la pensée. et donnera un jugement aussi large que solide et pratique. Le « bon sens » use peu d'abstractions; le concret est son élément; mais là il domine, parce que ses idées sont nettes, et que sa faculté d'appréciation s'est développée avec sûreté. La défiance exagérée de soi pourrait ici être un obstacle. Il faut donc encourager ces personnes à énoncer leurs opinions, généralement bonnes, mais dif-

ficilement exprimées; il faut les faire aller de l'avant, soutenir leur action, leur apprendre à compter davantage sur leurs facultés, et à trouver un intérêt même intellectuel dans les occupations laborieuses qu'on leur confie si volontiers. Les résultats ne seront pas toujours apparents; mais c'est faire beaucoup que de développer un esprit « moyen ». La meilleure récompense sera de le voir s'élever peu à peu au-dessus du niveau ordinaire, et dominer par la simple influence du sage « bon sens », tandis que lui-même trouvera un aliment à envisager les choses dans leur ensemble, à voir que rien n'est isolé en ce monde, et que pas un de ces détails, harmonisés entre eux et fondus de main de maître, n'est placé sans raison dans l'économie de ce vaste univers.

Ces notions, si élémentaires soient-elles, n'appartiennent évidemment pas aux premières années d'éducation; c'est à la fin qu'elles trouvent leur place. Toute année ajoutée dans ce but au cours normal des études est donc un vrai trésor. Le prix en sera toujours plus apprécié, sauf peut-être de ces natures impatientes d'en avoir fini avec ce qu'on appelle l'éducation. Il n'est pas question ici, bien entendu, des jeunes filles qui peuvent commencer un cours spécial d'études, à l'époque ordinaire où d'autres achèvent les leurs.

Les éléments de philosophie ne faisant pas généralement partie des programmes des pensionnats ou des cours, il ne sera sans doute pas

déplacé de dire un mot sur la manière de les mettre à la portée des jeunes filles. Tout d'abord, nous l'avons déjà indiqué, on doit les avoir devant les yeux dès le début, et les amener graduellement, par l'enseignement des sujets les plus élémentaires. Ainsi, la grammaire doit servir d'introduction à la logique ; l'habitude de l'analyse est un bon acheminement vers cette science, comme la logique elle-même conduit aux diverses branches de la philosophie. Les exercices de définition sont grandement utiles. Ils développent la rectitude d'esprit, la clarté des idées, la précision du langage. D'autre part, les éléments des sciences naturelles peuvent concourir au même but, en tournant les recherches des enfants vers ce qui leur sera montré plus tard comme « disciplines » de la cosmologie et de la psychologie.

Pour savoir adapter ainsi les premières notions à ce but plus élevé, il va sans dire que le maître doit avoir étudié lui-même ces matières, au moins dans leurs éléments essentiels, afin de pouvoir poser des bases qu'on n'ait pas besoin de détruire plus tard. Ce n'est point tant la matière des études qui importe en elle-même; c'est une habitude d'esprit et de travail qu'il s'agit d'établir dès les plus tendres années. Or, cette formation sera nécessairement défectueuse et incomplète si le maître n'a pas une vue d'ensemble.

Quant à la répartition des diverses branches, il

n'est guère possible, lorsqu'on s'adresse à des jeunes filles, de le faire selon l'ordre naturel et normal. Il faut, avant tout, s'adapter à l'âge et aux facultés des enfants. Plusieurs parties ne seront jamais abordées pendant les années de classe, on n'y touche qu'incidemment et par occasion, en étudiant d'autres branches. L'explication de certains termes, de quelques notions fondamentales, servira de point de départ quand l'occasion rendra possibles de plus grands développements, comme les architectes qui laissent, aux angles des murs, des pierres d'attente qui plus tard pénétreront dans les nouvelles constructions. Les noms savants des branches les plus abstraites ne seront pas même prononcés, et il reste entendu que les notions les plus élémentaires seront seules enseignées, pour le moment du moins. Les élèves le comprendront, et ne seront pas exposées à dire : « Comme je suis instruite ! » mais au contraire : « Combien je sais peu, et combien il me reste à apprendre ! » Les unes garderont une attitude modeste ; les autres auront le désir de poursuivre plus loin.

Les parties de la philosophie qui peuvent être utilement enseignées aux jeunes filles sont :

1° Ce qui se rattache aux côtés pratiques de la vie : logique pour les idées ; morale pour la conduite ; esthétique, pour l'étude des arts ;

2° Dans la philosophie spéculative, les « disciplines » les plus abordables et les plus nécessaires semblent être celles de la psychologie et de la

théodicée, couronnement de tout ce que les jeunes filles sont capables d'apprendre.

La métaphysique générale et la cosmologie et, en psychologie, ce qui touche à l'étude du criterium et à l'idéologie sont ordinairement au-dessus de leur portée.

Comme science, la logique n'est pas à faire passer en premier lieu, bien que certaines notions premières soient nécessaires à titre d'introduction. Le Cardinal Mercier les présente à ses étudiants sous le nom de « propédeutiques », plaçant la logique proprement dite à sa place véritable, c'est-à-dire, comme complément des autres traités de philosophie spéculative vus alors d'une manière rétrospective et condensés en leur ordre rationnel par cette « science des sciences. »

Les « notions de logique » au moyen desquelles le Cardinal introduit dans les autres branches sont, dit-il, si claires en elles-mêmes qu'il est presque superflu de les énumérer « tant elles sont de simple bon sens [1]. » Et, de fait, en deux pages de son *Traité élémentaire*, il les a passées en revue. Évidemment les choses ne sont pas aussi faciles lorsqu'il s'agit de préparer l'esprit d'une jeune fille qui, à l'égard de ces études, est un peu comme une terre en jachères. Mais c'est déjà un secours de connaître la mesure à garder dans l'usage de l'instrument; pour le

1. *Traité élémentaire de Philosophie*, v. I, Introduction.

maître et l'élève, ce sera, en outre, une sauvegarde contre le danger de s'égarer, sans profit, dans le dédale des figures et des syllogismes. Ces notions préliminaires de logique devront donc être développées, étendues, expliquées selon la nécessité immédiate, tout comme elles ont dû être préparées dans l'enseignement des sujets les plus élémentaires. Cette méthode n'est pas strictement scientifique; elle ne suit pas davantage le cadre ordinaire des traités de philosophie; mais elle se réclame du simple bon sens et du témoignage de l'expérience. On ne peut dire d'ailleurs qu'elle ne soit point d'accord avec les principes rationnels, puisqu'elle suit le développement normal d'un esprit en formation, et répond aux questions qu'il se pose. C'est peut-être une forme rustique d'étudier la philosophie : mais elle atteint le but, et elle a l'avantage de ne pas contrarier les méthodes plus scientifiques qui pourraient être adoptées dans la suite.

L'importance de la psychologie ne saurait être trop appréciée; avec la morale, elle donne, aux intelligences féminines, ce qui leur est le plus nécessaire pour atteindre leur destinée dans quelque condition où elles se trouvent : c'est de se connaître soi-même; de discerner ses puissances et ses ressources, afin de prendre en main le gouvernement de sa vie.

On a dit et on répète que les femmes ne savent pas se maîtriser; qu'elles suivent à tout

hasard les impulsions diverses ; qu'elles sont versatiles, à la merci des impressions, esclaves de leurs nerfs, émotives au delà de toutes bornes, ou s'enserrant par une obstination aveugle dans un réseau d'absurdités.

C'est la plainte générale. Encore ces tendances aux extrêmes seraient-elles plus pardonnables si elles étaient considérées et avouées comme défaut. Mais c'est une pose, à notre époque, de se dire versatile et impressionnable. On se persuade que le contrôle de soi restreint la vie et enlève le charme de l'existence. Cette phase d'illusion peut ne pas durer, et il est possible que des conseils plus sages viennent à triompher. Espérons que bientôt cette école d'« impressionisme » en actes aura passé de mode ; pour le moment, elle semble à son apogée. La faiblesse, la mobilité sont acceptées avec une sorte de complaisance ; on en est venu, si l'on peut employer ce mot, à une sorte d'automobilisme d'esprit et de manière. C'est le besoin de mouvement perpétuel. On est trop pressé pour faire quoi que ce soit ; on est en camp volant ; et de fait, courir d'une chose à l'autre est l'habitude acquise, sinon le plan de vie volontairement préconçu. La psychologie et la morale n'ont peut-être pas d'action directe sur ces tendances ; mais sans nul doute elles aideront à les modifier.

La forme la plus ordinaire du découragement est de dire qu'on voudrait mieux faire et qu'on ne sait comment. Un peu de psychologie

répond à cette plainte, en donnant au moins une idée des ressources personnelles, et de la manière de les exploiter en s'aidant des secours extérieurs. Ces premiers principes de morale, une fois bien compris, ne se laisseront plus étouffer et seront comme des témoins et des juges du gaspillage de l'existence ou de la déviation de la vie.

Quelques notions d'esthétique appartiennent de droit à l'éducation des femmes. Leurs idées sur le beau et leur goût dans les arts auront grande influence sur le cours de leur existence et celle de leur entourage, et pourront transfigurer mille choses en elles-mêmes banales ou vulgaires. Le goût de la femme, s'il a été formé à se porter vers ce qu'il y a de mieux, peut sauver une génération de la décadence. Par le beau, il faut surtout entendre ici cette convenance des choses, dans laquelle l'art se fait sentir comme « l'expression d'un idéal, au moyen d'une œuvre concrète, capable d'impressionner le sujet, et de l'attacher à l'idéal qu'elle fait admirer [1]. » Toute question de goût se rattache à l'esthétique, non seulement les beaux-arts, mais encore les œuvres d'imagination, la parure, l'ameublement et ces mille détails ou circonstances diverses auxquels le savoir-faire prêtera grâce et vie. L'existence en est tissée; chacun a son rejaillissement sur le bien et sur le

1. Cardinal Mercier, *Métaphysique générale*, chapitre IV.

bonheur d'une famille ou d'un peuple. Ne serait-ce pas l'argument péremptoire pour que l'esthétique et l'étude des arts, sous une forme ou l'autre, ne soient pas exclues de l'éducation des jeunes filles ?

La dernière et la plus excellente étude qui puisse leur être proposée, est celle de la théodicée. S'il est vrai que saint Thomas d'Aquin, à l'âge de cinq ans, tirait par leur manche les moines du Mont Cassin pour leur faire cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? », il est à espérer que des enfants plus âgés ne seront pas incapables d'apprécier les premières notions rationnelles touchant le Créateur. La preuve de « l'existence de Dieu est la conclusion suprême, le couronnement de la physique ; l'étude de sa nature est une application de la métaphysique générale à un Etre déterminé, l'Etre absolument parfait[1] ».

C'est dans le domaine de la théodicée que les jeunes filles trouveront une sauvegarde contre les difficultés à venir, et la réponse aux questions qui pourront leur être faites sur l'existence de Dieu ; questions souvent moins ingénues que celles de saint Thomas enfant. L'armure de leur foi ne sera pas facilement entamée par des coups soudains, parce qu'ils auront été prévus. Elles connaîtront mieux aussi l'importance de la question et ne provoqueront pas à tort et à travers

1. Cardinal Mercier *Théodicée*, Avant-propos.

les incroyants, pour leur prouver l'existence et les divines perfections de Dieu;

Les rapports de la philosophie et de la révélation doivent être soigneusement expliqués, au double point de vue de l'instruction personnelle et de la défense de l'Eglise. Il est nécessaire, en particulier, de bien démontrer que si la science a sa sphère propre, dans laquelle elle peut se mouvoir avec ses principes, ses méthodes, ses moyens de certitude [1], l'Eglise, pourtant, comme gardienne de la vérité révélée, a le droit et le devoir de poursuivre les délits de ceux dont l'enseignement scientifique empiète, par affirmation ou contradiction, sur le domaine de la révélation.

Pour résumer, la logique habitue les enfants à distinguer un argument juste d'un autre qui ne l'est pas, ce dont peu de lecteurs, voire même peu d'écrivains, sont tout à fait capables. La morale pose les bases indispensables d'une conscience droite. La psychologie apprend à reconnaître, d'une part, les actes de l'intelligence et de la volonté, de l'autre, les mouvements de la sensibilité et de l'imagination. Elle donne ainsi la clef de bien des énigmes qui, autrement, pourraient mener à des théories fausses ou dangereuses.

La méthode à suivre, dans l'enseignement des diverses branches de la philosophie, dépend telle-

1. De Bonald et quelques autres furent condamnés par Grégoire XVI pour avoir enseigné que la raison tire ses premiers principes de certitude de la Révélation.

ment de la préparation antérieure des élèves et de la trempe d'esprit du professeur, qu'il est difficile de fournir des données précises. Il importe surtout de prendre chaque intelligence au point ou elle en est, avec ses propres conceptions mentales, ses habitudes de pensée, d'attention, de langage. Tout ceci demande beaucoup de discernement dans l'adaptation prudente du sujet aux cas particuliers.

Selon le degré de formation de ses élèves, chaque professeur peut voir s'il doit adopter la méthode des conférences, ou se risquer dans celle des entretiens plus familiers, avec demandes et réponses. Ce dernier mode, plus profitable en soi, exige d'ailleurs une préparation plus approfondie. Il y a grand avantage aussi à obtenir que les élèves consignent par écrit leurs difficultés. L'exposé clair et net de ce qu'on veut savoir est un acheminement vers la solution. Si, après le cours, les élèves peuvent répondre à quelques interrogations judicieusement posées, ce sera, de même, un gain et une avance. C'est beaucoup de saisir le nœud de la question. Que de fois, les réponses des jeunes filles ne viennent-elles pas prouver que non seulement elles n'ont pas compris la pensée, mais qu'elles n'ont pas même bien entendu les mots. Si elles savent patienter devant une difficulté non encore résolue, attendre que la solution arrive selon le cours normal des choses, elles recueilleront un fruit précieux des

travaux de leur éducation. Si, en outre, à la fin de leurs études élémentaires de philosophie, elles sont bien convaincues du peu d'étendue de leur science et désireuses de s'instruire toujours davantage, ces études, certainement, n'auront pas été sans profit.

Elles ne seront pas complètes cependant, sans quelques notions sur l'histoire de la philosophie, sur les principales écoles et sur les grands hommes qui s'y sont distingués. Ainsi, les jeunes filles réaliseront mieux le bienfait de vivre à notre époque et de pouvoir profiter de telles leçons, maintenant surtout que la Scolastique a eu sa renaissance sous Léon XIII et que l'enseignement néo-scolastique apporte une nouvelle vigueur à la philosophie traditionnelle. Certains pourraient penser que c'est mettre « le vin nouveau dans de vieilles outres ». Ne serait-ce pas, au contraire, conserver à la fois et les outres et le vin ?

CHAPITRE V

LA VIE PRATIQUE

Un des problèmes les plus difficiles à résoudre, dans les maisons d'éducation, surtout dans les pensionnats, est la juste combinaison des avantages actuels avec la préparation aux devoirs futurs. Car cette formation en vue de l'avenir se fait en un milieu, et au moyen de circonstances, qui tiennent les enfants forcément éloignés de bien des détails de la vie pratique qui les attend.

Il y a toujours avantage sérieux à être un membre, même le plus humble, d'une vaste organisation. D'une réunion nombreuse émane, en effet, une sorte de dignité qui ennoblit mille choses en soi insignifiantes. L'idée de la vie en commun, de ses obligations, de ses responsabilités, prend corps, pour ainsi dire. Il est aussi dans la vie du Pensionnat certaines heures solennelles, qui laissent un souvenir durable et fruc-

tueux. Telle, la clôture de l'année scolaire avec le double coup d'œil sur le passé et l'avenir, avec l'émotion contenue, le respect mystérieux qui s'attachent, dans la vie, à ce qui commence ou s'achève. Les plus jeunes eux-mêmes en sont impressionnés : ils perçoivent confusément le sens de ce qui se passe autour d'eux, et soupçonnent, d'une manière vague peut-être, mais pourtant réelle, ce que doit être l'existence. Pour les aînés, ce sont des souvenirs inoubliables et féconds. Ces influences profondes appartiennent surtout aux établissements qui ont leur passé, leur esprit traditionnel, un but et un idéal déterminé. En cela, ils ne peuvent être surpassés. La salle de travail dans la famille reste toujours « la salle de travail » et n'a par elle-même ni élévation d'âme, ni sentiment particulier.

L'éducation dans la famille et celle du pensionnat ont leurs ressources et leurs avantages respectifs. Au point de vue de l'ascendant moral, la seconde a la supériorité ; elle l'a souvent aussi quant au choix des professeurs et à l'heureuse répartition qui peut être faite de leurs talents. Une institutrice particulière doit être bien complète pour répondre, à elle seule, aux besoins multiples d'une éducation de jeune fille, non seulement quant à l'instruction, mais quant aux rapports constants, à l'influence personnelle, à la formation du caractère, au développement physique, etc. Supposons même qu'elle possède toutes les qualités nécessaires pour

obtenir ces résultats si variés, n'y aura-t-il pas encore l'écueil de l'incompatibilité d'humeur, qui pourra rendre le tête-à-tête de la salle de classe bien pénible à certains moments? Le pensionnat, au contraire, est un foyer d'influences diverses. Rarement un enfant y fera son éducation, sans bénéficier grandement au contact des intelligences et des caractères. Les apartés et les petites coteries sont toujours à craindre, il est vrai, comme la plaie de toute agglomération ; ils se produisent surtout parmi les natures faibles ; mais quand l'esprit général est sain, il barre de lui-même le passage à ces abus, et ne laisse place qu'aux belles et nobles amitiés, qui se cimentent pour la vie, dans cette existence en commun. Dans les pensionnats catholiques, les associations et les congrégations complètent la formation générale par leurs exercices particuliers. On y tend à un idéal plus élevé, on inculque l'obligation de l'influence, on exerce pour le bien des habitudes de direction qui seront plus tard d'une grande utilité. Enfin, parmi les avantages des grandes institutions, il faut compter le plan d'études d'ensemble, l'enseignement méthodique, et même les ressources du mobilier scolaire, qui ne sont pas toujours possibles dans une salle de classe privée. Si les jeux en plein air sont tenus en honneur, ce sera un grand charme ajouté aux bénéfices physiques et moraux.

Certes, toute chose humaine a ses côtés défec-

tueux, ici comme ailleurs. Mais comme il est possible à ceux qui en ont la charge de parer à ces inconvénients, il ne sera pas inutile d'en indiquer quelques moyens.

En premier lieu, tous conviendront sans peine que la vie de pensionnat n'est pas faite pour les très jeunes enfants. Leur bien-être réclame, dans le règlement et les occupations, plus d'élasticité qu'il n'est possible d'en laisser à un groupement nombreux. Trop de liberté les excite, et les rend insupportables à eux-mêmes et aux autres. La contrainte, d'un autre côté, cabre les plus énergiques, comprime les faibles, éteint chez tous la spontanéité. Les jeux tranquilles de la maison, avec leurs moments de calme et de solitude, sont meilleurs pour ces petits que l'atmosphère d'un pensionnat. Le demi-pensionnat, avec les heures passées dans la famille, est souvent un moyen terme très heureux. De nos jours où la vie du foyer est parfois si peu stable, des raisons particulières et sérieuses peuvent incliner les parents à se séparer de bonne heure de leurs petits enfants. On doit avoir égard à eux dans les règlements des pensionnats. Et d'abord, le joug doit être rendu aussi léger que possible : courtes leçons, interrompues par des exercices variés, qui reposent l'attention ; longues heures de sommeil, chambres gaies, en un mot, atmosphère morale qui tende plutôt à calmer qu'à exciter. Point de caresses des grandes ; ces témoignages extérieurs de tendresse ne sont sou-

vent qu'une recherche égoïste, malsaine pour les unes et les autres.

Chez les grandes jeunes filles, les difficultés sont d'un ordre différent. La vie de pension, au lieu de les comprimer, n'est souvent qu'une occasion de prendre du large. Dans une nombreuse réunion d'enfants, le niveau intellectuel reste, en général, à un degré moyen, qui ne favorise pas toujours l'ascension des mieux douées. Les points de vue, les conversations, le langage, le vocabulaire maintiennent dans une sorte de médiocrité, quand ils n'en font pas même descendre. Et quoique l'émulation puisse en aiguillonner plusieurs, et leur faire prendre le pas de course, elle ne suffira pas à éveiller l'amour de la science pour elle-même ; le stimulant ôté, l'ardeur disparaît vite. Pendant ce temps, les « sans-souci » se laissent vivre doucement, se berçant dans la conviction que bien d'autres, après tout, en savent encore moins qu'eux !

Il est certain aussi que la nécessité de tout prévoir et de tout organiser, dans une vie d'ensemble, ne favorise pas le développement individuel. Trouver les choses préparées à point, sans se douter de la peine qui en résulte, voir tout arriver à l'heure, sans effort ni concours personnel, s'entendre dire moment par moment ce qu'il faut faire et penser, n'avoir qu'à suivre la cloche pour employer son temps, tout cela, encore une fois, ne tend pas à stimuler l'initiative, ni à façonner la patience en

face des imprévus, contradictions ou méprises qui ne manqueront pas dans la suite. Plus le mécanisme d'une grande organisation est parfait, plus les rouages s'emboîtent exactement. Cette perfection même n'est pas pour préparer aux chocs de l'avenir. Si donc, de temps à autre, quelques troubles matériels se produisent, ils ne sont pas à regretter; le petit dommage extérieur qu'ils ont pu causer sera compensé, et au delà, par la leçon pratique qu'ils auront donnée.

On commence à croire ce qui a été si souvent répété : que les leçons des livres ne constituent point toute l'éducation. Le système d'enseignement primaire a perdu son équilibre à force de multiplier ses manuels; les abus en sont d'ailleurs reconnus, et quelques notes publiées ces dernières années par le Ministère de l'Instruction publique donnent de précieux conseils pour la préparation de l'avenir. Elles demandent l'apprentissage de métiers; le développement de l'esprit d'observation, de la science, du goût, de l'adresse, en somme, la formation sérieuse à tout ce qui pourra être utile dans la suite. Pour les jeunes filles, on insiste sur l'application aux connaissances pratiques qui seront leur apanage dans la vie de famille. Il est étrange que la classe moyenne, à qui ces connaissances sont spécialement utiles, semble s'en soucier fort peu. La haute société, au contraire, les regarde comme une supériorité nécessaire, qui s'allie fort bien aux autres droits

conférés par la naissance. Les parents approuvent les travaux matériels et les médecins y applaudissent. C'est donc en vue de ces enfants, si bien disposées à profiter d'une éducation solide, que nous étudierons ce qui peut être fait, à ce point de vue, pendant les années du pensionnat. Ce côté pratique ne sera pas d'ailleurs sans contribuer puissamment à l'heureuse influence que les jeunes filles pourront exercer plus tard.

Tout d'abord, pour communiquer aux autres une juste estime de la vie pratique, il faut que nous en soyons nous-mêmes pénétrées. Par ce mot « vie pratique », nous entendons les connaissances variées qui aident à faire face aux divers besoins de l'existence, et qui ne s'enseignent guère par les livres. Les réalités de la vie ne sont point forcément des choses matérielles ; mais elles en dépendent et réclament leur concours. Les unes doivent s'accomplir, d'autres, se fabriquer, d'autres, se combiner ou être contrôlées. Toutes appartiennent aux premières nécessités de la vie humaine, et aux soins fondamentaux qui doivent l'entretenir. En cette science, le meilleur moyen de s'instruire est de regarder faire les personnes qui s'y connaissent. Quoique les traités et les manuels aient abordé à peu près tous les sujets où peut s'exercer l'activité humaine, il n'en est pas moins vrai que la voix et la main de l'homme en diront toujours plus long, et conduiront plus loin. Cette théorie en actes rehausse du même

coup la dignité des travaux manuels. En les voyant si bien exécutés, on comprend mieux leur valeur, et on les met, dans son estime, à la place honorable qui leur est due.

Une chose qu'on ne peut pas apprendre aux enfants, mais qui, dans la suite, s'imposera d'elle-même, c'est l'heureuse influence que ces occupations extérieures exercent sur la personnalité tout entière. Elles mettent l'équilibre et l'harmonie dans le travail du développement; elles aident les facultés à prendre leur essor en s'exerçant dans leur sphère et en temps opportun. On se trompe en s'imaginant qu'un enfant obtiendra le maximum de progrès en faisant alterner un travail intellectuel intense avec des exercices violents. C'est ne pas bien connaître l'étendue et la variété de ses facultés.

En général, les enfants n'apprécient la valeur des études spéculatives que sur la foi de notre parole. Ils doivent passer par tant de labeurs, en face d'une grammaire latine, par exemple, où le miel ne se trouve pas composé sur le rayon et où les méthodes toutes faites ne sont pas inventées comme pour les langues modernes. Ils peuvent alors être étonnés que les grandes personnes soient si enthousiasmées de sciences qui leur paraissent, à eux, quelque peu austères, et parfaitement inutiles au bonheur de la vie. C'est probablement pour parer à cette difficulté, en soutenant les efforts, que les encouragements et les

récompenses se sont multipliés. Les exercices physiques sont un délassement et une joie pour les tempéraments bien constitués, mais ils ne laissent rien derrière eux. L'enfant aime à trouver comme résultat de ses efforts, quelque chose de concret, de durable et d'utile. C'est un témoignage de son pouvoir et de son adresse. Cette satisfaction du travail accompli est la meilleure des récompenses. Point n'est besoin alors de stimulant quelconque, ou bien il se rencontre à l'occasion dans la comparaison avec l'œuvre d'autrui. Qui n'a vu un enfant en contemplation devant le chef-d'œuvre produit par ses mains? L'admiration fait taire les paroles, mais les regards de complaisance en disent bien davantage !

Avec son influence sur le développement des facultés, le travail matériel en possède une autre non moins précieuse ; il contribue, pour une large part, au bien-être de la vie de famille et au succès des œuvres sociales. Il développe aussi le bon sens et l'habileté à triompher des difficultés courantes. Dans les imprévus, ce n'est pas vers la personne brillante de la maison que se tourne le premier regard, ni vers celle qui possède telle ou telle spécialité; c'est vers la « cheville ouvrière », dont on connaît le jugement, dont on apprécie la complaisance. Elle se prêtera, on le sait, aux choses les plus communes, et son expérience pratique trouvera, en cas de besoin, mille ressources ingénieuses. Tandis que la spé-

cialiste se récuse, que l'artiste attend l'inspiration, cette bonne main secourable se tend, à l'heure voulue, et sauve la situation, non peut-être d'une manière bien scientifique et technique, un peu comme l'humble rebouteur, sans diplôme médical, mais qui soulage ses clients.

Le travail manuel préserve encore de l'excentricité ou aide à s'en corriger. L'excentricité peut d'abord paraître inoffensive, et même posséder un certain charme. En réalité, c'est une misère qui affaiblit le caractère et fausse le jugement. Elle doit être reconnue et combattue dès l'enfance. Dans les génies supérieurs qui s'imposent, une certaine originalité est excusable, parfois même admissible ; sans le génie, elle n'est qu'une personnalité de mauvais aloi ou un manque d'équilibre moral. Si elle n'est point réprimée dès le début, elle s'étalera toujours davantage aux dépens du prochain. Ces natures ne peuvent s'adapter à autrui ; il faut donc que les autres les prennent comme elles sont, acceptables ou non ! En somme, ces tendances sont anormales et conduisent aux extrêmes si elles ne sont combattues. On leur donne pour excuse qu'elles fournissent un préservatif contre d'autres aberrations. C'est peut-être en vertu du principe d'inoculation, qui produit, sous forme bénigne, la maladie grave que l'on veut éviter. Si l'esprit et les habitudes de la vie sont tenus sous le contrôle ; si l'on sait simplement se fondre dans l'ensemble, sans chercher à

attirer l'attention, sans demander continuellement des exemptions, un résultat d'ordre bien supérieur aura été atteint. Reconnaître que l'originalité est souvent une forme d'égoïsme, est un premier pas pour s'en corriger ; se faire serviable au prochain en est un autre non moins assuré. Car, quoi qu'ils puissent être d'ailleurs, les « originaux », il faut bien l'avouer, sont rarement complaisants.

Les enfants à l'imagination vive, au système nerveux délicat, au tempérament frêle, ont souvent de petites manies qui finissent par s'invétérer et sont difficilement corrigées. Une des plus fréquentes est de se parler à soi-même. Cet effet de surexcitation se produit d'ordinaire après une immobilité forcée, une application trop soutenue, un effort prolongé. La réaction contre la fatigue amène parfois aussi certaines bizarreries ou troubles intellectuels. Un peu de distraction détourne alors l'esprit de lui-même ; si l'attention est portée doucement vers un travail manuel, il y a diversion toute simple et naturelle, et la petite pose est oubliée. C'est un bien meilleur expédient que les remarques, les railleries ou les réprimandes directes.

Les travaux manuels, variés avec discernement, rendent industrieux en mille circonstances. Les enfants sont heureux de posséder eux-mêmes cette science pratique, qu'ils admirent dans les autres. Ces occupations leur donnent, en outre, une habitude de décision, par la nécessité d'agir sur

l'heure et sur place. Ce n'est pas ici qu'il est possible d'attendre le moment de l'inspiration, ou de temporiser avec celui de la paresse. Les devoirs de la vie réelle s'imposent d'une manière calme, mais quelque peu impérieuse; s'ils sont négligés, la punition automatique, qui s'ensuit infailliblement, est bien plus convaincante que toutes les exhortations. Il y a aussi de ce côté une influence précieuse sur les nerfs, l'humeur et cette tendance au découragement qui laisserait parfois tout aller à la dérive. On l'a remarqué souvent : ceux qui n'ont pas d'obligations fixes, dont le travail attend la convenance, les jours et les moments, sont bien plus faibles devant les difficultés et plus abattus par les chocs que d'autres, habituellement aux prises avec les travaux laborieux. Il émane de ces occupations sérieuses une atmosphère de calme qui aide l'esprit à se ressaisir et à se dominer. Enfin, dans les revers soudains, ceux qui ont ainsi appris à user de leurs mains ne sont pas ces êtres désemparés, s'accrochant comme inertes aux bouées de sauvetage qu'on veut bien leur lancer. Ils savent lutter contre le flot et remonter le courant.

Même dans la vie du pensionnat, le travail matériel est, à certaines heures, un bienfait notoire. Des causes accidentelles, — troubles de la vue, croissance trop rapide etc., — peuvent rendre la vie régulière impossible durant un certain temps. Les enfants trouvent longs ces loisirs forcés, en

dehors des classes qu'ils suivent avec les autres. Des tendances fâcheuses risquent de se développer et de rejaillir sur l'entourage. La vie commune est la meilleure des choses; mais le petit monde n'en juge pas toujours ainsi; l'exception est souvent pour lui objet de convoitoise, tout comme la liberté des Bohémiens peut devenir sujet d'envie. Avec la ressource des travaux manuels, l'« exception » n'est point le « congé ». Tous peuvent le comprendre; c'est la simple substitution d'un devoir à l'autre, par le maintien de ce principe qu'en dehors d'un cas de maladie, nul n'a le droit de rester oisif.

Enfin, — et ce n'est point son moindre avantage, — le travail du corps est salutaire à l'âme. Il corrige la légèreté aussi efficacement que la verge, considérée par les Anciens comme l'instrument destiné à exterminer « la folie qui est au cœur de l'enfant. » — Si la verge elle-même est moins en usage, le travail pourra être ce glaive à deux tranchants qui combat les sept démons, dont les deux plus à redouter ici sont la paresse et l'orgueil. Il prépare, pour les luttes de l'avenir, un esprit sain dans un corps vigoureux.

L'expérience ne tarde pas à montrer les déficits d'une éducation sans contact avec les travaux pratiques. Il manque toujours quelque chose dans l'attitude et même dans l'esprit. Prendre de l'expérience de ce côté semble donc nécessaire à la complète formation du caractère. Encore

une fois, si tout arrive à point, sans prévision, sans soins, sans obligations, une partie de l'être reste sans développement ; par certains côtés, il est toujours enfant. La meilleure formation morale s'accomplit sous l'impulsion d'exigences variées, l'une servant de contre-poids à l'autre. Un peu de labeur et de privation, par exemple, virilise le caractère et inculque l'idée d'abnégation ; un peu de préoccupation enseigne la prévoyance et stimule l'initiative ; par là même, la tendance à s'agiter pour des bagatelles s'affaiblit au contact de plus réelles difficultés.

Pour en venir au côté pratique, que peut-on faire pour les jeunes filles pendant les années du pensionnat ?

Tout d'abord, leur enseigner l'ouvrage à l'aiguille, cet apanage de la femme, qui doit toujours garder une place d'honneur en sa vie. Dans bien des établissements d'éducation, il a été bénévolement négligé ; en d'autres, les épines des programmes d'examens ont crû à ce point, qu'elles ont étouffé cette bonne semence qu'est le travail manuel. Ce dommage s'est fait sentir surtout dans les établissements où régnait la préparation à certains examens plus importants : brevet supérieur, ou enseignement secondaire. Il n'y avait pas une seconde à donner à l'ouvrage, et on s'habitua peu à peu à le voir disparaître du plan général. C'est à peine s'il était regretté ; pour les enfants, si facilement entraînées par la vogue, ce fut bientôt

« un genre » de dire qu'elles n'étaient pas capables de tenir une aiguille. Peut-être aussi, une méthode surannée d'enseigner le travail manuel était-elle pour quelque chose dans le discrédit qui l'enveloppa. « On se donne bien de la peine pour apprendre très peu », pouvait penser l'enfant, et encore le résultat final dépendait si fort du concours d'autrui qu'il n'y avait presque jamais la sensation d'un ouvrage personnellement accompli. La maîtresse organisait, taillait, préparait tout, et l'enfant agissait à la façon d'une machine à coudre, qui poursuit sa ligne sans comprendre où elle va. Le sens d'organisation n'était pas développé en vue de l'avenir, pas plus que l'habileté personnelle. Or ce qui ne peut se faire sans le concours d'autrui, ou ce qui ne demande aucun effort d'intelligence, sera bientôt mis de côté.

Donc, pour atteindre le but dans l'enseignement des arts pratiques, il faut intéresser l'esprit et stimuler l'effort. Le maître ne doit être satisfait que lorsque son élève peut se passer de lui. Ceci n'est pas seulement le point final à atteindre ; c'est le but à poursuivre depuis le commencement, avec une inlassable persévérance ; il y faut bien plus de labeur, de prévoyance, d'abnégation que dans un succès plus apparent. L'aspect de « fini » d'un travail dépend bien davantage de l'habileté de la maîtresse que de l'adresse de l'élève. Si l'on sait attendre, se contenter au début d'un résultat très primitif, que le dernier coup de main n'aura pas

transformé, on aura obtenu, au point de vue éducation, des avantages incomparablement plus sérieux et durables, que dans un succès plus brillant.

Un cours de quatre années, avec deux heures d'ouvrage par semaine, est une mesure approximative pour initier une jeune fille aux travaux élémentaires de l'aiguille. Elle apprendra ensuite à confectionner des vêtements, ce qui lui sera dans l'avenir d'une grande utilité, soit dans son intérieur, soit pour prêter son concours aux œuvres de charité. Et si des revers venaient à l'éprouver, elle pourrait par là se suffire à elle-même, et bénir l'indépendance inappréciable qu'elle garderait dans le malheur. Une autre branche d'ouvrage manuel qu'il convient de mettre en honneur dans l'éducation d'une jeune fille catholique, c'est le travail pour les églises. Ici, tous les talents ont libre carrière, depuis la confection de l'ourlet d'un modeste lavabo, jusqu'à celle des splendides broderies d'art, auxquelles les reines elles-mêmes ont su mettre la main.

Quelques notions d'hygiène ne sont pas à exclure de l'éducation pratique. Si le temps manque habituellement pour multiplier ces leçons, on pourrait en donner quelques-unes au cours du dernier trimestre. Du reste, la difficulté de trouver du temps ajoute encore à la force éducative, car dans la vie réelle, le temps ne sera pas toujours mesuré par deux coups de cloche. Il en faut d'ail-

leurs relativement peu, pour mettre une jeune fille en état de se rendre utile chez elle, en cas d'accident ou de maladie. Ces notions pratiques sont de celles qui ont les plus constantes et les plus durables applications.

Savoir se servir est une science qui ne se définit, ni ne s'explique ; elle peut s'enseigner au pensionnat, et plus qu'on ne le pense. Là aussi le maître doit se souvenir que le point culminant de son dévoûment est d'avoir formé son disciple à se passer de lui. C'est, encore une fois, plus laborieux et plus difficile que de faire admirablement les choses à la place de l'élève ; mais c'est aussi le seul vrai mode d'éducation. C'est faire, autant que possible, comme les mères qui apprennent à leurs filles à réparer leurs vètements, maintenir les choses en ordre, organiser les voyages, faire les malles, répondre des clefs et des étiquettes, envoyer les commandes aux magasins, au besoin, faire leur lit et entretenir leur chambre. N'est-il pas déplorable de voir certaines jeunes filles ignorer ces détails ?

Enfin, de simples et élémentaires leçons de cuisine sont également désirables à la fin d'une éducation. Pour être utiles, elles doivent être données sérieusement et, comme les leçons d'ouvrage manuel, reposer sur certaines bases. Débuter, d'un côté, par des travaux d'agrément ; de l'autre, par la confection des bonbons, c'est une plaisanterie qui ne produit rien. Ici, très spécialement, la

satisfaction d'avoir mené le travail à bonne fin, sans le secours d'autrui, est un résultat qui paie de toute la peine. Quand une jeune fille a pu préparer elle-même un repas complet, l'expression de son visage dit la valeur du succès remporté, au point de vue qui nous occupe. Elle n'est ni exaltée, ni excitée, mais reflète une paisible satisfaction, qui semble venir du contact avec les choses primitives. C'est la sérénité confiante et joyeuse, qui rayonne sur son front, sérénité qui devra l'envelopper toute la vie comme d'une atmosphère de paix et de sécurité.

A première vue, on pourrait trouver une certaine exagération à vouloir établir un lien si étroit, entre les plus hautes qualités naturelles de la femme, et des occupations si vulgaires en elles-mêmes. Ceux qui ont comparé les divers systèmes d'éducation peuvent apprécier les résultats respectifs. S'ils ont considéré les conséquences d'une formation exclusivement intellectuelle, surchargée de matières d'examens, divisées et subdivisées en sections, et celles d'une autre formation, ayant eu sa part de développement pratique, ils n'auront pas de peine à reconnaître que la seconde est de beaucoup la meilleure, non seulement au point de vue physique et moral, — c'est trop clair, — mais encore intellectuellement. Durant le surmenage qui précède les examens, les fronts plissés, les yeux battus, la respiration haletante, les mouvements brusques, tout n'indique-t-il pas la tension exa-

gérée ? Après l'épreuve, le manque d'initiative pour trouver de l'occupation prouve qu'un côté a été totalement négligé. C'est alors que les travaux manuels procureraient le repos sans favoriser la paresse. Ils sauveraient des deux excès à craindre en temps de réaction : d'une part, la lassitude, l'ennui et toutes les misères inhérentes à l'oisiveté; de l'autre, cette soif insatiable de distractions, de changements continuels durant ces vacances désœuvrées.

Encore une question bien digne d'attention, et qui semble toujours plus difficile à résoudre : la question des serviteurs. On cite le fait de maisons importantes, princières même, livrées, dans des moments difficiles, à la merci de l'humeur des uns, de la négligence des autres, de la grève menée par le cuisinier en chef ! Du haut en bas de l'échelle sociale, c'est la même plainte : les domestiques sont indépendants, exigeants ; on n'en trouve plus de bons, on ne peut plus se faire servir ! Cette plainte elle-même proclame le risque que l'on court à ne pouvoir s'en passer, la nécessité de se libérer de cette sorte de domination, et l'utilité de se servir soi-même, toutes les fois qu'il le faut. L'extension de la vie coloniale apporte un nouvel argument. Nous parlons de « vie simple » : elle est surtout vécue dans les pays éloignés. Les établissements agricoles ne prospèrent qu'au prix d'un grand travail personnel ; cette austérité d'un labeur incessant développe des habitudes vigou-

reuses dont on n'avait pas, jusque-là, soupçonné le bienfait. Il s'y mêle la légitime fierté d'avoir, par ses moyens, créé un chez-soi; de l'avoir entouré de nouvelles activités productives, avec leur cortège de bonheur et de mâles vertus. Ces heureux résultats, des circonstances faciles ne les eussent point autant favorisés. Il est possible, d'ailleurs, que cette existence sévère et libre expose à perdre bien des trésors, que ne remplaceront ni la hardiesse, ni la confiance en soi; possible aussi qu'elle plonge dans la préoccupation purement matérielle de la lutte pour la vie. Mais il n'est pas impossible non plus d'échapper à ces inconvénients. Tout dépend de l'idéal poursuivi.

Pour les catholiques, tout travail, où qu'il s'accomplisse, est compatible avec les plus hautes vues surnaturelles. Les pionniers de l'Église, saint Benoît et ses moines, inaugurèrent l'œuvre de la civilisation, quand l'Europe n'était qu'une immense terre inculte. Tandis qu'ils sanctifiaient leurs jours dans la prière et le rude labeur, les sciences et les lettres trouvaient près d'eux un abri sûr, en attendant des heures plus propices. C'était la religion qui animait chacune de ces occupations si différentes. Car, vraiment, sans l'*Opus Dei*, sans l'assistance au chœur, sans la transcription assidue des manuscrits, sans le zèle à bâtir des temples moins indignes de la grandeur de Dieu, les arts et les sciences eussent-ils fleuri comme ils l'ont fait dans ces austères solitudes? Sans l'influence

profonde de la Religion, les rudes travaux qui se poursuivaient dans l'ombre eussent-ils dépassé ceux de nos colons modernes? Pareillement, nos occupations les plus pénibles, soit au foyer, soit dans les contrées lointaines, peuvent s'ennoblir et s'idéaliser par l'exemple de la Sainte Famille. Dans l'isolement et le travail, comme sous le poids des multiples obligations qui parfois nous surchargent, l'influence de cet idéal pénètre jusqu'au principe des choses, et transfigure les plus humbles actions de la vie quotidienne.

Ces actions, fondements, en quelque sorte de l'existence familiale, sont en elles-mêmes semblables sous tous les cieux. Elles ont quelque chose de sacré. Elles sont saines, bienfaisantes, stables, au milieu de ces mille fluctuations qui ajoutent à la vie bien des soucis et fort peu de joies. Certes, il y a de la distance, entre les grands nobles labeurs des moines bénédictins et les modestes travaux d'une pensionnaire; mais les principes fondamentaux ne diffèrent pas. C'est, des deux côtés, le bonheur dans le devoir accompli, l'honneur rendu au travail manuel, le service de Dieu procuré. L'humble vie des sœurs converses, dans les maisons religieuses, quand elles savent apprécier leur sort, réunit, à travers les siècles, ces deux extrémités. L'expression de joie qui rayonne sur leur visage en face de quelque occupation plus pénible n'est-elle pas une hymne, chantant au Seigneur le bonheur trouvé à son

divin service. Elles sont un objet d'envie aux religieuses de chœur ; et à tous ceux qui les approchent, elles enseignent, même à leur insu, la valeur et la dignité des modestes occupations auxquelles elles se livrent. Les enfants sont heureuses et fières de prendre, de temps à autre, leur petite part de ces travaux. Elles ont compris que de tels labeurs se paient, non avec de l'argent, mais avec de l'amour.

Un dernier mot, avant de clore cette question de la vie pratique. De temps en temps une école quelque peu prétentieuse élève la voix, et sous prétexte de franchise réclame plus que la réalité ; elle demande du réalisme, c'est-à-dire un enseignement prématuré de la vie à venir, de ses devoirs et spécialement de ses dangers. Trois remarques suffiront ici : 1° Ces demandes ne sont point exprimées par les pères et mères des enfants; celles qui les formulent sont des personnes n'ayant dans la question aucun intérêt direct. La preuve en est que, si elles signalent les lacunes, elles ne semblent pas pouvoir indiquer, d'après leur propre expérience, les moyens de les combler. 2° Les prêtres qui ont fait une étude approfondie des besoins de la jeunesse ne sont généralement pas de cet avis, et ne poussent pas à un changement d'orientation, dans le sens de révélations précoces. 3° L'opinion exprimée par une personne de grande autorité en éducation : miss Dorothea Beale, ex-principale du collège de Cheltenham,

pourra éclairer ceux qui, sans admettre en pratique ce système, sont pourtant frappés par la théorie. A la difficulté proposée, elle répondit qu'il n'était pas opportun de donner aux jeunes filles une connaissance anticipée des choses de la vie, faisant remarquer qu'en cas d'accidents ou d'opérations chirurgicales, ce ne sont ni les docteurs ni les aides qui s'évanouissent, mais ceux qui n'ont rien à faire. De même, disait-elle, ces instructions, données en dehors des devoirs immédiats et de besoins actuels, n'apportent aucun avantage réel, et seront souvent un danger. La vaste expérience de la personne qui émet cette opinion nous semble lui donner un grand poids.

CHAPITRE VI

LES LEÇONS ET LES JEUX

Autrefois les leçons et les jeux étaient aussi distincts les uns des autres, que les continents l'étaient des mers, sur les cartes géographiques de cette époque. Maintenant, c'est à peine si la ligne de démarcation des eaux est tracée sur nos atlas, parfois même, elle n'existe pas. Ainsi certaines tendances en éducation voudraient effacer — au moins pour les plus jeunes enfants — la séparation entre deux choses diamétralement opposées, et faire « à dessein » des classes, une récréation, et des récréations, une classe perfectionnée. C'est une élégante manière d'imiter le droguiste et de « dorer la pilule ». Si le conseil de l'Instruction publique nommait une commission d'enfants pour approfondir la question, le rapport, sans doute, indiquerait peu de satisfaction. Il relaterait l'uniformité des exercices, le vague des couleurs, l'ab-

sence de variété, l'atonie générale de la méthode. L'enfant aime en toutes choses le coloris et le contraste. A son âge et à son point de vue, il est assez naturel de préférer le jeu au travail. Mais le jeu qui n'est pas tout à fait un jeu, venant après ce qui n'a pas été tout à fait une classe, perd précisément le charme du contraste. La cloche appelant à la leçon sérieuse jetait autrefois, sur la journée, sa note grave et austère; mais la pensée de la récréation qui suivrait tintait déjà joyeusement. Dans la famille, des leçons de dix minutes, à de courts intervalles, semblent être ce qu'il y a de meilleur pour de tout jeunes enfants. L'attention déployée a été suffisante pour faire apprécier un moment de détente. Naturellement, ce système n'est pas applicable au pensionnat.

L'illusion que les classes sont un jeu ne doit cependant pas durer, sous peine de graves inconvénients. L'esprit de devoir, l'énergie, la persévérance dans la poursuite d'un travail laborieux, la vigueur de volonté qui se soutient dans une entreprise de longue haleine, même quand on n'y trouve pas d'intérêt palpable, la satisfaction de mener à bonne fin une œuvre difficile, toutes ces choses doivent être apprises au cours de l'éducation, ou bien elles ne le seront jamais; l'exemple le prouve suffisamment. La question qui se pose ici est toujours la même : « Comment » ? — et « Quand? » — Si l'on accable l'enfant par des leçons trop multipliées, si l'on exige de lui une

attention trop longuement soutenue, son petit visage anxieux et son dos qui se voûte protesteront. Si au contraire l'apprentissage de l'effort à fournir se fait trop tard, c'est un choc qui abat les faibles. « Je ne puis rien apprendre, s'écrient-ils ; je ne l'ai jamais pu! »

Peut-être, en un sens, les écoles primaires avec leurs classes nombreuses ont-elles ici un certain avantage ; l'effort demandé peut mieux se répartir que dans l'enseignement d'un degré supérieur, où le nombre, moins considérable, laisse à chaque élève, pour son avantage ou son détriment, une plus grande part du travail commun. Dans la famille, cette part est encore plus large. L'attention de la gouvernante se concentrant sur une enfant ou deux, la pression ne fléchit jamais. Pour en revenir aux écoles primaires, qui n'a remarqué l'expression vague et distraite de la foule des élèves de la classe enfantine ? La jouissance d'un repos bien mérité suit de près le petit triomphe du succès et la rougeur momentanée de celui qui a donné la juste réponse. Dans les classes nombreuses c'est pendant la leçon qu'on se repose. C'est un fait d'expérience, les enfants ne peuvent pas toujours se maintenir au même diapason ; pour supporter de longues heures de travail, ils « en prennent et ils en laissent ». Plus tard, quand ils auront dans leurs études une certaine liberté, la même cause produira d'autres effets. Ils travailleront davantage par eux-mêmes et, en un

sens, ils y seront obligés, puisque le maître, en raison du grand nombre d'élèves, ne peut multiplier ses soins à chacun en particulier ; la confiance en ses forces s'acquiert alors graduellement par la constatation des résultats répondant à l'effort personnel. La vieille race du « Magister » écossais, dans les paroisses rurales, produisait — et produit peut-être encore — de bons élèves de cette trempe, électrisés pour la science par l'enthousiasme personnel de leur guide. Celui-ci, n'ayant aucun aide, était vraiment l'âme de l'école ; garçons et filles, à l'envi, faisaient écho à ses instructions ; mais les garçons remportaient la palme, les filles n'étant pas jugées dignes de toucher aux Classiques, et les Classiques étaient tout pour lui ! On assure qu'en Amérique, les meilleurs étudiants de l'Université sortent souvent d'écoles de villages perdus au milieu des terres, et privés de toutes ressources ; c'est que là s'est formée pour la vie, l'habitude vigoureuse, inflexible d'un travail opiniâtre, se développant dans la difficulté et presque sans secours extérieur.

Pour ceux qui sont élevés plus doucement, le problème est de savoir comment obtenir l'effort personnel, ou, pratiquement, comment déterminer la volonté à agir. Que la peine inhérente au travail soit visible ou dissimulée, elle existe ; l'énergie à marcher quand même est un des premiers résultats à réaliser au cours de l'éducation. Le labeur est en soi une lassitude ; il ne va point

sans peines ni fatigues, puisqu'il sera toujours le châtiment du péché. Et ceci doit s'entendre de tout labeur quel qu'il soit, depuis le plus humble travail de servante ou de manœuvre jusqu'aux immenses sollicitudes du Souverain Pontife, depuis le devoir du plus petit écolier jusqu'aux longues et patientes recherches d'un Pasteur ou d'un Taine. En somme, le point capital est d'accepter le fardeau qui nous incombe, sous quelque forme qu'il se présente.

De temps immémorial, deux moyens ont été employés pour stimuler la volonté : l'éperon et le mors, la récompense et la punition. Les résultats obtenus ont été variables ; personne n'a paru entièrement satisfait de l'un ou de l'autre de ces moyens, ni même de la combinaison des deux. Quelques grands personnages sont montés sur le trépied, proclamant qu'il ne faut employer ni récompense ni punition, et que la « Science » doit être aimée pour elle-même. Mais si, malgré les invitations réitérées, l'amour de la science ne vient pas, le problème subsiste. Comme bien d'autres qui se posent en matière d'éducation, celui-ci sera résolu seulement par ceux qui ont au cœur le double amour de la science et des enfants, ou qui, aimant la science, peuvent s'affectionner aux enfants. Vittorino da Feltre et le Bienheureux Thomas More étaient parmi les premiers. Ces deux affections bien comprises produisent les grands éducateurs ; grands dans la proportion où cha-

cune d'elles existe. Si l'une ou l'autre décline, le pouvoir éducateur diminue, jusqu'à ce qu'il s'amoindrisse, au point de ne plus offrir que des médiocrités superficielles, au lieu d'une autorité vivante et incontestée. C'est l'affirmation de ce principe que : « l'amour ne sent pas la peine, ou s'il la sent, il l'aime. »

Pour nous, catholiques, c'est là le secret de la force. Nous avons tant reçu, nous avons tant à donner, et nous savons si bien ce que nous devons obtenir ! L'Église, la grande éducatrice du monde, est notre modèle ; par instinct filial, et par imitation souvent même inconsciente, nos esprits et nos cœurs répondent à ce qu'elle fait elle-même. Ainsi, avec des ressources parfois relativement médiocres, nous pouvons former des maîtres capables de prendre, sur les enfants, cette précieuse influence, faite de l'estime et de l'affection qu'ils ont vouées à leurs âmes. Mais l'empire exercé sur les intelligences, pour les amener au travail, est en rapport avec l'amour qu'on a pour la science, et là, dit-on, a été souvent notre point faible. Plusieurs raisons ont été données pour expliquer cette assertion vraie ou fausse. Les uns prétendent qu'étant assurés d'une vie future, nous nous soucions fort peu de la réalité présente et de ses intérêts ; les autres, que nos maîtres et maîtresses sont moins bien formés que ceux de l'Université ; d'autres enfin, que rien de tout cela n'est fondé. Peut-être ceux-ci sont-ils dans le vrai !

Après l'influence personnelle du maître, il est, au développement normal de ce travail chez les enfants, une condition indispensable : c'est une vie simple, réglée, sans extras trop nombreux ou trop surexcitants. Au milieu d'un tourbillon de plaisirs, les études cèdent forcément le pas; aucun enfant ne peut affronter l'effort réclamé par ces deux sources de fatigue. Tout ce qu'on peut lui demander en pareil cas, c'est de supporter ces distractions et amusements sans trop de dommages ou d'inconvénients sérieux. Le meilleur endroit pour en juger est le parc de Londres, à l'heure où les enfants s'y promènent à cheval. Il y a un contraste frappant entre ces poneys vigoureux et « l'illustre pâleur » de leurs petits cavaliers ; ceux-ci trouvent encore la force de se tenir droit sur leur selle ; mais il faudrait vraiment avoir un cœur de pierre, pour leur parler alors de devoirs ou de leçons.

Ces extrêmes d'une vie artificielle ne sont le cas que d'une minorité : encore cette minorité a-t-elle son importance, puisque l'influence qu'elle doit exercer s'étendra dans la suite ou en bien ou en mal. De vagues protestations n'amélioreraient pas plus la situation qu'une loi édictée pour la protection de l'enfance. On peut la protéger d'ailleurs contre le travail, non contre l'amusement. Les conditions de la vie simple, favorable au développement, ont été si souvent énumérées qu'il semble superflu d'y revenir ici. Ceux qui aiment

les tableaux et les statistiques en trouveront à consulter autant qu'ils le désirent.

Il y a un point très simple en réalité, quoique souvent perdu de vue, et qui est d'un intérêt beaucoup plus pratique pour le maître comme pour l'élève : l'enfant ne sait pas apprendre ; devant un livre ouvert, il épuise ses forces, ou les éparpille en pure perte. Ne trouverait-on pas ici la raison toute naturelle des leçons souvent mal sues ? N'est-ce pas aussi le motif qui rend si fastidieuses à l'enfant les heures de travail personnel ? Il faut admettre que, de lui-même, il ne saura pas extraire la substance d'un livre, ni se l'assimiler, pas plus qu'il ne distinguera les différentes façons d'apprendre, appropriées à chaque matière. C'est donc l'aider puissamment que de lui donner une méthode pour la table de multiplication, l'histoire, la poésie et le reste. Pour la première, ce sera la fréquente répétition des mots, qui produira comme une ritournelle aboutissant toujours à point, et se morcelant sans inconvénient. Quant à l'histoire, il comprendra qu'il y a plus d'intelligence à préparer chapitre par chapitre et se poser à soi-même des questions, qu'à rattacher les faits entre eux par des procédés mécaniques. Il saura que la poésie a un corps et une âme dont il faut tenir compte ; en d'autres termes, qu'il y a en poésie le chant lui-même et le chanteur qui l'interprète. Il va sans dire qu'il n'existe pas une méthode unique pour chacune de ces ma-

tières ni pour les autres ; mais le plus fort de la difficulté est vaincu, quand l'enfant a une fois bien saisi, qu'en face d'un manuel de classe, il y a œuvre intelligente à faire, et qu'il ne suffit pas de lire et de relire des phrases, en croyant qu'elles finiront par s'incruster dans l'esprit.

La répétition des leçons ne demande pas moins de considération. Le mot : « répétition » dit bien que cet exercice a été longtemps comme une formalité routinière. Et cependant il y faudrait un vrai savoir-faire, qui semble d'ailleurs se développer de nos jours. Des illusions cependant peuvent encore subsister. Par exemple, on interroge par manière d'acquit, avec une attitude qui, à elle seule, serait capable d'enlever tout intérêt ; ou bien l'on prend des airs mystérieux qui font craindre quelque embuscade et intimident les élèves, ou encore, on pose des interrogations auxquelles il leur est presque impossible de répondre. On a pu remarquer que l'enfant ne donne pas souvent de réponses directes à la question posée, comme si l'expérience lui avait appris à tourner autour d'un piège pour éviter de s'y laisser prendre. Ceci est déplorable. La manière d'interroger a donc détruit une partie de la confiance de l'enfant, confiance déjà si difficile à gagner en matière de travail.

Nous arrivons naturellement à parler des stimulants dans l'étude ; ce point n'est pas le plus facile à résoudre. Pour quelques-uns, c'est une loi

fondamentale, que la récompense suive, comme l'ombre, tout effort et toute bonne action, et c'est juste ; mais il y a récompense et récompense ; le témoignage de la conscience en est une ; le beau volume à la reliure dorée en est une autre, à peine le symbole du premier, attendu que l'un et l'autre ne sont pas toujours obtenus par le même candidat. Il y a là un sujet aussi intéressant que fécond pour un discours de distribution de prix. Ceux qui y assistent derrière les coulisses savent, qu'en cette matière, la course n'est pas toujours gagnée par le plus agile, ni la victoire remportée par le plus fort. Les enfants eux-mêmes ne l'ignorent point, et on leur dit souvent que les lauréats les plus applaudis ne se distinguent pas toujours plus tard dans la vie, tandis que des esprits moins brillants se développent d'une manière plus profonde et plus sûre. Les paresseux boivent avec délices ces encouragements, qu'ils s'approprient ; peu s'en faut qu'ils ne se croient l'espérance de l'avenir, par le fait seul qu'aucun laurier n'a effleuré leur front ! En semblables conjonctures il est difficile d'indiquer des conclusions satisfaisantes.

Quoi qu'il en soit, le système des distributions de prix est consacré par l'usage ; il soutient les efforts, et fait goûter au succès dans une mesure légitime, ce qui est un grand stimulant pour la jeunesse.

Un autre moyen, celui des certificats, a l'avantage de récompenser tous ceux qui les méritent,

et non pas un seul. C'est en outre un témoignage moins matériel, ressemblant davantage à la parole d'approbation, qui est, en soi, la plus haute récompense humaine, qui pénètre jusqu'au cœur et qui, dans la vie de famille surtout, produit un sí grand effet.

Si les parents s'intéressent comme ils le doivent à ce qui se passe dans la salle du travail, l'impulsion qu'ils imprimeront, la force de leur opinion, bien connue et respectée, donneront à un simple mot de louange tombé de leurs lèvres, une valeur et une dignité surpassant tous les prix de la terre. Au-dessus de cette joie, il y en a une, plus excellente encore, celle du témoignage intime de la conscience. C'est la distribution privée où l'on fait soi-même le discours, où l'on se délivre le certificat. Voilà le point culminant où doivent tendre les éducateurs. Tous sont d'avis que les Distributions des Prix ne sont qu'un acheminement vers ce terme ; mais quelle distance entre la station de départ et celle de l'arrivée ! Pourtant ces deux extrêmes se rapprochent, s'ils préparent au jugement supérieur qui, jour par jour, heure par heure, s'établit sur nos actes. Là où les prix, et même l'honneur d'une louange bien méritée n'ont pas un attrait suffisant, la pensée de Dieu témoin de nos efforts, la valeur de son regard sur cette lutte, qui ne sera peut-être jamais couronnée de succès ici-bas, est un secours qui maintient l'énergie, et marque comme d'un

sceau de prédilection, la vie de ceux qui ont fait leur devoir, non pour la récompense, mais pour Celui qui voit tout.

La question des jeux doit être considérée sous un double aspect : celui des enfants et le nôtre. Le leur est pour le présent; le nôtre est pour l'avenir. Il ne faut point parler de progrès à temps et à contre-temps, et faire de ce progrès comme un spectre ambulant; mais encore ne devons-nous pas nous dissimuler que toute heure de récréation aura son influence; elle burine les traits du caractère, fortifie les tendances et oriente d'un côté ou de l'autre le courant de la vie.

Au point de vue de l'avenir, certains jouets pour les tous petits enfants apparaissent dès l'abord essentiellement défectueux, comme le Golliwog et le Teddy-bear anglais.

Souvent la nursery est remplie d'animaux de toutes formes, et on n'y trouve rien qui puisse inspirer à l'âme de l'enfant des sentiments élevés; parfois il n'y a pas même une image de la sainte Vierge.

L'atmosphère est toute différente lorsque la salle de jeux est présidée par un petit autel; atmosphère céleste qui pénètre jusqu'au fond des âmes et fait germer des fruits excellents et durables. Cet autel avec les fleurs à cueillir, les cierges à allumer, les processions à organiser, avec le recueillement du soir et le calme de la dévotion, avec cette paix dans le sentiment du

secours d'En-Haut et l'assurance qu'une nuée de témoins invisibles entourent les jeux de leur protection, et les sanctifient : n'y a-t-il pas, dans tout cet ensemble, un appel aux choses plus élevées, et comme une impulsion à être fort, désintéressé, vaillant, digne de ces appuis et de ces amis du Ciel.

Un autre côté dans la question des jouets, c'est leur valeur au point de vue amusement. Les jouets mécaniques sont parfois merveilleux; mais à part l'attention artificielle qu'ils provoquent un moment, l'amusement qu'ils procurent ne dure pas, surtout chez les plus jeunes enfants. Ils appartiennent à ces moyens de gâter ou de stimuler, trop souvent en usage de nos jours, et qui font apprécier les choses par le prix qu'elles ont coûté. Leur plus grand inconvénient est d'exécuter tout ce qu'on leur demande sans réclamer le concours de l'enfant. Le train et l'automobile tournent et retournent; la poupée se balance en bégayant : papa, maman; l'ours danse et grogne. Pour obtenir tout cela, rien qu'une clef à tourner! C'est en vérité une bien pauvre et peu intéressante distraction. Peut-être ces beaux jouets sont-ils mieux appréciés, lorsque, ayant été plus ou moins endommagés, ils tombent dans le domaine des joujoux ordinaires, avec lesquels on s'amuse vraiment. S'il faut distinguer entre jouets et jeux, on peut dire des premiers qu'ils sont des riens avec lesquels on badine un moment, mais qu'ils ne don-

nent qu'un plaisir tout factice; les seconds sont, en général, le symbole de la vie réelle; ils rappellent les côtés primitifs et vigoureux de l'existence et réclament la coopération de l'enfant. C'est dans cette coopération même qu'est leur valeur principale. Certaines choses, qui en soi ne sont pas des jeux, (comme baguettes, pierres, coquillages, etc.) peuvent le devenir à l'occasion. Les objets trouvés ont leur propre histoire, et prennent, par là-même, une préséance marquée sur ceux qu'on achète en magasin; mais rien ne vaut les objets entièrement fabriqués par l'enfant : arcs et flèches, catapultes, billes de terre glaise plus ou moins rondes, bateaux et cerfs-volants, etc. L'amusement croît en proportion de la part personnelle apportée à la confection et à l'usage du jouet; à l'une comme à l'autre, nous devons témoigner le plus vif intérêt.

Après la petite enfance les jeux au pensionnat ou dans la vie de famille se divisent en deux catégories : les jeux organisés, en si grande faveur de nos jours, et les jeux de la maison. Ils sont très différents et ils ont leurs avantages respectifs. On a tant vanté le mérite des premiers, tant répété qu'ils favorisent l'impersonnalité, l'obéissance prompte, le désintéressement et autres vertus, qu'il n'y a sans doute rien à ajouter, sinon, peut-être, que ces jeux procurent peu de relâche aux natures ardentes, qui sont tout entières là où elles sont : travail ou récréation. Pour parer

d'instinct à ce danger, beaucoup font leur choix et optent tout naturellement entre l'un ou l'autre. Si l'intérêt de la partie est très vif, l'énergie et l'activité physiques sont requises à haute dose, non moins que la possession de soi et la subordination. Ces jeux procurent d'ailleurs, chacun selon sa nature, et dans une mesure variable, la souplesse physique, la rapidité des mouvements, le coup d'œil, l'adresse de la main, la promptitude de décision et plusieurs autres avantages. La critique la plus fondée contre eux est que beaucoup sont plus une discipline qu'un réel amusement, et pour les jeunes enfants, qui n'ont point d'autre détente que la récréation, quelque chose de moins encadré et de plus reposant est certainement désirable.

Pour eux, au temps de la récréation, une sorte de solitude leur est excellente; ils en ont soif, même à leur insu. Ils ont besoin d'échapper par moments à la pression de l'émulation, de ne plus marcher sur une voie tracée qui les mène à un but défini, et d'avoir leurs instants de recueillement relatif, de silence et de complète liberté. Les cerceaux, les cordes à sauter, sans courses ni concours, leur procurent ce repos avec la possibilité, pour quelques minutes au moins, de ne rien faire que vivre, respirer et se réjouir dans l'air pur et au soleil. Sans ces moments de relâche, les conditions de vie actuelle et les tempéraments, pour lesquels le mot « nerveux » a été

prodigué, nous donneront des caractères et des constitutions incapables de calme et de recueillement. Un enfant qui se balance sur une escarpolette est heureux; quand il est dans son petit jardin, il a le plus complet repos d'esprit, avec la joie de voir croître les fleurs semées de ses mains; seul également, dans la prairie, y moissonnant les plantes sauvages, il est aussi près que possible de l'existence primitive.

Ces joies de la solitude n'atteignent leur perfection que dans la vie de famille; mais si leur valeur est réellement comprise, ceux qui ont la charge d'un établissement d'éducation sauront faire quelque chose en ce sens. Ils trouveront alors les enfants plus tranquilles et plus maniables que s'ils n'avaient eu, comme détente, que des jeux organisés. Les occupations à l'intérieur ne manquent pas pour donner aux petites filles le goût de la solitude et du silence; occupations qui se rapprochent des simples jeux de la maison, sans but bien déterminé, sans commencement ni fin, sans règles établies. Au dehors, les enfants énergiques ou ambitieux laissent libre carrière à leur instinct combatif, d'autant plus peut-être que cet instinct aura été comprimé par la discipline du dedans. L'excitation aidant, ils oppriment les faibles et exaspèrent les autres. Dans ces mêmes jeux extérieurs, les natures dévouées trouvent à lutter et à se vaincre; les égoïstes épuisent l'entourage et s'épuisent elles-mêmes en voulant dominer à tout prix. Le meilleur remède

à ces deux inconvénients serait un peu de solitude et de silence avec une corde ou un cerceau; tout ce qui est liberté, air pur, mouvement spontané est un gain précieux. C'est indispensable aux plus jeunes enfants. C'est au moins nécessaire aux aînés. Ceux-ci ayant acquis plus de possession de soi, leur besoin de calme ne s'affirme pas aussi haut; il n'en est peut-être que plus réel. Ce qui tendra à le satisfaire sera toujours avantageux.

Les jeux des jeunes filles méritent encore d'attirer l'attention à un autre point de vue : c'est le développement physique qu'ils peuvent plus ou moins favoriser. Il faudra toujours compter, dans chaque pays, avec les jeux en vogue; il est à remarquer cependant que certains d'entre eux provoquent des mouvements défavorables, tandis que d'autres favorisent les attitudes gracieuses; mais ceci nous regarde bien plus que les enfants. Il nous appartient de voir par exemple que les cerceaux soient larges, conduits avec un bâton, non avec un crochet, ce qui amène trop facilement une déviation de la taille.

A l'exercice physique se rattache tout naturellement la question de la danse. Au pensionnat, elle figure seulement sous le titre de « leçons »; leçons sérieuses si le professeur en comprend la portée. Plus tard, la danse fera partie des plaisirs du monde. Nous sommes revenus des préjugés des puritains qui la condamnaient sans merci. Il est généralement admis que la danse est une

forme naturelle de s'exprimer, un besoin de la nature humaine, connu et pratiqué de tous les peuples. Dans le mouvement rythmique, la légèreté des pas, et la grâce des cadences, il y a, semble-t-il, un parfait exercice pour la jeunesse. Mais il y a danse et danse ; pour atteindre le beau en ce genre, il faut quelque chose de grave, de digne et de distingué, sinon la danse tombera dans le vulgaire ou plus bas encore. En général les danses qui caractérisent une vie nationale ont plus de charme que les danses cosmopolites ; mais d'ordinaire aussi, elles ne sont parfaitement exécutées que par les personnes du pays ou par la classe de ceux à qui ces danses sont réservées.

Pour conclure : la question jouets, jeux, récréations, prend une importance prépondérante de nos jours. Que de fois, pour ne parler que de l'Angleterre, n'a-t-on pas dit que c'était un peuple en récréation et que sa manie athlétique a dépassé les bornes. Bien des faits sont allégués à l'appui de cette critique, faits rapportés par les écoles, les journaux, et par ceux qui s'érigent en surveillants de la vie nationale. Certains, observant de près les catholiques, prétendent qu'ils ne sont pas sans donner dans cet abus. Ils ajoutent qu'ils sont plus responsables et plus répréhensibles que d'autres de déchoir de l'idéal, puisque précisément ils ont un idéal. Les jeunes filles catholiques sont les seules qui nous occupent ici ; mais elles ont maintenant et elles

auront plus tard le devoir d'être toujours à la tête de l'élite. Nous appartenons, de droit, à la partie la plus sérieuse de l'humanité; ceux qui savent ce que nous savons doivent se montrer, en toutes rencontres, plus graves et moins insouciants, moins effrayés ou troublés que ceux qui n'ont pas les mêmes horizons. Jamais nous ne devons être entièrement « au jeu ». Si, pour un temps, certains ont pu se laisser entraîner par le courant ou le tourbillon, n'était-ce pas une sorte de réaction contre la longue oppression d'une époque douloureuse ? Le Cardinal Newman dépeint dans ses souvenirs l'existence et l'attitude des catholiques anglais pendant sa jeunesse. On y voit bien l'état d'esprit auquel un excès d'amusement est venu dans ce pays faire contre-poids.

« ...Un petit nombre d'adhérents à la vieille religion, passaient silencieux et tristes comme un souvenir de ce qui avait été. Les « Catholiques romains » n'étaient pas une secte... un corps, si petit qu'il fût, représentant la grande communion du dehors, mais une simple poignée d'individus que l'on pouvait compter comme les pierres et les débris d'un immense déluge... Ici, c'était une bande de pauvres Irlandais, allant et venant au temps de la moisson, ou une colonie des mêmes dans un quartier misérable de la grande métropole; là peut-être, c'était un homme âgé que l'on voyait se promener dans les rues, grave, solitaire, étrange, quoique de noble maintien, et dont on disait qu'il

était de bonne famille et « catholique romain »; ailleurs, c'était une maison de vieux style, de sombre apparence, enfermée derrière de grands murs, avec une porte de fer, des ifs; on racontait que là vivaient des « catholiques romains »; mais qui ils étaient, ce qu'ils faisaient, ce qu'on voulait dire en les appelant « catholiques romains », nul n'aurait pu l'expliquer; on savait seulement que cela sonnait mal et parlait de formalisme et de superstition... Tel était à peu près le genre de connaissance qu'avaient du Christianisme les païens des premiers siècles qui persécutaient les fidèles et cherchaient à les faire disparaître de la face de la terre, et qui les appelaient ensuite *gens lucifuga*, une race qui fuit la lumière du jour. On ne retrouvait les catholiques, en Angleterre, que dans les endroits reculés, dans les ruelles, dans les caves, dans les mansardes ou dans la solitude de la campagne, séparés de la foule au milieu de laquelle ils vivaient; on les entrevoyait seulement dans l'obscurité à travers le brouillard ou le crépuscule, fantômes fuyant de-ci, de-là, devant les fiers protestants, maîtres de la terre[1]. »

C'est à cet état de choses que l'on a enfin dit adieu; mais ce ne doit jamais être qu'un demi-adieu; le travail d'épuration est toujours en cours. L'antagonisme du monde contre l'Église est seulement assoupi; beaucoup pré-

1. *The second Spring*, traduction de Paul Thurean-Dangin.

sagent les signes avant-coureurs des anciens conflits ; peut-être alors, faudra-t-il, comme à la journée de Waterloo, passer de la salle de bal au champ de bataille !

CHAPITRE VII

LES MATHÉMATIQUES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES L'ÉTUDE DE LA NATURE

Les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, l'étude de la nature semblent pouvoir se grouper sous le même chef; car dans un ouvrage sur l'éducation considérée spécialement au point de vue catholique, il y a bien peu de remarques particulières à faire sur l'enseignement de ces matières; pendant les années de classe, en effet, rien ne les distingue des autres. Évidemment des études plus approfondies des sciences naturelles peuvent soulever des questions brûlantes, sur lesquelles la plus élémentaire sagesse rappellera aux jeunes filles sortant du pensionnat, qu'elles n'ont aucun droit de se faire une opinion personnelle. Elles doivent le comprendre d'autant mieux, qu'après des années de travaux particuliers, les

sommités de la science ne présentent leurs théories que sous toutes réserves, se déclarant prêtes à les réformer ou les compléter au fur et à mesure des découvertes nouvelles. Elles sauront aussi qu'au moment même où les théories leur parviennent dans les cours ou dans les manuels, ces théories sont déjà surannées, peut-être abandonnées dans les observatoires ou les laboratoires. Ainsi, en matière de science, la salle de classe retardera toujours.

D'ailleurs ces notions scientifiques, réduites à la forme rudimentaire des manuels mis à la portée des élèves, sont comme un bégaiement d'enfant, et ressemblent à la théorie originale comme un joujou à une vraie locomotive. La conclusion s'impose ; il est plus sage d'écouter, d'interroger avec déférence, que d'avoir ses « vues » sur ces grandes questions ; on n'entendra plus alors de dialogues comme ceux-ci : « Croyez-vous à l'évolution ? — Oui » — « Moi, j'en doute. — Je n'en vois pas l'évidence. » On n'ira pas non plus s'enquérir de l'opinion de tel ou tel illustre savant sur les dernières fouilles ou découvertes de squelettes, ni laisser entendre que la généalogie suivant l'Écriture Sainte, et les récits de la Genèse pourraient bien n'être pas sans inexactitude. En revanche, il faut connaître les noms et l'ensemble des travaux des savants catholiques célèbres, qui font autorité en Europe (Ampère, Pasteur, Wassmann, etc.). Cette connaissance sera la clef d'arguments tou-

jours prêts pour répondre à cette fausse accusation, « que les catholiques ne font rien pour la science. »

On peut pourtant faire certaines remarques générales, non sur la façon d'enseigner ces matières, mais sur la place qu'elles doivent occuper dans l'éducation des jeunes filles.

1. L'introduction des mathématiques dans le plan des études féminines a été l'occasion de débats longs et passionnés. Froide et sans couleur par elle-même, cette science a su échauffer bien des esprits au cours de ces discussions. Le point brûlant était celui-ci : les jeunes filles valent-elles les garçons comme intelligence des choses abstraites ? Sont-elles capables de rivaliser avec eux dans toutes les branches de la science ? — Même en tenant compte des capacités spéciales de certaines jeunes filles, ou de leurs succès remarquables, ceux qui n'ont point de parti-pris ou d'intérêt particulier en jeu, feront toujours une réponse négative. Les faits d'ailleurs parlent d'eux-mêmes, car dans des exercices d'égale difficulté, les organismes plus faibles se trouveront toujours en état d'infériorité. Les jeunes filles sont des travailleuses de grande énergie ; pour mener à bonne fin une entreprise qui leur tient à cœur, elles savent s'y acharner ; mais leur force de résistance ne répond pas toujours à leur élan impulsif; d'une somme de travail intense, il résultera donc, en général, une dépense physique et morale, que

la vie entière ne suffira peut-être pas à solder.

Même en laissant de côté la question surmenage, il faut redire en toute impartialité que les jeunes filles n'ont pas, pour les mathématiques, les aptitudes des jeunes gens. Où donc est l'inconvénient à le reconnaître ? Ne gagnerait-on pas à convenir franchement de la diversité des dons, plutôt qu'à vouloir les niveler tous. Bien loin d'être appauvrie par cette répartition, la vie nous en apparaîtrait plus belle et plus riche. La concurrence, d'ailleurs, détruit la coopération, et la lutte pour atteindre un même degré de savoir éloigne la perspective d'intérêts communs et capitaux, sacrifiés à des glorioles temporaires et limitées.

Sur ce terrain précisément, les succès des jeunes filles sont tout à fait passagers et restreints, les mathématiques n'ayant pas, pour leur avenir, l'importance qu'elles ont pour celui des hommes. Au petit nombre de celles qui enseigneront plus tard, elles seront utiles ; au nombre, plus faible encore, de celles qui goûtent ces abstractions et veulent les poursuivre, elles apporteront quelque agrément ; mais pour l'ensemble, elles pénétreront peu l'intime de la vie quotidienne, sauf par cette bonne influence de la discipline d'esprit qu'elles procurent lorsqu'on sait s'y prêter. Donc, en général, la fin du cours d'études, au pensionnat ou dans la famille, marque pour les jeunes filles la fin des études de mathématiques. L'ensevelissement immédiat auquel on les destine

donne à penser que nous leur sacrifions trop. Encore une fois, au point de vue pratique, elles seront de peu d'utilité, et la formation intellectuelle et la puissance de raisonnement qu'elles procurent auraient pu être demandées à des études dont l'action se ferait sentir plus longtemps. Somme toute, le professeur de mathématiques des jeunes filles doit s'attendre à beaucoup de labeurs et peu de consolations.

Cette controverse au sujet de l'uniformité des études occasionne, dans son ensemble, moins d'animosité chez les catholiques que chez d'autres, qui veulent imposer le même idéal aux filles et aux garçons. Nos manières de voir sur la vie de famille, sur les sphères d'activité, où la coopération aide l'action et la complète, où la concurrence n'existe pas sur un terrain commun, les modèles de saints et de saintes que la Religion nous présente, tout nous porte à considérer le débat d'un regard plus serein. L'Église, jugeant à son point de vue l'égalité et l'inégalité, en fait la matière de cette harmonie où les intérêts divers se fondent sans se heurter. Si actuellement, en certaines contrées, il faut descendre dans l'arène et prendre part à la course, la froideur même avec laquelle nous nous y prêtons — et qui nous est souvent reprochée — devient la preuve indirecte que nous avons des connaissances plus hautes. Et parce que ces vastes horizons nous laissent moins sensibles au spectacle des choses de second ordre, nos

jeunes filles seront généralement moins attirées que d'autres par ces études d'un rang inférieur.

2. Les sciences naturelles ont assumé, depuis quelques années, un titre qui ne leur appartient pas, en s'appelant simplement: « Sciences ». C'est sans doute par abréviation, mais cela met de la confusion dans les jeunes esprits, et enserre leurs points de vue en des limites étroites, comme si les sciences théologiques, bibliques, mentales, morales et politiques n'avaient point le droit d'être mentionnées dans cet ordre rationnel, qui nous dit en vertu de quoi une chose est ce qu'elle est.

Des questions ont été posées en plusieurs écoles où les sciences naturelles s'enseignent d'après le programme du ministère de l'Instruction publique; on a demandé aux élèves : « Qu'est-ce que la science? » La réponse unanime a prouvé que pour elles, la science était l'étude des phénomènes du monde physique et de leurs causes. L'en-tête de leur livre avait préparé cette erreur, avec les conséquences habituelles de l'usurpation d'un titre.

Bien des influences, d'ailleurs, ont contribué, ces dernières années, à ces malentendus, dans le domaine scolaire : d'une part, la forte impulsion donnée aux fouilles géologiques et aux recherches expérimentales, qui absorbe les esprits et se fait sentir jusque dans la rédaction des manuels scolaires; de l'autre, surtout depuis une quinzaine d'années, la réaction qui s'est produite contre

ces mêmes manuels scolaires. On a trouvé que nous manquions d'initiative, d'expérience, de réflexion et de plusieurs autres qualités insuffisamment développées au cours de l'éducation. On a remarqué en outre que nous n'étions pas assez pratiques dans notre enseignement; que certains esprits, ayant passé sous la discipline de l'école, en sortaient négligents, inattentifs, peu méthodiques, impatients, légers, inexacts, enclins à généraliser et à conclure hâtivement. On a constaté que les mains restaient maladroites, inhabiles, incapables de peser, mesurer et conduire les choses à bonne fin. Ces reproches étaient la contre-partie du rêve de 1870, où nous étions convaincus que les livres nous procureraient sagesse et bonheur. Le remède fut demandé aux sciences naturelles. La vogue les fit rouler par-dessus tous les anciens systèmes, à la façon d'une marée montante. On était alors si persuadé que le véritable savant, patient dans ses recherches, exact et consciencieux, lent à théoriser, déférent pour l'opinion d'autrui, infiltrerait, pour ainsi dire, les qualités de son caractère par les procédés de la science expérimentale, acquise de « première main! » De là, les séances multipliées pour les manipulations, synthèses, épreuves, pesées, calculs différentiels, etc. Les laboratoires furent installés à grands frais, tenus par des professeurs émérites, chargés de diplômes. Le point culminant fut atteint en 1904-1905, si l'on en juge par le ton des lois qui

réglementèrent à cette époque l'enseignement secondaire des filles et des garçons. Suivit la période de désillusion; la marée commença à baisser. Les résultats ne répondaient pas à l'attente; les qualités voulues n'avaient point éclos sous les pesages ni dans les cornues; mesurer un millimètre ou peser un milligramme n'avait point produit, comme on s'y attendait, l'exactitude parfaite. Observer minutieusement n'avait appris ni le discernement dans les remarques, ni la facilité à employer les termes techniques, ni la prudence dans les déductions. Vint alors la phase de transition. L'absolutisme des conseils d'instruction se transforma en tolérance au sujet de l'enseignement des sciences naturelles aux jeunes filles; et par degrés, une plus grande latitude fut laissée aux professeurs. On dit même à voix basse, qu'actuellement, en certains collèges de garçons, le laboratoire n'est guère fréquenté qu'exceptionnellement ou par force. Il est à croire que la vague va redescendre aussi vite qu'elle était montée.

Sans doute, le meilleur argument à opposer aux expériences scientifiques pour les jeunes filles est qu'elles n'ont pas assez de rapports avec les devoirs de la vie à venir, et offrent trop peu de secours à leur formation morale, pour entrer sérieusement en ligne de compte. Toute facilité est maintenant laissée par le ministère de l'Instruction pour faire un cours approuvé, com-

binant les sujets suivants : travail à l'aiguille, cuisine, blanchissage, repassage, tenue de la maison, travaux de ménage, hygiène pour les jeunes filles au-dessus de quinze ans, avec permission de les substituer, en tout ou en partie, aux études de sciences, d'algèbre, etc., à l'exception toutefois de l'arithmétique. En comparant ces règlements avec ceux d'il y a cinq ou six ans, lorsqu'une jeune fille ne pouvait remplacer la physique que par « un sujet biologique », la chimie, par des principes d'hygiène, on voit que les lacunes de l'enseignement exagéré des sciences aux jeunes filles ont été constatées, et l'on veut y remédier par un système mieux adapté.

Cet aspect pratique des choses commence à s'infiltrer maintenant dans toutes les sphères de l'école; si on sait le combiner avec une étude raisonnable des premiers principes, le résultat sera excellent. Par exemple, dans l'enseignement de la botanique, de la géographie, etc., la tendance s'accentue à prendre le juste milieu entre livre seul ou laboratoire seul. Ces sujets gagnent en intérêt au contact de la vie réelle et laissent plus de jeu au développement des facultés intellectuelles. Les livres de géographie sont habituellement remplacés par l'atlas, et les tableaux de botanique, par les dessins de l'élève et par les superbes illustrations de ses nouveaux manuels. Ainsi s'ouvre, devant l'enfant, la voie qui le conduira à un monde de splendeurs, pourvu qu'il

sache faire usage de ses yeux, de ses oreilles, de sa pensée et de son raisonnement.

3. Mais bien au-dessus des nouveaux appareils et des albums d'images placerons-nous la paisible contemplation du monde qui nous entoure, développée merveilleusement, côte à côte avec l'enseignement mieux organisé des sciences naturelles. Son nom, « Étude de la nature », est ce qu'il y a en elle de moins attrayant, car la réalité échappe à toute définition convenue, le propre de cette étude étant de regarder, d'écouter, d'apprendre sans règles fixes, et d'échapper aux lois qui régissent les vraies leçons. Elle ne se range point à une place déterminée ; elle n'est pas la botanique, ni l'histoire naturelle, ni la physique, ni la science de la lumière, de la chaleur et du son, c'est comme un voyage de découvertes en tous ces domaines, aussi loin qu'on y peut aller ; les enfants en sont ravis. Ordinairement ils aiment les fleurs et non la botanique, les animaux, non l'histoire naturelle. La vie vécue est ce qui éveille leur intérêt ; ils admirent l'être vivant, comme un tout complet, mais se soucient fort peu d'analyses et de classifications ; cet intérêt plus scientifique s'éveille seulement plus tard.

Donc le but de cette « Étude de la nature » est de mettre l'enfant en rapports directs avec les merveilles qui sont à sa portée. Son manuel est partout, son temps de leçons ne cesse jamais. Son esprit est : admiration et joie. Ceci est la part de

l'élève, celle du maître est plus large; il n'est point aussi facile d'enseigner que d'apprendre cette science, qui ne se trouve pas dans les livres, quoiqu'ils puissent avoir, sur ce point aussi, leur grande utilité. Là, une tranquille habitude d'observation donne vie aux choses, et sait communiquer les trésors amassés de longue date. Les plus excellents livres sur la nature ne donneront jamais qu'un enseignement de seconde main, l'enfant en sait trop peu pour se passer de l'initiation. Il lui faut à tout instant quelqu'un qui lui dise : « regardez », « écoutez », quelqu'un qui ait su, depuis des années, regarder et écouter lui-même. Il y a peut-être eu exagération dans la tendance à rendre les élèves observateurs de premier ordre, et dans l'abandon relatif du travail préparatoire on a pu amoindrir les résultats d'ensemble; car il faut toujours admettre que ces résultats s'obtiendront lentement et laborieusement. Nous n'en saurions pas long, si nous avions dû, dans l'étude, nous passer d'intermédiaires; mais les récits de ceux qui ont su découvrir des merveilles nous pressent de voir par nous-mêmes; nous passons des phénomènes du dehors, à ce qu'en disent les livres, puis, des livres, nous retournons à la nature avec le secret espoir qu'elle dira plus et mieux. Ainsi le maître attentif, toujours disposé à s'instruire lui-même, va d'un essai à l'autre, éveille la curiosité de l'élève, soutient ses efforts, partage son admiration. Toutes

les phases de ce travail se déroulent alternativement : observation, expériences, enquêtes, soit oralement, soit au moyen de livres, qui d'ailleurs ne manquent pas sur ce sujet; ils sont plus captivants que les histoires de fées: leur grand charme est l'absence de pose et le cachet de simple vérité.

Éveillé de bonne heure et avec discernement, l'amour de la nature est l'un des plus magnifiques domaines dont on puisse doter un enfant. Mais pour qu'il l'administre en connaisseur et non en parvenu, il y faut joindre l'éducation requise, et acquérir les dispositions intimes, et les manières extérieures convenables à celui qui possède. Il y a là un point de vue très étendu. Les hommes des champs n'aiment pas la nature comme les citadins. Leur affection plus forte est moins démonstrative. C'est comme ces vieilles amitiés, fidèles et durables, qui n'ont pas besoin d'expansion pour s'affirmer. Ils voient sans avoir l'air de regarder et trouvent peu à dire. Ceux de la ville, au contraire, examinent longuement, disent ce qu'ils ont vu, et pourtant que de choses leur ont échappé ! Si le fermier semble être insensible au milieu de ses troupeaux, et n'a rien à en conter, c'est qu'il ne sait pas rendre les sentiments ancrés au plus profond de son âme. Le citadin scrute avec attention, exprime ce qu'il éprouve en récits éloquents ; mais il lui manque l'esprit qui forme, pour ainsi dire, l'arrière-plan du tableau. Pour saisir le cachet de chaque sai-

son nouvelle, pour savoir d'où elle vient, et comprendre où elle va, il lui eût fallu suivre sur place tout le cycle de l'année.

D'autre part, le paysan se trouvant transporté en ville est tout désorienté. Ici, ce n'est plus l'esprit de la saison qu'il faut avoir pour comprendre et apprécier les choses, c'est l'esprit du jour ou même l'esprit de l'heure ; les beautés de la nature là sont si éphémères ! Que lui dira, par exemple, un étalage de fleuriste, couvert d'orchidées, à lui, qui contemple journellement des bois immenses émaillés de fleurs et ombragés de verdure? Son esprit lourd n'y découvre point de charmes.

Cette habitude de voir les choses ou trop vite ou trop lentement appartient aux intelligences aussi bien qu'aux professions; il est utile d'en tenir compte, quand nous formons les enfants à l'observation. Quelques-uns voient sans presque regarder et sont satisfaits de savourer en silence leur joie tranquille ; il sera bon de leur apprendre à l'exprimer. D'autres, ceux qu'on nomme les « éveillés », sans doute à cause de leur précipitation, regardent, jugent, commentent et manquent de précision. Ceux-ci doivent apprendre la patience, en veillant autour des graines de leur petit jardin, le calme, en surveillant les mœurs des oiseaux, et jusqu'à un certain point la circonspection, par la vue de leurs fréquentes étourderies. Avoir soin des fleurs enseigne grandement la patience et la vigilance. Il sera plus utile à un enfant

d'avoir mené une seule plante jusqu'à parfaite maturité, que d'en avoir mis un grand nombre en pièces pour analyser leur structure. Le soin des animaux sera plus profitable encore, s'il apprend à se tenir entre une niaise idolâtrie et une cruelle négligence, les deux extrêmes de l'égoïsme.

Les petits jardins sont peut-être la meilleure chose à donner aux enfants. Le travail qu'ils y font procure non seulement la santé, mais aussi la joie. Chaque fleur renferme en elle-même tant de surprises et de bonheur ! Et avec ce bonheur, l'instinct de la vie de famille et des simples amusements pousse de profondes racines. Il y a d'ailleurs du travail pour tous les talents ; depuis l'art élémentaire de la répartition des semences en petits paquets, avec poids et mesure, jusqu'à l'opération délicate de la greffe des églantiers. Avec un petit jardin, la morte-saison elle-même n'est point dépourvue de charmes.

Dans les pays récemment colonisés, le jardin se présente sous d'autres aspects. Le sens propre de « Garden Party » au Transvaal, suggère la possibilité de s'affranchir de certaines conventions d'étiquette qui pèsent sur beaucoup de nos réjouissances. Le but premier de ces réunions n'était pas de s'amuser dans un jardin, mais de le planter. Les invités arrivaient de loin avec leurs spécimens. L'après-midi se passait à faire des plates-bandes ; le travail était honnête, laborieux, pas toujours agréable aux délicatesses de la pro-

preté. Les hôtes partaient satisfaits, sentant qu'ils avaient passé une journée digne d'être vécue ; un jardin avait été créé, à titre d'ébauche, il est vrai, mais dans ces pays, une ébauche de jardin est déjà un trésor.

Ce qui ressort de ces considérations, c'est que l'amour de la nature est une source de bonheur pour l'enfant; bonheur de premier ordre, car il le met en possession d'un monde qui semble, de tant de manières, être désigné tout spécialement pour lui. Il le mène à un point de jonction où bien des voies se rencontrent; aux limites de la science, puisqu'il faut savoir la raison des choses; aux frontières de l'art, puisqu'il faut comprendre ce qu'on doit tâcher d'exprimer; aux confins du culte, car une âme d'enfant saisie d'admiration est déjà près de Dieu.

CHAPITRE VIII

LA LANGUE MATERNELLE

L'élément vital de toute éducation moderne bien conduite est l'étude de la langue maternelle. Cette étude a deux fonctions distinctes : donner l'instrument qui appréhendera tous les autres sujets; imprimer à chaque esprit sa note caractéristique. Cette dernière fonction est toujours en voie de développement. Car l'esprit d'une nation élabore le langage, et le langage donne le ton à l'esprit de la génération suivante. De multiples influences agissent de nos jours sur les langues européennes; ces influences complexes pèsent avec une force qui opère des transformations effrayantes de rapidité : les éléments nouveaux qui s'y introduisent sans cesse le prouvent suffisamment. Nous avons des affinités avec tout le reste du globe ; certaines manières étrangères de s'exprimer déteignent sur les nôtres, façonnant un sys-

tème de mots nouveaux dont quelques-uns, il faut le reconnaître, sont pleins d'expression, et constituent en somme une acquisition heureuse. Il y a aussi quelques tournures modernes si incisives, si parfaitement adaptées à leur fin qu'elles deviennent indispensables, même à ceux que l'amour de la tradition a rivés au côté le plus stable de leur langue maternelle. Mais par contre beaucoup d'autres importations plus récentes sont trop évidemment irrégulières pour nous séduire en aucune sorte.

En éducation, il est nécessaire de tenir compte de ce courant, mais aussi de rappeler, à l'occasion, qu'il ne doit pas nous entraîner. Il faut que l'enfant soit exercé dans l'usage des plus solides éléments de la langue. Plus tard, on l'abandonnera davantage à son discernement pour le choix judicieux des nouveaux termes entendus ; mais les fondements du langage demandent à être posés sur des pierres plus stables. Toute la fraîcheur de style des jeunes écrivains est déflorée, quand on sent une prétention à faire étalage des derniers mots venus, ou de ceux qui ont plus ou moins cours. Ces mots sont un peu comme le duvet du chardon ; ils flottent çà et là d'une manière incertaine, et leur avenir dépend de l'endroit où ils tombent. Jusqu'à ce qu'ils soient fixés et reconnus, ils n'ont pas leur place dans le vocabulaire des enfants ; il y faut plus de correction ; leur style doit avoir un cachet de simplicité et de naturel qui exclut l'éclat des nouvelles créations, si brillantes soient-

elles. C'est donc dans cet élément fondamental qu'ils puiseront ce qu'ils doivent acquérir avant tout : ces traits marquants de pensée et de forme qui caractérisent notre langue maternelle. Et ce n'est pas viser trop haut que de chercher ce résultat dans le style et dans la conversation des enfants; les jeunes pousses paraissent de bonne heure, même s'il faut attendre longtemps la floraison complète. Ces traits de race que nous signalons, sont souvent exprimés plus clairement par les critiques étrangers que par nous-mèmes, enclins comme nous le sommes parfois à les considérer dans l'ensemble, et à les prendre pour une chose toute naturelle. De là vient sans doute aussi la difficulté qu'ont les personnes, même d'une culture soignée, à saisir les caractéristiques de la langue d'une autre nation, surtout là où il n'y a point de guides authentiques pour la composition et où l'usage et l'opinion publique seuls servent de règle.

Quand, dans leurs compositions, nous laissons aux enfants une certaine liberté d'allure, avec le seul souci de les aider à s'élever, ils savent parler et écrire d'une façon délicieuse. Leur charme est la candeur, avec le rayonnement de cette confiance sereine, que tout est bien dans le monde qu'ils connaissent, et que chacun y est si bon! C'est ce qui leur donne un air d'innocence pleine de sécurité. Leur style et leur langue conservent ce charme aussi longtemps qu'ils l'igno-

rent. Ces premiers bourgeons disparaissent pendant la période transitoire, où il leur est aussi difficile de parler que d'écrire; les pensées, alors plus soigneusement gardées, se livrent moins d'elles-mêmes; ce n'est d'ordinaire qu'au terme de cette phase qu'ils cherchent à s'exprimer en pleine connaissance de cause, et commencent à remarquer la manière dont le font les personnes de leur entourage. Cette troisième étape a aussi son printemps, lorsque bien des choses devenues banales pour nous, par suite d'un long usage, se révèlent soudain à leur esprit sous un jour éclatant; le bonheur exubérant qui résulte de ces découvertes nous étonne parfois; mais les enfants ont droit de jouir de cette heureuse saison, et il ne faut pas la leur raccourcir. Au temps marqué, juillet viendra mûrir le bois encore trop vert; puis le soleil s'abaissera, et plus tard, ce sera l'époque de la taille, c'est-à-dire des corrections sévères et ennuyeuses. Si, après ces étapes, les jeunes filles continuent à écrire, elles auront acquis un style propre et seront vraiment elles-mêmes.

En chacune de ces phases, un devoir nous incombe : fortifier, élaguer tour à tour; et ici comme ailleurs, pour rendre notre action vivante et efficace, commencer et continuer à nous travailler nous-mêmes. Jamais, en aucun temps, nous ne devons cesser de croître en connaissance, en jugement, en bon goût; tant de ressources nous sont offertes! Pour peu que nous ayons à

cœur la formation de l'enfant, nous les rencontrerons partout : dans la lecture des meilleurs auteurs, dans la rédaction de notes, dans les critiques comparées; dans l'habitude de se former des opinions personnelles, avec la disposition à les modifier s'il y a lieu; dans l'attitude d'un esprit qui cherche toujours à s'instruire, à redoubler d'efforts, à monter plus haut, et qui, sans être impatient, n'est pourtant jamais satisfait.

Il est trois sphères d'action où s'exerce le style : parler, écrire et lire. Un intérêt vital, pour l'avenir des enfants, est intimement lié à chacune d'elles. Tel langage, tel ton de rapports; tel style, tel niveau d'habitudes de pensées; telle manière de lire, telle atmosphère de vie et telle préparation du jugement pour ces phases critiques, parfois décisives, qui sont comme le pivot sur lequel se meut l'existence.

Si la pratique seule pouvait suffire à son parfait développement, l'art de la conversation serait aisé à apprendre; il n'en est pas ainsi, entre pensionnaires surtout. Dans leur langage courant, l'ivraie croît plus vite et plus abondamment que le bon grain, et encore les épis pourraient-ils rester vides si l'on n'y prenait garde. C'est la majorité qui donne le ton de la conversation. Or, les enfants entre eux emploient un vocabulaire des plus restreints. Une fillette, vivant habituellement avec de grandes personnes aura, en général, bien plus de mots à sa disposition, quitte à

n'en user qu'avec un discernement relatif. C'est ainsi que les enfants uniques ont parfois des expressions originales, presque magiques, qui nous trompent, la perfection de l'instrument nous persuadant qu'il transmet une pensée mûrie ; mais soudain, une saillie tout enfantine vient nous rire à la face à travers son déguisement.

On gémit de nos jours sur l'abaissement du niveau de la conversation ; on se plaint spécialement de celle des jeunes filles qui sont censées avoir reçu une éducation soignée. Les sujets traités sont limités et pauvres ; la manière de s'exprimer est des plus imparfaites ; les mots, en petit nombre, ne sont point appliqués avec exactitude. Cependant, il n'est pas douteux que nous ne possédions, quant aux ressources du langage, un fonds considérable d'or monnayé ; mais il en circule peu dans les conversations ; ce sont les piécettes d'argent ou même les gros sous qui ont le cours ordinaire. Bien peu, hélas ! semblent le déplorer ! Peut-être la génération actuelle n'aura-t-elle conscience de ces lacunes, et ne songera-t-elle à les combler, que dans la mesure où nous les aurons fait reconnaître et comprendre.

Il est instructif et intéressant tout à la fois, pour ceux qui suivent de près les questions d'éducation, d'écouter la conversation de jeunes filles dont les pensées et le langage sont encore en formation, par exemple de dix-sept à vingt-cinq ans. Les traits de cet idiome ont un cachet tout particulier.

On y trouve beaucoup de ces bons mots de l'année, qui ont pu avoir du piquant sur les lèvres de l'inventeur, mais qui deviennent insipides à la fréquente répétition, et qui s'en vont comme ils étaient venus. Ils ne restent pas longtemps sur l'horizon : quatre ou cinq ans, voilà la limite extrême de leur existence, et personne ne songe à les pleurer. Nous ne paraissons pas dans une heureuse phase au sujet de l'usage des mots; ces expressions factices et éphémères sont, en général, d'assez pauvre qualité. Nos jeunes causeuses ne sont ni riches, ni indépendantes dans leur langage; elles savent gré à quiconque leur fournit une nouvelle expression en cours, spécialement aux garçons, à qui elles empruntent à tort et à travers. C'est peut-être un sentiment à « l'ancienne mode », de regretter que les jeunes filles copient leurs frères, au lieu de produire un langage et des manières à elles. Il n'en est pas moins vrai que ce qui est beau dans son genre se déforme complètement, si on le moule de force selon tel modèle qui ne lui convient pas.

Comment aider les jeunes filles à avoir une plus grande indépendance de langage, puis à savoir mieux s'exprimer elles-mêmes? Le remède, aliment et tonique à la fois, se trouve sans doute dans la lecture. Le goût des bonnes lectures peut changer toute une mentalité; sans être directement atteints, les défauts de la conversation sont souvent, par là, corrigés ou atténués. Peut-être pour-

rions-nous faire davantage sous ce rapport pour les tout jeunes enfants, non, sans doute, par des théories, qu'ils ne comprendraient point, mais en nous montrant un peu moins faciles à contenter, ou en sachant à l'occasion relever le courage par un éloge mérité, qui fait sentir que le résultat obtenu valait la peine qu'il a causée.

La récitation et la lecture à haute voix ont, entre autres avantages, celui d'habituer l'enfant à s'entendre prononcer des expressions choisies, avantage qui fait disparaître du même coup l'étrange timidité éprouvée par plusieurs, lorsqu'ils dépassent la mesure de leurs termes usuels, et augmentent leur vocabulaire. Nous devons à notre langue, comme au bien de chaque enfant, de rendre la lecture à haute voix aussi parfaite que possible; la négligence sur ce point est peut-être une des causes principales de la médiocrité de nos conversations ; les critiques de la génération précédente ne cessent de gémir de ce déclin; mais des jours meilleurs semblent luire et, à mesure que l'on enseignera les principes fondamentaux de la respiration et de l'émission de la voix, les progrès se poursuivront. Ces choses ont plus d'importance qu'on ne croit, en dehors même du perfectionnement de la prononciation. Car, si l'art de bien dire est cultivé, le désir d'apprendre par cœur s'éveille aussitôt, il développe à son tour l'attrait de la lecture, le goût littéraire se forme, et toute la vie intellectuelle s'enrichit. Il offre aussi un avantage indi-

rect mais de grande portée, en procurant la possession de soi, par la nécessité où il met d'avoir une attitude calme et d'appliquer l'esprit pour parler en public. Mais l'important est de choisir des ouvrages où rien ne doive être retranché, où rien ne soit indigne d'être retenu. Quel dommage de faire apprendre aux enfants ce qu'ils dédaigneront bientôt, au lieu de leur donner des morceaux qui les élèvent et qu'ils apprécieront de plus en plus. Il y a de si belles choses, qu'ils peuvent comprendre dès à présent, et dont le sens se développera encore avec les années. Certains poèmes ont un double aspect : l'un, accessible aux plus jeunes ; l'autre, aux esprits déjà mûrs ; on est content de les trouver dans les manuels classiques. Mais, en revanche, il y en a d'autres qui ont un intérêt bien subtil et ne conviennent guère aux recueils dans lesquels ils figurent. A mesure que les élèves grandissent, il est juste de leur abandonner le choix de leur sujet de composition ou de récitation, afin de laisser plus libre cours à leur attrait littéraire. Quelques morceaux doivent être connus de tous ; mais en dehors de là, le champ demeure pratiquement sans limites.

La parfaite récitation ou lecture à haute voix est rare et difficile. Pendant quelques années, il y a eu dans l'une et l'autre une propension à trop d'emphase ; on s'exerçait à faire des gestes en déclamant, ce qui n'est point dans notre génie. Cette

manière heureusement disparaît peu à peu ; la simplicité et la réserve reprennent le dessus, au moins dans les écoles mieux dirigées.

On commence à reconnaître, quant à la lecture à haute voix, qu'elle ne devrait être ni trop solennelle, ni trop accentuée, il y faut laisser à l'auditeur sa part de compréhension et de sentiment. Certain ton didactique semble dire : « Vous êtes bien dépourvu de moyens; mais écoutez-moi, et peut-être finirez-vous par comprendre. » Les esprits les moins doués de la classe restent alors dans leur impassibilité, tandis que les natures plus fines éprouvent une sorte d'irritation, et se sentent blessées au vif, sans trop savoir pourquoi. Il leur semble qu'il y a là une question d'égards et de procédés : elles y sont très sensibles, et apprécient en ce genre ce qu'il y a de plus délicat ; elles répondent à la sympathie et aux insinuations, mais repoussent ce qu'on veut faire entrer de force. Les enfants peuvent s'entr'aider beaucoup en lisant à haute voix ; si la leçon prend la forme d'un exercice de critique mutuelle, l'intérêt et le profit augmentent du même coup. La franche bonhomie et la gravité de ces censeurs de douze ans enlèvent toute amertume aux sentences, prononcées et acceptées avec un égal sérieux et une même bonne humeur. Aucune émotion n'a été mise en jeu ; mais d'utiles propos, pleins de bon sens, ont été échangés.

L'art de la conversation est difficile à enseigner ;

on peut poser quelques jalons, qui aideront à se maintenir dans le bon chemin. Les indications à ce sujet sont d'ailleurs aussi anciennes que la civilisation; elles tiennent à la bienséance, et ont pour base l'oubli de soi. Malgré leur évidence, elles doivent être rappelées sans cesse, renforcées, au besoin, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré. Ainsi il ne faut pas se lasser de redire qu'on ne doit point paraître ennuyé, ni interrompre, ni contredire, ni parler de soi; — quelqu'un a été assez naïf pour dire : Alors de quoi parlera-t-on? — qu'on ne doit pas s'emporter, ni témoigner de froideur, ni vouloir tenir le dé de la conversation, ni être taciturne, ni s'avancer sur un terrain glissant, ni blesser ou offusquer l'entourage; toutes choses difficiles à obtenir, mais extrêmement nécessaires. Même en les observant, nous pouvons être encore loin de l'art de la conversation. Combien de fois arrive-t-il que la timidité ou d'autres motifs la font tomber comme d'inanition! Nous pouvons au moins rappeler que le point capital est d'avoir quelque chose à dire, et que la meilleure préparation d'esprit est de réfléchir, de lire, d'observer, de s'intéresser à beaucoup de questions; d'en creuser quelques-unes assez profondément pour pouvoir en dire chose qui vaille.

A chaque degré du plan d'études, il est bon de s'assurer du savoir par des épreuves écrites. A mesure donc que les jeunes filles se développent, les

compositions littéraires sont un puissant moyen de façonner leur esprit, et de faire ressortir leurs qualités personnelles.

Il est d'usage de nos jours, de débuter par les exercices oraux. Ce n'est pas sans raison; car il suffit de vaincre une difficulté à la fois. Mais quand les jeunes enfants commencent à écrire, il semble que le style épistolaire soit tout naturellement le meilleur point de départ. On ne tarde pas à constater entre eux une grande différence de pensées et d'aptitudes, quoique la forme de leurs lettres se ressemble en général; elle a un peu l'aspect des ces visages « pleine-lune » tous tracés sur le même modèle par un crayon d'enfant. Ces airs de famille des premiers dessins sont peut-être des conventions reconnues, acceptées et transmises de génération en génération dans la « nursery », quoique les experts en éducation y voient plutôt le symbole des images des choses matérielles perçues par les enfants. Les communications de leurs lettres se font par petits sauts; c'est une suite de joyeuses nouvelles, de riens, que les oiseaux se diraient sans doute s'ils pouvaient causer, tournant de-ci de-là leurs petites têtes, et notant mille détails sans aucun rapport entre eux. Il serait fâcheux que l'on tolérât trop longtemps cette manière de faire; dans les phases de la formation intellectuelle, il vaut mieux s'efforcer d'atteindre de bonne heure le plein épanouissement, que de rester indéfiniment au-des-

sous. La précocité du talent pour la composition est d'un heureux augure.

Écrire sur des choses à sa portée, et le faire d'une manière digne du sujet, vaut mieux que de traiter des questions au-dessus de ses forces. Savoir décrire agréablement les faits les plus simples et les plus ordinaires, doit être appris tout d'abord. Mais ici un défaut très commun aux enfants est d'attendre un événement, « quelque chose à raconter », et d'en finir avec trois ou quatre phrases en style de télégramme.

Les influences qui modifient ces premiers pas sont d'abord l'habitude naturelle de l'esprit, car les enfants méditatifs trouvent largement de quoi s'intéresser et s'émerveiller dans ce qui les environne ; puis, le ton des entretiens ordinaires, en particulier une disposition à l'affection et à l'oubli de soi. Les enfants ayant bon cœur, et animés de sentiments délicats, comprennent d'intuition ce qui peut faire plaisir, et c'est là un des plus grands secrets de la correspondance ; les lettres qu'ils envoient dépendent aussi de celles qu'ils reçoivent ; une famille douée dans l'ensemble pour le style épistolaire est ordinairement une famille heureuse, où chacun s'occupe des intérêts des autres, et où les faits et gestes ont tous leur importance.

Ce que la sympathie imprime à la correspondance, l'imagination le donne aux premiers essais de compositions plus étendues. L'imagination, en effet, met les enfants en relation avec tout l'uni-

vers, personnes et choses, comme la tendresse filiale les maintient au courant de la vie du foyer. Son travail n'est pas aussi simple. L'amour de la famille est sincère; il est sa propre loi. S'il existe, il établit de justes proportions dans ce domaine du cœur de l'enfant, car l'amour divin s'y rattache tout naturellement. Mais l'imagination, à son éveil et à son développement, demande à être autrement dirigée et disciplinée. Elle peut prendre le dessus, acquérir une prédominance regrettable, et alors la vie tendra à s'harmoniser avec l'imagination, quand c'est l'imagination qui devrait se régler sur la vie. Il n'est guère possible, ni même désirable, qu'elle ne dépasse jamais les bornes de la plus stricte modération, S'il importe de la maîtriser, encore doit-il y avoir lieu de le faire : pour élaguer, il faut des rameaux à couper, et on ne peut adoucir les teintes que si les couleurs sont vives. Donc, trop de vie vaut mieux que trop peu ; il est préférable que la critique trouve un point précis à censurer, que de se prendre à des choses impalpables. C'est le moment d'apprendre aux enfants à commencer leurs essais sans préambule, par ce qu'ils ont vraiment envie de dire, de les finir en laissant certaines choses qu'ils auraient ajoutées volontiers, afin de ne pas déverser, sur un sujet, jusqu'à la dernière goutte de leurs idées. Cette discipline de promptitude au départ et de modération à la fin, aura une bonne influence sur la qualité de leur style.

Le travail de l'imagination peut aussi déceler des tendances chimériques et malsaines. C'est un défaut plus sérieux, présageant bien des difficultés. Il dénote généralement que tout n'est pas au point dans l'esprit, parce que le moi, avec ses intérêts et ses sentiments, prédomine dans les affections. Alors, le développement progressif des facultés subit un arrêt; il demeure au niveau de cet âge mal assuré de seize ans; le côté égoïste s'y développe selon les goûts, par les émotions ou les frivolités, avant même qu'on ait pu s'en rendre maître.

Vers cette époque, la jeune fille se trouve à la croisée des chemins de la vie. Après deux ou trois années plus ou moins difficiles, elle s'orientera, non pas toujours, d'ailleurs, consciemment et délibérément; ceux qui suivent ce travail s'attendent de jour en jour à lui voir prononcer son discours du trône, annoncant quelle sera la direction de sa vie. Ce choix attendu n'est pas forcément celui de la vocation; il appartient à un ordre de choses qui n'ont ni jours, ni heures déterminées; mais il s'agit d'une attraction marquée en vue de l'avenir; ce sera la littérature, l'art, la philosophie, le monde ou le foyer. Parfois, c'est le moment d'un appel soudain et décisif à tout quitter pour Dieu, ou bien, comme on le voit souvent dans la vie des saints, le retour d'un désir d'enfance, oublié pendant quelque temps et revenant plus pressant. En tout cas, c'est un temps où les idées

s'éveillent, et où l'horizon s'ouvre ; cette période de la vie est généralement celle d'un bonheur intime et profond, l'heure idéale dans la journée de l'adolescence. Tout cela est fidèlement rendu par les essais littéraires; on s'y dévoile à son insu.

Ensuite, pour les jeunes filles qui se décident à écrire, vient l'âge des « idées », lequel est très intéressant. Elles sont alors si dogmatiques, si audacieuses, si sûres d'elles-mêmes; il leur semble impossible que rien vienne jamais modifier leur manière de voir. Qui donc, pourtant, a parcouru cette phase d'activité débordante, et n'a pas vu, d'abord avec un désappointement pénible, puis ensuite, sans regret, qu'il a fallu dresser çà et là sur la route quelques croix commémoratives, indiquant le tombeau des convictions les plus enthousiastes? Finalement, on s'en réjouit, car si elles marquent quelque chose, c'est un progrès vers la vérité.

La critique des essais est une des meilleures occasions de formation offertes par l'éducation en commun; du contact des intelligences, la vérité jaillit à tout propos, plus lumineuse et mieux acceptée que sous la forme d'exhortation directe. Il est évident qu'en grandissant, les jeunes filles doivent avoir plus de latitude. Elles ont droit à avoir leur goût, leur façon d'écrire, et, dans les bornes voulues et celles de leur savoir, à se former des opinions personnelles. C'est à cette

époque qu'elles sont le plus accessibles à l'influence morale des personnes qui les guident; leur promptitude à y correspondre est pour nous-mêmes un vigoureux stimulant à discerner, à former et à obtenir ce qu'il y a de meilleur.

De ce point, passons à ce qui dans l'ordre naturel des choses est au premier plan, mais auquel on revient encore comme terme : la lecture, avec le vaste champ littéraire ouvert devant nous, et le devoir de montrer à la jeune génération, héritière d'un si grand trésor, la valeur inestimable du legs qui lui est transmis.

La littérature nationale sera aux enfants, à mesure qu'ils grandiront, ce que nous la leur aurons faite au début. Il y aura toujours le noyau d'élite, les esprits privilégiés, qui en reçoivent comme la clef par un don tout spécial. Celles-ci se frayeront le chemin, même sans notre secours; toutefois nous leur rendrons service, en leur indiquant où se trouve le meilleur, et comment se l'assimiler. Le plus grand nombre a besoin d'être soutenu, aux premiers pas, avec beaucoup d'intelligence et de discernement; le goût en littérature n'est pas toujours facile à développer, et il peut être gâté par une fausse manœuvre au début; il est volontiers récalcitrant et parfois contredisant, il ne veut rendre de comptes à personne : peut-être ne le pourrait-il pas. Nous avons sans l'exprimer la conviction que ceci est juste, et que cela est faux; autant que nous en pou-

vons juger, nous sommes persuadés de notre droit d'aimer ce qui nous plaît, de blâmer ce qui nous déplaît. Parfois nous avons parcouru un chemin considérable sur cette route avant de pouvoir nous arrêter, regarder autour de nous, et reconnaître les motifs de notre choix. Mais l'amour du beau est trop profond pour ne pas dominer à la fin. Autant que nous le pouvons, il faut le faire prévaloir.

Les enfants acquièrent une première et très sûre connaissance du beau par la lecture à haute voix. Elle ne doit pas être exclusivement limitée à ce qu'ils peuvent comprendre. Si le sujet lui-même est au-dessus de leur portée, ils auront du moins écouté le rythme, et entendu la romance sans paroles ; le sens du morceau leur arrivera plus tard. Le terrain étant bien préparé, la semence germera, elle rendra trente pour un ou davantage, car toute graine bonne ou mauvaise, jetée dans l'intelligence, se développe, même après des années de stérilité apparente. Ce que les enfants auront entendu, sans le comprendre ou l'approfondir, constituera une sorte de réserve intellectuelle, qui deviendra, dans la suite, l'aliment d'heures très fécondes. Alors, des mots, familiers depuis longtemps, prendront vie soudainement, et leur pleine signification apparaîtra au moment opportun. Notre reconnaissance doit aller aux personnes qui ont amassé en nous à notre insu des trésors si précieux, beaucoup plus qu'à celles qui nous en

ont offert d'une jouissance plus facile, parfois plus agréable, mais de moindre valeur ; car un peu plus de sévérité et d'exigence nous eût rendu meilleur service. Ceci est particulièrement vrai pour les jeunes filles ; il importe par-dessus tout qu'elles aient dans leurs appréciations une sorte de sévérité, et s'y montrent quelque peu difficiles ; si elles s'abandonnent de gaîté de cœur à ce qui porte un cachet de popularité, elles ne sauront plus établir la ligne de démarcation, et pourront aller loin à leurs risques personnels, comme à ceux des autres.

L'une des plus belles choses du jour, dans l'Europe entière, est la richesse de la littérature pour les enfants. C'est un bienfait particulier à notre temps de chercher à leur donner le meilleur en ce genre ; ceci est surtout remarquable dans les publications qui leur sont destinées. Nous avons eu, pendant un temps, une crise déraisonnable ; nous les tenions trop en lisière, nous pensions que la rime sans le sens leur serait agréable. Puis, vint une autre étape où le sentiment était un peu forcé. Aujourd'hui, entre ces deux excès, nous semblons être entrés dans une heureuse phase, très innocente, très dilatée, pleine d'entrain, et préparant les voies aux expériences à venir. Personne ne pense plus perdre son temps, s'il l'emploie à écrire ou à illustrer des livres pour le jeune âge. Le résultat de recherches historiques, la confrontation minutieuse des textes, etc., sont mis

à la portée des enfants avec une vraie intelligence de ce qui peut les intéresser; il en résultera une très juste appréciation des classiques. Commencer à lire de bonne heure, et à lire ce qu'il y a de mieux, est une sauvegarde contre le goût du médiocre.

La lecture sans commentaires est la mieux acceptée; nous commençons à revenir à cette idée. On convient généralement qu'il y a eu trop d'explications, et surtout trop d'analyses dans l'enseignement de la littérature; la beauté et la majesté des chefs-d'œuvre de nos écrivains n'ont pas eu l'occasion de se manifester d'elles-mêmes dans toute leur splendeur; nous ne nous sommes pas assez fiés à leur action directe, et nous ne les avons pas fait connaître sous leur vrai jour aux enfants. On a souvent répété cette parole d'un petit garçon déclarant qu'il comprendrait très bien, si on voulait seulement ne pas tant expliquer! Son avis, tout irrespectueux qu'il parût, a été pris en considération. Nous avons moins de ces guides littéraires qui nous arrêtaient à certains passages pour nous les faire admirer, nous donner l'histoire, la date, les circonstances environnantes, tout, jusqu'à la signification d'un mot; pendant ce temps l'âme du poème échappait et notre impression personnelle nous était dérobée. Il nous semble clair maintenant qu'en lisant et relisant le texte jusqu'à ce que le rythme soit saisi, et que le sens parvienne presque de

lui-même, les enfants gagnent plus que par les meilleures annotations. Celles-ci auront leur utilité plus tard, mais au début, elles faussent l'attitude d'esprit pour les études littéraires, où le respect, la confiance et la joie sont plus de saison que la critique. Le souvenir de ces premiers poèmes entendus reste si cher dans la vie ! Tandis que si les formes vivantes ont été disséquées pour faire voir la structure intérieure ; si le sujet a été morcelé en paraphases sèches et en analyses inflexibles, donnant le dernier mot de tout, le souvenir de ce procédé destructeur restera, et le véritable esprit du chef-d'œuvre en sera amoindri. Le moyen le plus sûr de préparer d'excellents souvenirs est une lecture à haute voix, aussi parfaite que possible, c'est à dire accompagnée de ce respect d'esprit, de cette retenue des sentiments, qui apprennent à s'effacer, à ne pas imposer d'interprétations personnelles accentuées, mais à soutenir le poème assez pour qu'il parle de lui-même, et rien de plus.

Une question très débattue, et qui ne peut être entièrement passée sous silence, est celle des lectures à permettre aux jeunes filles. C'est un point sur lequel les autorités diffèrent, d'après l'idéal de chaque famille, l'ensemble de la première éducation, la qualité du goût personnel, le degré de sensibilité et d'intuition, les projets en vue pour la formation du caractère, le milieu probable dans lequel vivront celles que l'on guide, etc., etc. Il est

tout à fait impossible de proposer un modèle uniforme, bien difficile même de tracer des règles particulières, ou d'établir des listes de livres et d'auteurs à conseiller ou à proscrire ; plus difficile encore de les imposer, et de les tenir à jour, au milieu du déluge de productions qui nous inondent chaque année. Pour la lecture, comme pour la conduite, chacun doit endosser une responsabilité personnelle. Si cette loi n'est pas gravée au fond de l'âme, il n'y aura pas moyen de l'imposer de force.

Le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, alors qu'il était recteur du séminaire, avait coutume d'établir des règles, pour les lectures des séminaristes ; à la condition de les observer, il leur laissait une très grande latitude ; s'ils en faisaient peu de cas, il était convenu que le recteur alors n'acceptait plus la responsabilité. Les voici :

1° « Soyez absolument consciencieux. Quand vous trouvez qu'un livre vous fait du mal, fermez-le aussitôt. Si vous savez par expérience que vous ne pouvez vous arrêter, faites attention de ne commencer aucune lecture dont vous ne soyez sûrs à l'avance.

2° Restez parfaitement ouverts avec votre confesseur et vos autres supérieurs. N'ayez rien de caché pour eux.

3° Ne conseillez pas de livres aux autres. Même s'ils ne vous font aucun mal, ils pourraient leur nuire. »

Ces règles courtes exigent beaucoup de possession de soi. Elles forment pour la conscience tout un code intérieur qui, s'il est suivi loyalement, répond en pratique à toutes les difficultés relatives au choix des lectures. Mais leur application suppose un degré de jugement et de retenue, qu'on ne peut guère s'attendre à trouver dans des jeunes filles pendant leurs années de pensionnat. Avant qu'elles soient en état de discerner le niveau qui leur convient, et de s'imposer à elles-mêmes un frein, il nous est nécessaire d'établir quelques lois fixes, capables de guider leurs appréciations. Tant qu'on n'est pas avancé dans la vie, que le caractère n'est pas fait et que les opinions flottent incertaines, la difficulté sera toujours de reconnaître ce qui est vraiment nuisible. Telle ou telle nous demandera : comment pourrais-je savoir si ce qui me semble mauvais n'est pas précisément ce qui me donnerait une vie plus abondante, une expansion d'esprit plus vaste, un caractère plus indépendant et plus sympathique. Cet effet, que je considère comme un détriment, n'est-il pas seulement la douleur nécessaire à la croissance, et tout cela, en définitive, ne me mettra-t-il pas en rapports plus justes avec la vie réelle telle qu'elle est?

Il y aura toujours, d'un côté, les esprits timides ou médiocres, contents de se mettre à couvert et de sauvegarder ce qu'ils possèdent; de l'autre, les caractères plus audacieux et plus capables, qui

se laisseront tenter au delà des bornes de la prudence, par leur soif d'aventures et de découvertes. Leur légèreté peut les entraîner loin, avant qu'ils aient pu se retenir. Pour tous, les publications qui nourrissent l'esprit de révolte, de doute, de mécontentement par rapport aux conditions essentielles et nécessaires de l'existence doivent être considérées comme mauvaises; celles aussi qui tendent à miner le sens de la responsabilité personnelle, et font peu de cas des vertus cardinales et de la nécessité de se vaincre. Les unes et les autres sont surtout nuisibles aux jeunes filles à l'imagination vive, portées à imiter ce qu'elles voient, et à se laisser prendre aux charmes de la vieille tentation : « Vos yeux seront ouverts, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

Agir par des voies tortueuses, avec la curiosité de connaître ce qu'il en adviendra, c'est se mettre sur une route dangereuse. Plus tard, dans les phases critiques, quand il faudra se décider par soi-même, sans avoir pu prendre conseil, ni avoir eu le temps de beaucoup réfléchir, à quelles chutes ne sera-t-on pas exposé si le doute, le mensonge ou l'esprit de révolte se sont faits insensiblement les hôtes familiers de l'âme?

CHAPITRE IX

LES LANGUES VIVANTES

Nous ne pouvons posséder à fond notre propre langue sans en connaître au moins une autre, soit classique, soit moderne. Mais cet avantage se réalise ordinairement d'une façon indirecte, comme en passant, et c'est plus tard seulement qu'on en recueille tout le fruit. Il est admis, toutefois, qu'une éducation répondant aux besoins de notre époque ne peut être parfaite, ni même suffisamment complétée dans un seul idiome. D'abord les conditions actuelles de la vie nous pressent d'en avoir au moins deux à notre service, à cause de l'extension des facilités de voyage et des rapports multiples avec les autres nations. Mais surtout, dans la mesure où se calme notre engouement pour les expériences scientifiques du laboratoire, nous en revenons à découvrir, dans les langues, un moyen d'éducation bien plus capable de pré-

parer les enfants à la vie, en les mettant en état de communiquer avec leurs semblables, et en leur facilitant la connaissance des œuvres du génie humain. Donc les langues, et spécialement les langues modernes, ont à bon droit une importance de plus en plus marquée, non seulement chez nous, mais dans la plupart des pays d'Europe. Quelques-uns ont même des méthodes indubitablement en avance sur les nôtres.

On a longuement discuté et beaucoup écrit, ces dernières années, sur la valeur des études classiques, en éducation. Les autorités les plus compétentes n'étant point d'accord, il serait évidemment déplacé de vouloir traiter ici la question. Mais la controverse portait spécialement sur l'éducation des garçons ; au sujet de l'étude du latin pour les jeunes filles et, en particulier, pour les jeunes filles catholiques, il reste peut-être quelque chose à dire.

Dans les écoles protestantes, le latin, même de nos jours, n'occupe pas grand'place. Il est étudié pour certains examens, et, à part une raison de carrière professionnelle où il pourra servir, il n'est plus cultivé après les années de pensionnat. Les étudiantes des Universités ne peuvent pas concourir à chance égale avec des jeunes gens pour les matières classiques ; généralement, elles s'en rendent compte et choisissent un autre sujet. A de rares exceptions près, avouons-le, nous faisons du latin en amateurs : brillants amateurs,

peut-être, mais rien de plus. Le latin est pour les jeunes filles une source de jouissances et un magnifique accroissement de leurs richesses intellectuelles ; il est, en outre, très précieux en lui-même, par l'influence qu'il exerce sur leurs facultés ; mais il n'a point d'action efficace, il n'est pas un instrument familier, et ne donne pas à l'esprit une forte discipline ; il est un peu comme ces pierres friables dont le grain trop serré est difficilement poli ; par des transgressions inattendues, il trahit vite le défaut de cette longue et puissante formation qui peut seule donner l'érudition classique. Il est hésitant, peu sûr de lui-même, et de vrai, sa meilleure parure est la sobriété, produite par le frein qu'il oppose à la témérité et au décousu ; c'est comme une intuition qu'il donne pour aider à ne procéder qu'avec prudence, le doigt sur les lèvres. En somme, la valeur des études de latin des jeunes filles doit être considérée plutôt comme un ornement, que comme un moyen d'action. Cependant, dans les pensionnats catholiques, quelques éléments de latin sont presque indispensables. C'est un manque de respect, et une sorte d'inélégance morale, de grandir sans connaître le langage de la sainte Église. Il est presque impossible que des catholiques cultivés aient un goût sûr dans leur dévotion, discernent et aiment les plus excellentes choses, s'ils ne comprennent le texte de nos belles prières et de nos

hymnes liturgiques. Nous ne les connaissons pas réellement au moyen de traductions boiteuses, qui noient la force de l'idée dans la multiplicité des mots, et ne donnent, du vrai sens, qu'un à peu près. L'usage des prières dans le texte original est à la fois un exercice et une dévotion; il resserre le nœud qui nous rattache à l'histoire catholique des temps anciens ; il y ajoute un sentiment de proximité, lorsqu'avec connaissance de leur signification, on s'arrête sur ces mêmes paroles chantées depuis de longs siècles dans nos églises, se répétant d'âge en âge et enseignant les nations à travers le temps et l'espace. Cette langue est vraiment à nous; elle nous appartient par droit de naissance; mais pratiquement, elle ne sera nôtre que dans la mesure où nous saurons l'employer.

On a souvent remarqué que, même pour les moins cultivés des catholiques, le latin n'est jamais une langue morte. L'ordinaire de la Messe, les prières publiques les mettent chez eux dans les contrées les plus lointaines, dès qu'ils ont franchi le seuil d'une église. Le latin est notre langue universelle. Et n'étendrait-il son action que dans les bornes de ce sentiment du « chez soi » éprouvé, comme nous venons de le dire, par les petits et par les pauvres entrant dans la maison de Dieu, nous devrions être reconnaissants pour chaque mot de latin qui ne leur est point étranger.

Il y a, dans ce motif de fournir aux enfants

un secours pour leur dévotion et leurs prières, une raison suffisante de leur apprendre le plus de latin possible, quand même ils ne devraient jamais toucher un classique.

Sur le terrain des langues vivantes, il y a d'abord la question de la prononciation. Un reste d'accent national, dans le parler d'une langue étrangère, est devenu pour quelques-uns comme le refuge de la timidité; d'autres s'en sont fait le rempart de leur patriotisme. Mais actuellement nous devons être en état d'acquérir n'importe quelle prononciation de notre choix, même en l'absence de tout instructeur, ayant à notre disposition le gramophone pour nous répéter sans se lasser le vrai son des langues étrangères. Les études de phonétique ont pris, ces dernières années, un tel développement, que les professeurs de langues modernes seraient impardonnables de laisser s'éterniser les fautes anciennes.

Il y a eu aussi notre succession de méthodes. La vieille manière d'apprendre une langue étrangère, était de commencer dans la « nursery » avec une « bonne »; celle-ci avait pour successeur une gouvernante ou un professeur d'une sévérité classique, qui enseignait un langage d'une correction parfaite. Mais tout cela appartenait à l'éducation de la famille et demandait beaucoup de temps libre. Ce système ne s'adapte pas au plan d'études de l'école où, selon le terme américain, si expressif, chaque enfant « charrie »

tant de sujets, que les heures et les minutes doivent être, pour chacun d'eux, comptées jalousement. Alors se succédèrent les unes aux autres, des séries de méthodes qui ne semblent guère mériter d'autre qualification que celle d' « empirique », et se disent « la méthode naturelle », « la méthode maternelle », « la seule méthode pour apprendre les langues », etc. Des réclames de ce genre ont été magnifiques en promesses, auxquelles malheureusement les résultats n'ont pas toujours répondu.

Après avoir vu fonctionner quelques-uns de ces systèmes, on en arrive aux conclusions suivantes :

1. Les bons professeurs peuvent réussir d'une manière excellente avec presque toutes ces méthodes ; mais généralement ils en élaborent une qui leur devient personnelle.

2. Si professeur et enfants se donnent beaucoup de peine, les progrès seront remarquables, quelle que soit d'ailleurs la méthode employée ; sans cette condition les méthodes « classique » ou « naturelle » auront peu de succès.

3. Les professeurs ayant des idées arrêtées au sujet des enfants et des méthodes empêchent le développement.

4. Les « Cours sans maîtres » revenant à deux sous la leçon (elle dure dix minutes et elle est spécialement recommandée pour les courses en tramways), les gramophones, quelle que soit la minutieuse préparation de leurs cylindres, rendent un

nouveau témoignage à la vieille doctrine, qu'il n'y a pas de route royale pour conduire à la science, et que celle des langues ne s'obtient pas à bon marché. Mais si nous en apprécions la valeur comme il convient, nous aurons, pour l'établir sur des bases solides, un zèle proportionné. Par cette voie, nous revenons encore aux fondements de la vocation d'un éducateur : amour et travail.

La portée qu'a, pour l'esprit, l'acquisition de nouvelles langues est si étendue, qu'elle nous paie largement de nos peines. Il ne s'agit point ici d'une importance utilitaire; celle-ci s'achète à bon compte et a, en soi, peu de valeur. Cette perspective ne suffirait pas à nous faire creuser les principes fondamentaux de n'importe quelle langue. L'esprit n'est satisfait que par le génie de l'idiome, ses formes les plus choisies, son mouvement caractéristique, et surtout par la prise de possession de sa littérature intime, c'est-à-dire l'esprit qu'il montre en parlant à ses semblables, et avec lequel il se révèle plus complètement lui-même.

Les avantages des langues modernes, dans l'éducation d'une jeune fille, n'apparaissent pas toujours à première vue, et pour les recueillir il ne suffit pas d'une connaissance superficielle. Au point de vue social, la valeur de l'étude des langues est évidente à chacun; pour le commerce surtout, sa nécessité devient chaque jour plus exigeante. C'est là que les méthodes toutes faites multiplient

leurs promesses de mener au succès par un chemin rapide et facile ; peut-être cette route suffit-elle, en effet, à atteindre le but proposé. Mais une connaissance qui ne vise que la correspondance d'affaires n'est pas du domaine d'une éducation libérale. C'est un vocabulaire limité, un style sec, laconique, sans façon, emprisonné dans un cercle de fer ; par conséquent, à formes peu élastiques, d'une politesse assez rudimentaire, avec des formules obligées pour chaque cas particulier, et des termes en petit nombre, s'adaptant aux négociations de chaque branche commerciale. Tout cet ensemble fournit des moyens de communication, mais n'est pas un langage. Du reste, même ce qui porte à bon droit ce titre a perdu de son ancien prestige depuis que l'art si beau de la conversation commence à décliner. Il faut peu de savoir pour les communications brèves d'aujourd'hui ; la rapidité de l'automobile a coupé court aux vrais entretiens ; on n'a le temps d'échanger que des banalités, pour lesquelles un nombre de mots très limité est suffisant.

Que nos jeunes filles prennent donc du temps, ou qu'on leur en accorde, pour s'adonner un an ou deux à l'étude approfondie des langues modernes, non dans les phrases rebattues des touristes, ou les lieux communs des salons, pas davantage avec le désir d'atteindre la mesure représentée par « l'inscription académique », mais qu'elles lisent les meilleurs ouvrages ; qu'elles s'essaient à parler

aussi bien qu'on peut le faire maintenant, et à écrire selon les meilleurs modèles de l'époque. Alors, l'étude des langues modernes s'élève à un niveau bien supérieur. De là, l'horizon s'étend en proportion du nombre de langages connus, et de l'intelligence de chacun; le principal résultat, au point de vue éducation, consiste dans une plus grande facilité de sympathie et de compréhension mutuelle, tandis que l'étroitesse d'esprit et de cœur, préjugés de race et de nation, diminuent dans la même proportion. Les élites, à travers le monde entier, se comprennent facilement, et ont de singulières similitudes; au contraire, sur les degrés inférieurs de l'échelle sociale, la divergence s'accentue à mesure que l'on descend.

Il y a une entente d'esprit à travers le langage ; mieux l'on possède celui d'un peuple, plus intime sera le contact avec tout ce qui lui appartient, avec le meilleur de lui-même. Mais la connaissance superficielle d'une langue, au lieu de supprimer les limites, les accentue plutôt, car elle multiplie les erreurs et les rend plus amères. La demi-science est une source de malentendus au sujet de l'idéal des différents pays. Nous perdons le meilleur de ce qui est dit; l'arome du parfum nous échappe, comme la pensée contenue dans la parole qui vibre. Ainsi, nous sommes de simples touristes dans ce monde moral; quel nom, en effet, peut mieux exprimer l'attitude d'esprit de ceux qui sont des étrangers, non des pèlerins,

qui se conduisent comme des vagabonds d'une espèce un peu civilisée, n'ayant rien à donner et plus inclinés à prendre qu'à recevoir. Créer des liens, des sympathies, des obligations dans le domaine intellectuel est un bienfait appartenant à l'étude des langues ; il rend possible cette gracieuse hospitalité d'esprit, offerte et reçue tour à tour, entre personnes de nations différentes. Il est particulièrement appréciable dans l'éducation des jeunes filles, puisque les charmes de ces relations dépendront d'elles en grande partie. Les élever au-dessus des préjugés, leur faire goûter les beautés qui se trouvent en dehors de leur cercle habituel d'idées, leur donner de plus larges possibilités de faire le bonheur des autres et de se trouver elles-mêmes à l'aise en différents pays, c'est leur assurer le pouvoir de dominer les diverses situations de la vie qui touchent leur bien-être et celui de leur entourage. C'est aussi les rendre cosmopolites dans la meilleure acception du mot.

Il existe d'ailleurs dans toutes les langues un vaste champ de lectures, et pour les catholiques un grand choix d'excellents ouvrages. La manière d'écrire la vie des saints notamment a été cultivée avec grand succès un peu partout au cours de ces dernières années. Les saints nous apparaissent aujourd'hui comme des êtres de la nature humaine « aussi intéressants qu'un roman », pour user d'une comparaison de convention. Dès lors,

nous les trouvons plus facilement dignes de foi, plus imitables que les saints des livres d'autrefois, qui semblaient toujours exempts des misères terrestres et plus angéliques qu'humains. Il y a également, en fait d'ouvrages de critique, des travaux de valeur, des essais de psychologie pratique. Des questions de science sociale ont été mises aussi à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

La comparaison de ces avantages nous amène naturellement à un autre point de vue pratique : celui des traductions. Le dicton italien, qui assimilait jadis le traducteur à un traître, doit maintenant faire place à une juste reconnaissance des services rendus, de nos jours, par les traductions consciencieuses. Des soins plus minutieux ont été apportés à ces sortes de travaux ; une scrupuleuse et élégante exactitude nous a donné dans bien des cas des versions qui ne sont pas indignes de l'original. On peut être très utile à l'Église et aux lettres par ce travail ; c'est un de ceux auxquels les jeunes filles sont capables d'apporter un précieux concours, si elles y ont été suffisamment préparées. Cependant, mettons-nous dans l'esprit qu'il n'est pas à souhaiter que tout livre, beau et utile dans le texte, soit nécessairement traduit. Tant de choses dépendent du génie de la langue, de la mentalité du pays, qu'elles s'évaporent en passant par la traduction ; d'autres font appel d'une manière si marquée à des points de

vue nationaux, qu'elles semblent une anomalie dans un autre langage. Le traducteur a une grande responsabilité et une tâche difficile. Pour faire une œuvre réellement bonne, il lui faut une laborieuse persévérance; il doit concilier deux devoirs importants : d'abord rendre la pensée de l'auteur aussi exacte que possible, et dans le sens le plus littéral; garder ensuite la souplesse de son langage sans le contraindre dans une forme étrangère qui en altérerait parfois même la signification.

La beauté de ce travail du traducteur réside dans l'accord parfait de la conscience et de la liberté; on n'y parvient point sans une infatigable recherche du mot propre, le seul qui donne le vrai sens, et l'expression exacte de l'idée. Croire que le terme exact doit se rencontrer est une des joies du travail; être un amateur de mots choisis et charmants est une attraction en soi, attraction qui conduit à l'amour de choses encore plus belles : amour de la vérité, de la convenance, de la limpidité; elle mène aussi à l'exercice de la réflexion, des distinctions, de l'équilibre, et forme une qualité très rare, mais précieuse chez les femmes : la patience intellectuelle. On dit que notre race anglaise excelle dans la patience morale, mais qu'en approchant d'un sujet intellectuel, cette vertu s'évanouit et qu' « il nous faut atteindre le but du premier bond » ou n'y pas arriver du tout. La poursuite soutenue du terme exact corrigerait

cette impatience ; et si la recherche est aidée par la connaissance de plusieurs langues modernes, de façon qu'il y ait contre-poids, et comparaison entre les différentes significations, on trouvera bientôt que ces efforts ouvrent non seulement de riches mines de pensées, mais donnent un pouvoir toujours croissant pour les exploiter et pour en extraire l'or en abondance.

CHAPITRE X

L'HISTOIRE

Parmi les sciences dites profanes, l'histoire est celle dont la valeur dépend le plus de la considération qu'on lui accorde, et du point de vue auquel on se place pour l'enseigner. Non qu'envisagée dans l'ensemble elle soit vraiment un sujet profane; — des périodes isolées, des tranches peuvent, il est vrai, être étudiées dans un esprit purement humain, ou en dehors de tout esprit spécial ; — mais le principe vital réside dans l'ensemble et non dans le fragment. C'est seulement lorsque l'histoire est considérée avec cette vue générale qu'elle mérite l'honneur qui lui est dû comme « science des Rois », école d'expérience et de jugement, et l'une des plus grandes maîtresses de vérité.

Dans les temps modernes, depuis la chute de l'Empire d'Occident, l'histoire de l'Europe par

haine ou par amour, s'est concentrée autour de l'Eglise. Aussi l'éducation catholique entre là comme dans son domaine. L'âme chrétienne se sent plus à l'aise, au milieu des phénomènes et des problèmes historiques, que d'autres esprits pour qui les âges de foi ne sont que des repaires de superstition, des périodes d'asservissement moral, ou pour le moins des époques fabuleuses. Sans l'Église, en effet, où est l'idéal des croisades et du saint Empire Romain, l'esprit religieux de la chevalerie, la guerre des investitures? Que deviennent le pouvoir et la souveraineté temporelle des Papes, les misères de la « Captivité de Babylone », le développement des Ordres religieux et, dans l'histoire contemporaine, au cours de ces cinquante dernières années, la question italienne et la position actuelle de l'Eglise de France? De tels événements sont inexplicables, sans l'Eglise qui donne la clef des conflits, et le sens des idées directrices. Si l'on ne connaît pas la vie intime de l'Eglise, il est impossible de concevoir ces grands faits comme des réalités, atteignant la conscience et proposant un but et une orientation à la vie elle-même. Présentés seulement comme des luttes terrestres entre les hommes, des disputes de partis, des rêves d'impérialisme ecclésiastique, ils perdent leur vraie signification. Qu'on laisse de côté l'Eglise, et qu'on essaye de préparer un cours sérieux d'histoire, même pour des jeunes filles au dessous de

dix-huit ans, à chaque instant, on sera à la merci d'une question aussi sérieuse qu'embarrassante. Qu'est-ce que les Investitures? Et Canossa? Et Mentana, et Castelfidardo? Les explications données alors par des maîtresses non-catholiques pourront bien n'avoir pas plus de valeur que les réponses du vieux Kaspar au jeune Peterkin sur la bataille de Bleinheim :

Et maintenant parlez nous de la guerre,
Et pourquoi ils combattirent l'un contre l'autre.
— Pourquoi ils ont combattu l'un contre l'autre,
Je ne saurais vous l'expliquer,
Mais tout le monde disait
Que ce fut une fameuse victoire.
— Et quel en fut le résultat final?
Demanda le petit Peterkin.
— Cela, je ne saurais vous le dire,
Mais pour sûr, ce fut une fameuse victoire[1].

C'est à cause de cela que l'histoire européenne tient si peu de place dans le programme des écoles laïques de jeunes filles, et le fait lui-même est un aveu inconscient de la difficulté que nous

1. Now tell us about the war,
And what they fought each other for?
What they fought each other for,
I could not well make out.
But every body said, quoth he,
That 'twas a famous victory.
What good came of it at last?
Quoth little Peterkin.
Why that I cannot tell, said he,
But 'twas a famous victory.

(*The Battle of Blenheim*, Southey.)

signalons. Mais d'ailleurs, partout où les programmes d'études sont réglés de manière à répondre aux pures exigences des examens, l'enseignement de l'histoire est, par le fait, détrôné de la place qui lui appartient. Cette science a droit à une position centrale et dominante ; il lui faut un cadre majestueux, qui puisse faire impression quand on l'embrasse d'un coup d'œil. Elle mérite d'être enseignée à un point de vue qu'on n'aura pas à réviser plus tard. Ce but sera atteint avec une sécurité parfaite, et dans une mesure qui se prêtera dans la suite à tous les développements si, dans la disposition naturelle des faits, tout vient se grouper autour de l'Église.

Les études historiques ont pris, au cours du XIXe siècle, pendant la seconde moitié surtout, un rapide et magnifique essor. Les matériaux amassés sont si considérables, les listes d'auteurs distingués s'allongent si démesurément, qu'on désespérerait presque de pouvoir adapter un tel sujet à la mentalité de l'enfant, si cet immense rayonnement n'était relié à un point de vue central, dans lequel l'Incarnation et l'institution de l'Église sont les deux faits capitaux, qui dominent tous les autres, et fixent à chacun sa place et son importance relative. Unis sur ce sommet, l'enfant qui apprend l'histoire, et le maître qui l'enseigne, peuvent se tenir rapprochés dans une parfaite communauté de pensées, et si l'enfant devenait historien à son tour, ce serait par un développe-

ment normal et ininterrompu de ses connaissances premières, sans avoir rien à en rejeter.

La méthode synthétique d'enseignement, contre laquelle il y aurait tant à dire lorsqu'elle est appliquée à l'histoire nationale ou aux autres branches d'études, convient absolument ici : on ne peut embrasser l'univers d'un regard plus vaste qu'en se plaçant au point d'où l'Église l'envisage, c'est-à-dire dans sa lutte pour faire, des royaumes d'ici-bas, le royaume de Dieu et de son Christ. Ce n'est pas l'horizon des faits que l'Eglise considère, mais un horizon rationnel. De cette hauteur, grands et petits, historiens et enfants peuvent contempler les mêmes cieux, les uns avec les instruments scientifiques de l'observatoire, les autres avec l'œil nu de la foi et l'intelligence de leur âge.

L'enseignement de l'histoire, tel qu'il a été conduit ces dernières années, a du chemin à faire pour atteindre ce point de vue central. Considéré comme moyen d'éducation, cet enseignement a beaucoup souffert de ce qui a été réalisé dans le but de l'aider et de le promouvoir. Les programmes universitaires, les exigences des différents examens, ont fait surgir une poussée de manuels spéciaux dans lesquels les faits et les résumés se combinent avec une prévoyance et un soin merveilleux, pour aller au devant de tous les besoins. La bonne intention avec laquelle tous les cas possibles sont résolus d'avance, entre les deux cou-

vertures d'un petit manuel, a fait manquer le but; l'action vivante a disparu; il ne demeure qu'un squelette. Après avoir pris un à un ces débris desséchés pour les mettre en ordre, et en rendre compte au bureau d'examen, l'enfant délivré s'échappe, avec le désir de trouver une réalité qu'il cherche vainement dans ces pages sèches, et se jette dans le roman, dont les personnages, pour n'être que fictifs, sont au moins de chair et de sang comme lui, et ont avec sa vie mille points de contact. « Naturellement, » écrivait une jeune fille qui avait changé de pensionnat, « comme ici nous nous préparons aux examens, nous n'étudions que des résumés et des généalogies en histoire, et des nomenclatures pour les autres sujets. »

Les appréciations des enfants donnent parfois, indirectement, sur les résultats d'une pareille méthode, un jour bien significatif : « Aimiez-vous l'histoire ? » — « Non, je la détestais ; j'ai en horreur les noms et les dates. » — « Que pensiez-vous de tel ou tel personnage ? » — « Il n'était pas dans ma période. » — Ainsi l'histoire est devenue une liste de noms, de dates, de généalogies, de faits, un dur caillou au lieu de pain. C'est injustice envers les enfants de leur donner de tels préjugés contre un sujet plein d'intérêt, et dont les moindres détails touchent de si près à l'existence humaine ; c'est une erreur de développer démesurément une période, au détriment de

la vue d'ensemble, qui met chaque chose dans son cadre avec ses vraies proportions. C'est faire comme dans ces vieux albums destinés aux tout petits enfants, où la chauve-souris sur une page, et l'homme sur l'autre page, étaient de même taille.

Nécessairement, il faut se restreindre; le choix à faire doit être guidé surtout par le sens de la proportion, et la facilité d'adaptation à un plan d'ensemble. Sir Joshua Fitch dans ses *Leçons sur l'art d'enseigner*, — un vieux livre qui n'a plus cours depuis le déluge des « Traités pédagogiques », mais qui garde sa valeur, — dit qu'on trouverait une méthode parfaite, pour enseigner l'histoire aux enfants, dans les livres historiques de la Sainte Écriture. L'idée est précieuse. Elle indique qu'il faut tendre vers un but; mais tantôt le chemin qui y conduit se resserre en une simple ligne ; tantôt, il se dilate en récits complets et vivants, spécialement sous forme de biographies. Le principe peut être appliqué à tout enseignement historique que l'on doit donner aux enfants ; à l'Histoire Sainte, qui a sa place dans l'instruction religieuse, à l'histoire ancienne, en des limites restreintes, aux histoires grecque et romaine dans la proportion où les années d'éducation peuvent les permettre, et aux deux parties de l'histoire les plus importantes et les plus nécessaires aux enfants : celle de leur propre pays et celle de l'Eu-

rope moderne, toutes deux encadrées par l'histoire de l'Église.

Il y a, dans les jeunes intelligences, des degrés de développement auxquels doivent correspondre différentes manières d'enseigner et même différents objets d'enseignement, selon qu'il est fait appel à l'une ou l'autre des facultés en formation. La première phase est pour l'imagination; la seconde s'adresse non seulement à l'imagination et à la mémoire, mais aussi à l'intelligence; la troisième est le commencement d'une période de résultats : elle exerce le jugement et donne des principes de recherches et de critique.

La première de ces périodes est donc fabuleuse. Par l'étude de la meilleure mythologie, des légendes héroïques, des récits les plus anciens, les esprits des enfants se tournent vers ce qui est grand et beau dans les traditions du passé. Ils y apprennent des vérités dépassant les notions restreintes données par l'exposé littéral des faits. Au début, ce ne sont peut-être que simples histoires d'enfants, mais nous le savons par expérience, ils sont inépuisables, les trésors amassés jadis dans la lecture des voyages d'Ulysse, ou celle des mythologies orientale et scandinave, avec la Légende de Balder et les aventures des enfants de Lir. L'art de raconter a pris de nos jours une puissance pleine de charme. Le narrateur se constitue le pionnier de l'historien ; il explore le domaine, il prépare la voie. Ainsi l'histoire a posé

ses jalons, avant que le bureau des examinateurs n'arrive dans la morte-saison piétiner sur les jeunes tiges.

A la seconde période — celle qui fait appel à la fois à l'intelligence et à l'imagination, — appartient l'étude de l'histoire nationale, de la race et du pays. Ici, les grandes leçons de loyauté et de patriotisme ont leur place toute marquée. Ici, surtout, se forme ce dévouement, cette piété envers la patrie qui tend, hélas ! à décliner depuis que les liens du foyer domestique se relâchent.

Nous ne voulons pas enseigner un patriotisme étroit, qui chercherait son expression dans le dénigrement ou l'antagonisme vis-à-vis des autres nations, mais au contraire, un patriotisme qui s'affirme dans le renoncement à soi-même et l'esprit de sacrifice pour le bonheur du pays. Le moment de graver ces principes est cet âge moyen de l'adolescence, pas encore bien fixé, où l'exubérance des désirs cherche un idéal, où les grandes actions morales peuvent être comprises, où la valeur du caractère commence à être saisie et appréciée.

Si, durant la première période, les enfants sont charmés par le récit de choses étranges, dans la seconde, ce qui est fort les captive. Ils donnent leurs préférences à une vigueur primitive et simple, aux caractères fortement marqués, admirent le courage et la patience et peuvent sans broncher entendre la description de tortures qui

impressionnent, dans leur délicatesse, des enfants plus âgés. Peut-être en supportent-ils davantage parce qu'ils *approfondissent* et *réalisent* moins ; mais le fait est là. Ils s'enthousiasment devant les souffrances des Martyrs, et n'acceptent pas aisément l'idée que les devoirs communs peuvent être héroïques devant Dieu.

En cette période de développement, beaucoup peut être fait, pour former l'esprit, par l'enseignement de l'histoire, s'il a un peu d'ampleur. Concréter l'idéal de la grandeur en des personnages qui le méritent, — travail délicat, facilement gâté par un mot inopportun, comme une porcelaine fine qui éclate dans un four mal réglé — ; donner des idées nobles et désintéressées du but de la vie, inspirer un dévouement loyal à toute autorité légitime, en vue de Dieu de qui elle émane, faire ressortir l'héroïsme de ces femmes de cœur qui ont illustré notre pays, montrer les droits qu'a une nation à l'amour de ses fils et de ses filles et stimuler le sentiment de la responsabilité de son honneur, surtout, dévoiler le suprême mérite de l'abnégation et d'un beau caractère, tout cela peut et doit être enseigné durant la période moyenne de l'éducation, si l'on veut qu'il en reste pour la vie, une empreinte forte et durable. C'est un âge obstiné pour lequel l'enseignement doit reposer sur des bases aussi profondes que solides. L'évolution du caractère est alors à un tournant critique ; en bien ou en mal,

c'est l'avenir qui se dessine; il faut donc une main ferme pour dominer et soutenir, un esprit fortement trempé pour imposer le respect, convaincre et fonder les principes sur lesquels les jeunes forces pourront s'essayer.

Tous ceux qui ont le privilège d'enseigner l'histoire aux enfants ont une occasion merveilleuse de former les intelligences en même temps que les caractères. La vigueur de nos convictions, la beauté de notre idéal personnel, l'énergie de notre patriotisme et de notre loyal dévouement à l'autorité exerceront de l'influence dans une double proportion : celle de notre abnégation personnelle et celle de notre discrétion. Si l'esprit de sacrifice n'existe qu'en théorie, les enfants le comprennent vite; la moindre fausse note à ce point de vue ne leur échappe jamais. Cet âge est le plus complexe ; nous aurons donc à déployer toutes nos ressources de sagacité pour le diriger dans les détroits dont les contours ne sont point marqués sur la carte. Les vrais éducateurs se forment au contact de ces éléments, difficiles mais bien intéressants.

Ceux qui viennent après constatent les résultats que les premiers ne peuvent souvent apprécier eux-mêmes. Avec moins de difficultés, car la raison est plus mûre, la tête moins chaude et le caractère moins irritable, ils pourront appliquer les principes précédemment posés. Nous disons : avec moins de difficultés, c'est-à-dire avec des

éléments moins rebelles, mais non avec moins de responsabilité ni avec moins de souci. Car plus l'ouvrage commencé est proche de son terme, et plus parfaits en ont été les débuts, plus profondément aussi celui qui met la dernière main sentira la nécessité d'y apporter du respect, de la patience, de la vigilance, afin de ne pas gâter par une intervention intempestive les fruits que va donner cet âge plein de promesse, et de demeurer digne de la confiance qui lui a été accordée.

Sans doute, on peut compter beaucoup sur l'impressionnabilité de la petite enfance, et sur les marques indélébiles qui s'impriment alors; cependant, la troisième période, qui se déroule pendant les premières années de l'adolescence, est encore plus importante et plus décisive pour la formation du jugement. C'est alors, en effet, que le discernement commence à poindre, et que l'esprit personnel s'éveille plein de sève et de vie. La ligne de transition est franchie; l'étude de l'histoire, — comme toute autre étude, — entre dans une nouvelle phase. L'enseignement élémentaire, qui a suffi jusqu'ici et qui, de fait, a été le seul possible, doit s'élargir; l'importance relative des horizons divers est le plan sur lequel la progression des études va se développer.

L'exercice du jugement devient alors l'objectif principal; sa formation est le premier devoir de ceux qui enseignent. Il n'est point facile de donner une juste appréciation et des vues droites. Il

faut tout d'abord les avoir soi-même; pour les appuyer à propos de faits et d'arguments, un travail préliminaire, travail foncier et patient, est absolument indispensable. Les opinions fraîchement recueillies dans un article de journal ou de revue ont leur attraction et leur intérêt; elles plaisent aux jeunes esprits, avides de théories, et anxieux de trouver un fil conducteur; elles ne peuvent être cependant qu'un secours éphémère. Les rédacteurs de ces publications ne s'attendent pas, en général, à être pris trop au sérieux; ils veulent suggérer plutôt que convaincre. Il importe d'apprendre aux élèves à ne pas chercher dans ces feuilles périodiques le dernier mot d'une controverse, ni les bases de l'histoire contemporaine.

Puis, il ne faut pas oublier l'esprit d'opposition si naturel à cet âge. C'est la conviction, non une soumission passive, qu'on doit viser à produire. Faire parade d'autorité est ici, plus qu'ailleurs, hors de saison. Le ton qui signifie : « Vous devez penser comme-moi », tend, sans aucune mauvaise volonté de la part des enfants, à les exaspérer et à soulever l'esprit d'opposition. Au contraire, en écoutant avec attention et déférence leurs objections, en admettant leurs difficultés, on prévient l'irritation ou l'impatience, et du même coup on dispose le jeune auditoire à tenir compte de l'enseignement reçu.

Ne blâmons point les enfants qui n'entrent pas tout droit dans nos manières de voir. Il est sage

de faire bon accueil à l'indépendance de leurs idées, fût-elle la preuve d'un esprit agressif ou trop sûr de soi. La conviction qu'on voit le fond des choses est la caractéristique de cet âge. Mieux vaut pour l'enfant se montrer sous ce jour, qu'admettre par faiblesse ou étourderie tout ce qu'on lui présente, ou, ce qui est pire encore, poser pour cette impartialité qui s'interdit tout jugement, et finit par effacer la ligne de démarcation entre le bien et le mal. Ces esprits trop dociles, qui ne donnent aucune peine dans le présent, en préparent souvent dans l'avenir. Ils ont accepté nos paroles sans opposition et ont semblé y croire; d'autres paroles viennent ensuite et changent leurs convictions; leurs idées varient selon la publication du jour, selon la vogue ou l'entourage. Ces caractères demeurent sous l'influence du monde; l'Église n'en peut attendre ni amour ni service.

Il faut donner, des actions humaines, une double appréciation : au point de vue du bien et du mal, puis, comme moyens adaptés à leur fin. Le premier de ces jugements intéresse même les plus jeunes enfants. Pour eux, il est vrai, tout est blanc ou noir; les caractères sont entièrement bons ou mauvais, dignes d'une admiration sans mélange, ou d'une haine cordiale, qu'ils déversent d'ailleurs avec simplicité et véhémence. Ils se réjouissent sans scrupule du châtiment infligé au coupable et de toute justice distributive atteignant

les méchants. On les croirait parfois cruels dans leur besoin d'une juste vengeance; c'est qu'ils sentent d'instinct que l'affirmation du principe passe avant l'intérêt particulier; c'est qu'ils détestent, en outre, les demi-mesures et les compromis. Avec les plus âgés, les choses sont moins faciles; plus ils approchent de l'étude de nos temps actuels, plus il importe de leur montrer que le bien ne va pas toujours sans mal, ni le mal sans bien.

Les moments disponibles des deux ou trois dernières années d'éducation d'une jeune fille seraient bien employés à l'étude de l'histoire moderne. Là, se trouvent posés les problèmes les plus complexes; là aussi, l'on voit comme les questions contemporaines ont leur origine dans le passé et l'on saisit, à leur principe, les forces destructives qui travaillent, de nos jours, à désorganiser les nations d'Europe et à saper les bases de tout gouvernement. Que d'utiles leçons à retenir! Gardons-nous d'émettre de sombres prévisions; mais, au contraire, dégageons les effets des causes, et montrons que la lutte, en ses phases diverses, est de tous les temps. Pour les catholiques, la conclusion de ces leçons de l'histoire ne doit jamais être le découragement. Le passé donne confiance en l'avenir. Si les gloires des âges d'autrefois sont mises en balance avec leurs difficultés, les douleurs actuelles de l'Église avec sa force intérieure et ses espérances, n'y a-t-il pas un sérieux motif

de bénir Dieu de nous avoir fait vivre en ces jours dont on dit tant de mal? Avec ses racines dans le passé, l'Église a, dans tous les temps, des germes, des boutons en fleurs et des fruits qui mûrissent. La grêle pourra bien en détruire quelques-uns; il en restera toujours. Marchons donc tête levée; nous voyons les « jeunes pousses » sur le figuier et nous « savons en qui nous avons cru. »

Pour établir solidement nos élèves dans ces motifs de reconnaissance, la tournure de notre esprit, la direction de nos idées seront d'un grand poids. Ceci nous conduit à considérer les qualités requises pour enseigner l'histoire.

Avant tout, on doit attacher à cet enseignement un grand intérêt; il faut qu'il nous impressionne nous-mêmes, que nous y éprouvions de la joie, de la fierté, de l'indignation, choses qui ne se trouvent point dans les manuels. L'enfant apprécie peu les classes qui ressemblent aux leçons de ses livres, avec résumés, dates, sommaires et tableaux synoptiques. Ce qui lui importe, ce sont les personnages. Si une fois il a compris que tel fait, récité de mémoire, a eu lieu véritablement, entre gens qui ont vu, senti les choses aussi vivement qu'il aurait pu les voir ou les sentir lui-même, alors ses sympathies et son intelligence ont dépassé le cadre d'un enseignement technique; elles s'ouvrent aux accents des grandes actions et des souffrances de l'humanité.

C'est surtout dans l'histoire de l'Église que la correspondance émue devient sincère. Les récits profanes des temps antiques ont un intérêt dramatique et pittoresque plutôt que véritable; mais tout ce qui concerne les grands événements religieux, particulièrement ce qui touche à la personne des Souverains Pontifes et à leur perpétuité au travers des siècles, est profondément senti de l'enfant. Les Papes, en effet, se rattachent tous à notre temps; ils s'élèvent au-dessus des barrières de leur époque particulière parce que, d'une manière ou de l'autre, ils ont eu à faire ou à supporter ce que font et supportent les Papes de nos jours. Si nous peignons au vif les douleurs du Pontificat de Boniface VIII, avec les sollicitudes, les désaccords, les luttes qui le troublèrent, et les scènes violentes de la tragédie finale, ou si nous faisons comprendre quelque chose des angoisses de Pie VII, les enfants ressentiront plus intimement l'amour et la compassion pour le Pontife qui, de nos jours, du haut de la même chaire, souffre les mêmes douleurs, soutient les mêmes combats sous des aspects différents. Les gouvernements et les démocraties naissantes conspirent contre lui, comme le firent jadis les princes et les rois, et tous, dans leur orgueil, nourrissent ce vain espoir : renverser le Christ et son Vicaire.

A cette vie qui doit animer notre enseignement, ajoutons le courage de dire la vérité. Il fut un temps où certains professeurs catholiques admet-

taient difficilement qu'il se fût trouvé des papes indignes de leur charge; ils croyaient qu'en parlant d'abus dans le clergé, dans les ordres religieux ou parmi les catholiques, ils trahissaient la cause de l'Église, et mettaient en péril la foi de leurs élèves. Ils jugeaient meilleur pour l'enfant de n'être éclairé que plus tard, avec la pensée secrète qu'il ne le serait jamais. C'est bien ici qu'est le péril. Nous sommes en contact avec l'incrédulité, nous vivons à une époque où aucun catholique ne peut échapper aux questions ou aux attaques. La plus grande injustice vis-à-vis de la foi et vis-à-vis des enfants eux-mêmes serait de les lancer sans armes dans la mêlée. Arrivent les assauts : l'enfant, mal préparé, les repoussera d'abord par une négation formelle et convaincue; mais l'inquiétude viendra, il s'en suivra une recherche, et quel malheur si elle aboutit à la juste indignation soulevée dans l'âme avec ce regret : « Pourquoi ne m'a-t-on pas dit la vérité? » Il semble alors que toute sécurité sombre dans cette vague oscillation de fondements qui devaient être établis sur le roc. En mettant les choses au mieux, une telle expérience produit ce que les constructeurs appellent « un tassement ». Le bâtiment ne s'écroulera point, mais il sera défiguré. En d'autres cas, les conséquences peuvent être plus graves : elles ébranleront d'abord, puis abattront l'édifice spirituel, en laissant pénétrer l'esprit de scepticisme.

Il est impossible, évidemment, de prémunir les enfants contre tous les coups qui pourront être portés à l'Église ; mais on peut établir dans leur esprit deux bases solides, qui leur donneront confiance.

1° Les témoignages qui, d'année en année, proviennent des documents d'État, sont en faveur de l'Église. Les écrits des auteurs non croyants ont encore, sur ce point, une force probante plus considérable, car ils ne peuvent pas être soupçonnés d'esprit de parti.

2° En supposant que les faits attribués à certains Papes soient authentiques et que bien des abus dont on charge l'Église n'aient pas été exagérés, en mettant les choses au pire, et en concédant tout ce qu'on nous impute, notre foi n'en serait-elle pas encore plus solidement établie, au lieu d'être diminuée ? L'existence de l'Église et de la Papauté, telles qu'elles se présentent de nos jours, est un miracle permanent, car tout événement tendant à montrer que, selon les probabilités humaines, elles auraient dû périr depuis longtemps, ne fera que les mettre dans un relief plus puissant. Avec cette conviction, la plus petite de nos enfants peut lever bien haut la tête, forte de sa foi et de sa confiance en l'Église. Sans se déconcerter, elle peut attendre une solution, et, si dans le moment présent elle ne sait la donner ni à elle-même ni aux autres, elle peut dire du moins comme les jeunes Hébreux au Roi Nabuchodonosor : « Il n'est pas besoin que nous vous répondions sur ce sujet. » — Pressée davantage,

elle ajouterait : « Vos charges ne servent qu'à confirmer ma foi; il n'est pas utile de vous répondre. »

Impossible de quitter ce vaste sujet de l'histoire, sans dire un mot de la manière de l'enseigner. Ici, c'est, en effet, la manière qui importe plus que la méthode, lorsqu'on a su s'affranchir de ces entraves que sont les périodes prescrites, et les programmes rivant aux textes de manuels. Les manuels peuvent avoir leur utilité; mais qu'il est difficile d'en trouver qui répondent aux désirs et aux besoins ! La force de l'enseignement de l'histoire, pour les enfants et les jeunes filles élevées en pension, repose donc surtout sur les leçons orales. La forme de conversation, si appréciable dans les autres branches, ne semble point ici la meilleure, pas plus que celle de leçons techniques bien graduées. Pour les plus jeunes, le mieux est souvent une sorte de récit; pour les autres, des narrations, aboutissant à des points de vue spéciaux; pendant les classes, des intervalles de causeries où le professeur encourage les questions judicieuses; dans les dernières années d'éducation, une série de discours familiers, transition entre les méthodes convenues du pensionnat et les conférences solennelles qui viendront plus tard.

Les cours d'histoire perdent souvent de leur valeur par des questions futiles, posées par acquit de conscience, pour satisfaire à l'obligation soi-disant

d'interroger, ou pour réveiller un enfant distrait. C'est acheter trop cher l'attention. Il est contraire aux règles de l'art, de manquer l'effet d'ensemble d'un beau récit, pour se mettre à la poursuite d'un esprit qui fait l'école buissonnière. C'est également pécher contre les lois de l'esthétique, d'abandonner le point culminant d'une narration ou d'une conférence qui fait naître des pensées sérieuses et excite l'enthousiasme, et changer subitement de ton, pour retomber dans les résumés, sommaires ou discussions. Le silence vaudrait mieux. La haute morale qui se dégage de l'histoire dépasse les limites de simples leçons ; elle fait partie de la vie. Tout doit concourir à la mettre en relief, les compositions des plus jeunes enfants, les essais des aînés, surtout la direction des lectures qui compléteront les études préliminaires.

Au terme de leur éducation, les jeunes filles doivent être désireuses et capables de poursuivre leurs études historiques, en lisant des ouvrages choisis, ou en suivant avec intelligence certaines conférences ; capables aussi de s'exprimer avec clarté en des notes, des essais, qui rendent compte de leur travail aux personnes qui les guident. Ce qu'elles savent en histoire doit les mettre en état de voyager avec profit, d'apprécier ce qu'elles voient, d'entendre les échos des grands souvenirs du passé. Elles doivent surtout mesurer les justes rapports qui les rendent à la

fois si grandes et si petites : petites en proportion de ce qui a existé ; grandes par l'héritage de ce qui a précédé et l'attente de ce qui doit venir.

CHAPITRE XI

L'ART

Quand on considère à quel point l'orientation de la vie dépend de la nature de nos goûts, et du juste discernement de ce qui nous plaît et nous déplaît, rien peut-être ne paraît aussi important, en matière d'éducation, que de savoir distinguer cette force directrice, et l'incliner en tout vers ce qu'il y a de mieux. Ici, rien n'est à dédaigner. Le goût exerce son influence dans toutes les sphères de la vie. Tels nos goûts, telle notre vie elle-même. La valeur intime de nos actes, au dedans et au dehors, est réglée par la nature des choses qui nous attirent, et par le niveau de notre idéal. Si nous sommes sévères dans nos appréciations, difficilement satisfaits, et de plus sincères avec nous-mêmes, c'est signe que l'éperon du mécontentement, dans tout ce que nous faisons, stimule nos

efforts à la poursuite inlassable d'une perfection, qui reste d'ailleurs toujours hors d'atteinte. Mais il faut se prémunir contre une rigidité maussade qui rend étroit, au point de ne laisser voir que les fautes et les défauts, et enlève toute possibilité d'admiration franche et simple. Cette disposition malveillante, qui arrête tout essor personnel, et porte à blâmer les entreprises d'autrui, croîtrait facilement, si l'on n'y prenait garde, et produirait une attitude de critique purement destructive ou constamment grondeuse. N'ayant rien à redouter pour soi, puisqu'ils ne tentent rien, ces esprits pessimistes et tout pharisaïques ne font qu'abattre sans jamais réédifier. Chez les enfants, c'est souvent mesquine jalousie. On peut les amener à en triompher, mais si on la laisse se développer, cette sévérité de jugement, jointe à la pusillanimité, sera fort difficile à extirper plus tard.

Par contre, si notre caractère nous porte à tout admirer aimablement et joyeusement, selon le courant de l'opinion, si nous sommes peu exigeants, aisément satisfaits, nous pourrons recevoir et répandre autour de nous beaucoup de joies, du plaisir à profusion, mais un plaisir de second, troisième ou quatrième ordre. Cette heureuse tournure d'esprit met à l'abri de bien des peines et difficultés de la vie; elle n'exempte pas du danger de heurter perpétuellement le sentiment ou le bon goût d'autrui. Elle incline vers ce qui fera l'admiration de la foule, et, en éducation, elle

abaisse l'idéal d'appréciation et fausse le jugement. Se laisser régir en matière de goût, par le sentiment populaire, c'est accepter en bloc la médiocrité. Ils sont loin les temps où l'instinct du peuple donnait la note juste dans les questions d'art. Nous en sommes à une distance qu'on peut comparer à celle qui existe entre les grandes tragédies grecques et les compositions populaires actuelles. On est consterné quand on voit les théâtres de toutes classes encombrés par des foules d'enfants appartenant à toutes les conditions, et qu'on songe que c'est là qu'ils viennent prendre leurs premières leçons de critique dramatique !

Il y a peu d'exemples d'un goût instinctivement sûr. Le système actuel de haute pression dans l'enseignement tend à abaisser à un niveau inférieur les idées originales des enfants, tout comme la lecture abusive des journaux et revues influe dans la même direction sur l'esprit des grandes personnes; le résultat de cette double action n'est guère propre, on le comprend, à développer l'esprit de discernement en ceux qui auront à former le goût de la génération actuelle. Si le jugement artistique s'inféode absolument à celui des autres, s'il se laisse conduire par la vogue, il n'acquerra jamais une vue personnelle ; et cependant, avec quelque formation, chacun pourrait, dans son humble mesure, arriver à cette indépendance si désirable. Esclave de la mode, le goût s'intimide ; il n'est plus alors qu'affaire de convention, et

tombe dans le domaine des œuvres d'art évaluées au prix courant.

D'un autre côté, une formation purement personnelle est ici plus dangereuse qu'ailleurs, peut-être. A ce point de vue, le goût est sur le même plan que le savoir-vivre, qui tient lui-même au sens droit et au discernement; sans éducation il sera généralement peu sûr et restera inconsistant; formé personnellement et sans contrôle, il deviendra facilement, — comme cela est arrivé à de très bons esprits, — dogmatique, intransigeant et il portera à tout propos des jugements sans appel!

Il faut avant tout du respect et de la docilité, mais de ce point de départ humble et solide en même temps, on pourra, s'il y a vraiment puissance d'action et talent de critique, s'élever de ses propres ailes et laisser en arrière ceux qui auront ouvert la voie, ou même, dans un vol hardi, disparaître à leurs yeux. Il en a été souvent ainsi dans l'histoire de l'art: c'est la marche ordinaire du progrès normal et régulier. Il faut au début l'aide d'autrui, l'attention personnelle, l'influence d'un jugement droit et expérimenté; mais vient le temps où l'initiateur doit nous faire ses adieux et où nous devons compter uniquement sur nous-mêmes.

Un fâcheux effet de la formation sans contrôle, comme du culte des conventions, est l'exclusivisme; dans le premier cas, les tendances personnelles sont trop saillantes; dans le second, l'aspect momentané des choses a une influence

exagérée. L'enfant doit « manger le beurre et le miel » non seulement pour apprendre à rejeter le mal et à choisir le bien; mais aussi pour discerner entre bien et bien, reconnaître le beurre du miel et le miel du beurre. C'est l'objet principal de l'étude de l'art dans la première éducation. L'exécution est alors très rudimentaire; mais les principes sont posés pour la vie, ils alimentent les sources d'où naissent les meilleurs choix et les plus vraies jouissances; ils en assurent le cours paisible et pur.

L'enseignement des choses de l'art doit être donné aux jeunes filles avec un sentiment de responsabilité, puisé dans cette conviction, que l'art exerce une grande influence sur tout l'ensemble du caractère. Un peu d'expérience démontre que bien souvent, l'instinct artistique donne la clef des dispositions morales, en supposant toutefois que les jeunes filles sachent réfléchir sur les questions du beau. Il y en a, en effet, qui sont totalement indifférentes à tout ce qui est élevé, pourvu qu'elles aient du plaisir. C'est peut-être qu'elles ont été gâtées dans leur enfance, et qu'il leur est difficile de réagir. La surexcitation a émoussé leurs sens, qui ne rendent plus le son vrai. L'imagination s'égare sur d'autres chemins en réclamant des stimulants; l'esprit ne possède pas cette tranquillité nécessaire au développement de la perception de l'art, de l'harmonie et des convenances.

Chez quelques-unes — puissent-elles être la mi-

norité — l'esprit n'est ouvert qu'au succès. Ce sont les utilitaires de l'existence ; leur unique objectif est d'avancer. Cette disposition pénètre toutes leurs démarches ; elle y entretient les éléments de l'esprit du monde au degré le plus vulgaire. A ces natures, l'art ne dit rien. Mais il y en a qui entendent sa voix, et leur réponse pourrait se classer suivant les différentes écoles, ou les étapes de l'art lui-même.

Quelques-unes sont audacieuses et absolues dans leurs goûts. Elles sentent le frein et se jettent dans l'extravagant, sans qu'il y ait presque aucune protestation intime. Il y en a d'autres, plus simples, qui sont surtout exubérantes ; pour elles, jamais assez de lumière ou de couleur sur la palette de la vie. Si elles sont douées d'un esprit assez ferme pour calmer cette explosion de vitalité, elles arriveront souvent à acquérir un goût juste et délicat. A l'arrière-plan se trouvent les silencieuse ; natures fines, aux intuitions profondes ; elles pénètrent avec une merveilleuse promptitude, mais elles voient trop pour être heureuses, presque trop pour être entièrement dans la vérité. Elles vont facilement aux extrêmes ; leur idéal si haut placé devient irréalisable ; sa trop grande élévation même le fait manquer d'équilibre et vaciller.

L'instinct des enfants les incline tout entiers d'un côté ou de l'autre ; c'est œuvre de longue patience de leur faire accepter le principe

du juste milieu. La nécessité s'en est-elle jamais fait plus vivement sentir que de nos jours? Probablement, toutes les générations, depuis Salomon, se posent successivement la même question. Mais on trouverait difficilement une époque où les principes de modération aient eu autant besoin d'être soutenus. Jamais la hardiesse de l'homme ne s'est affirmée avec la même puissance en présence des forces de la nature; elle tend à se produire, d'une façon moins heureuse, en d'autres domaines, où elle devient de l'audace et sombre dans des excès déplorables. L'art français en donne en ce moment une preuve éclatante; l'Angleterre le suit de près, avec moins de logique, un plus grand respect de ses traditions de convenance et de réserve, mais bien au delà de ce qu'il faudrait.

Dans l'éducation des jeunes filles, enserrée dans un cadre si étroit, trop courte pour ce qu'il y aurait à réaliser, la meilleure manière d'harmoniser l'enseignement de l'esthétique ne semble pas être de le diviser en différentes branches, mais plutôt de le centraliser dans l'histoire générale de l'art. De cette façon, et selon les degrés, on peut prendre les différents points de vue, historique, théorique, pratique, etc. Chaque partie aura sa place marquée jointe à ses antécédents et à ses causes, sans déborder et sans dominer les autres, mais leur restant subordonnée; réduite ainsi à ses proportions naturelles, elle se trouvera, dans la mesure qui convient, en relations avec l'ensemble

du progrès humain, dans sa marche vers le beau et les œuvres qui l'expriment.

L'histoire de l'art, placée en face de l'histoire générale du monde, est un complément à celle-ci. Elle aide à pénétrer au cœur même des choses, met en relief, dans chaque période, l'expression dominante des sentiments et lui donne ainsi sa caractéristique. C'est là, en effet, ce que nous apporte l'art de chaque époque : une connaissance plus intime que celle fournie par ses annales et ses chroniques, plus accessible aussi à la jeunesse, qui, le plus souvent, comprend les sentiments avant de saisir l'importance historique des faits. En tout cas ces faits sont revêtus de formes vivantes, partout où la foi, l'inspiration et le sentiment ont trouvé leur expression en des œuvres artistiques. Si nous aspirons à donner aux enfants, sur les siècles passés, une idée profonde et d'ensemble, plutôt que le simple récit des événements, l'histoire de l'art nous permettra d'en saisir le caractère, à l'égal presque de la biographie des grands hommes qui ont marqué de leur empreinte l'époque où ils ont vécu.

Chacun des beaux-arts a son histoire, qui se poursuit en longues lignes parallèles ou divergentes, selon le pays et l'époque; chaque développement, comme chaque arrêt dans l'art, est donc lié à l'histoire de cette époque, de ce pays, et lui laisse son cachet particulier; il en résulte que l'interprétation de l'histoire de l'art est aidée et enri-

chie par l'étude de l'histoire locale et réciproquement; l'une et l'autre s'unissent pour mettre en lumière la vérité. Il suffirait de considérer ce qu'était l'art chrétien aux XIIIe et XIVe siècles, et les changements qu'y a apportés la Renaissance, pour comprendre à quel point cette connaissance serait utile aux enfants, et leur donnerait une idée juste de ces temps, et de l'influence qu'ils ont exercée. De même, les déductions que l'on peut tirer des progrès successifs de l'architecture gothique en France, en Espagne, en Angleterre, ouvrent la voie à des explorations poussées plus avant dans le domaine de l'histoire de l'art. Ainsi, également, les diverses écoles de peinture, examinées dans leur histoire, mettent sur le chemin d'études plus sérieuses qui pourront être poursuivies dans la suite. Le *Livre des Contrastes*, de Pugin, est, sur ce point, très suggestif; rien de plus utile, en effet, que de comparer ainsi l'art d'un siècle avec celui d'un autre, pour trouver dans cette étude l'esprit d'une époque, et un moyen de pénétrer au-dessous de l'écorce.

Sans y mettre la causticité de Pugin, la méthode des contrastes a été employée utilement auprès de la jeunesse pour lui montrer, à l'aide de projections et de conférences, la manière dont l'art traduit la vérité, selon l'idéal ou les convictions des artistes. Il y a, en effet, une forte leçon, leçon de foi et de pureté, non moins que de critique artistique et d'histoire de l'esprit humain, à montrer

tour à tour ou parallèlement, les œuvres dans lesquelles les mystères chrétiens sont rendus dans un âge de foi ou dans un siècle d'irréligion.

Dans les chefs-d'œuvre de l'art chrétien, les enfants pourront admirer la puissante vitalité et la tranquille assurance de la foi qui les a inspirés, la précision théologique de leurs symboles et de leurs conclusions, enfin, une plénitude de conviction, un parfum de piété qui ne laissent place à aucune arrière-pensée; et, comparant ces splendeurs avec les efforts raides et brusques de ceux que la théologie n'éclaire pas, ils auront une idée de la mesure dans laquelle, en cette matière, la foi s'élève au-dessus de l'incrédulité.

Les conclusions conduiront plus loin ; elles feront juger, d'après la peinture moderne, l'état d'esprit de la génération actuelle, attitude impatiente, agitée, sans espoir. Que l'on compare le fini, la pensée complète donnée à chaque détail des œuvres des grands maîtres, l'intelligence des effets d'ombre et de lumière, de profondeur et de vie abondante, avec la précipitation, le réalisme de la peinture contemporaine, qui force tout, et dégénère en rudesse par défaut de patience, se guinde en raideur anguleuse par manque de vitalité réelle, s'épuise par l'absence de repos au dedans. On réfléchira alors sur le pessimisme dont tant de peintres modernes sont pénétrés, donnant à leur travail l'empreinte de leur religiosité qui produit des madones débiles, des saints à l'œil

hagard, sans espérance, sans courage ou sans vigueur, expression vraie de leur propre tristesse. Ces contrastes, s'ils sont bien compris, sont d'un sérieux enseignement pour les jeunes filles de notre époque. Toutes celles qui apprécient le rayonnement de l'espérance, la décision, l'énergie dans les œuvres artistiques réagiront dans la mesure de leurs forces pour opposer une barrière à l'invasion débilitante des tendances de l'art moderne.

Ces considérations relèvent de la portée spirituelle et morale des premières études d'art, dans une éducation destinée à être complète; si tout d'abord elles ne semblent en être que des conséquences indirectes, en réalité, elles y tiennent de près, et sont d'importance majeure. Les résultats directs à atteindre pendant les années du pensionnat consistent en ces deux éléments : appréciation du beau dans tous les domaines de l'art; exécution plus ou moins élémentaire dans telle ou telle de ses branches, c'est-à-dire essais créés ou reproduits selon les aptitudes de chacune.

Dans les deux cas, le travail ne peut être qu'une préparation, la pose des principes, l'établissement de bases solides. Si l'on s'aventurait plus loin, à cette époque de la vie, on risquerait de détruire toute proportion dans le travail d'ensemble. En quittant la classe, il n'est rien de quoi une jeune fille puisse dire : C'est fini. Ce sera beaucoup déjà si elle est en état de se mettre à l'œuvre. Il n'y a

pas jusqu'aux parties développées à outrance qui, dans la suite, ne portent la peine de ce manque de proportions. La construction, en effet, reposant sur des bases étroites, ou des fondations incomplètes, vacille sous le poids qui s'ajoute, tombe dans l'excentricité ou se ruine elle-même. De pareils malheurs se sont vus autrefois, et se voient de nos jours lorsque des enfants prodiges ont été développés trop exclusivement dans une branche spéciale. La retenue, le contrôle et un travail général fortifient le talent en lui donnant un frein et en lui ménageant l'espace, les justes proportions et la stabilité. Même si l'art devait sous une forme ou sous une autre devenir une profession dans la vie, les sacrifices faits en faveur de l'éducation proprement dite seraient compensés, et au delà, par l'équilibre intellectuel et moral maintenu dans toutes les œuvres.

Quand les principes généraux de l'art ont été fidèlement mis en lumière aux yeux des enfants, et que son histoire leur a donné des idées justes sur ses évolutions, la théorie et la pratique leur deviennent faciles dans la branche de leur choix. Mais la peinture et la musique étant plus à la portée des jeunes filles, il est raisonnable d'y pourvoir dans toute éducation. Il faut leur donner au moins une entrée dans ces domaines, et fournir aux aptitudes latentes l'occasion de se révéler. La poésie a sa place à part, ou plutôt elle en a deux : la sienne propre, dans le champ de la littérature, et l'autre

comme reine et inspiratrice de tous les beaux-arts. Elle s'allie à la musique par une affinité naturelle, elle touche à la peinture par l'imagination, elle pénètre d'une manière ou de l'autre tout ce qui est l'expression du beau. Les enfants subiront cette influence avant de pouvoir l'exprimer. Il est juste qu'il en soit ainsi; cette intuition les aide à repousser le mal et à choisir le bien.

La musique a pris un rôle plus important dans l'éducation, depuis la disparition de cette vieille coutume, presque superstitieuse, qui voulait que tout enfant jouât du piano. C'était faire injure, du même coup, à la saine raison de l'enfant, et à l'honneur de la musique, que d'obliger les réfractaires à cultiver un art où ils ne pouvaient réussir. On a renoncé à ces idées étroites, et on s'est tourné vers un horizon plus large; on cultive l'auditoire lui-même, c'est-à-dire qu'on lui apprend à écouter avec intelligence ce qui, sans cette initiation, n'est qu'un bruit agréable aux oreilles ou, tout au plus, une manière d'exprimer l'émotion. Le côté intellectuel de la musique commence à être mis en relief dans l'éducation; il en transforme l'aspect général, et l'élève bien au-dessus du niveau ou elle a stationné si longtemps. Le système est trop nouveau encore pour avoir fait ses preuves; laissons-le s'étendre; donnons-lui une place parmi nos méthodes, et il y a tout lieu de croire que l'on n'entendra plus les vieilles lamentations, trop bien fondées d'ailleurs, sur l'indifférence et

l'inattention d'un trop grand nombre d'auditeurs.

Il est impossible d'indiquer jusqu'où peuvent atteindre les jeunes filles de talent exceptionnel; en pratique, la moyenne doit pouvoir, à la fin du cours scolaire, lire et chanter à première vue un morceau assez facile, et montrer, dans le jeu d'un ou deux instruments, que leur niveau en musique n'est pas au-dessous de celui de leur éducation générale. Si on peut les mettre en état de comprendre la structure d'une grande composition et d'analyser elles-mêmes une petite sonate facile, elles pourront apprécier plus tard ce qu'elles entendront de mieux. Quelques principes d'harmonie, assez pour savoir accompagner une mélodie simple, leur rendraient aussi les plus grands services. Qu'on y ajoute quelques notions sur l'histoire de la musique et des œuvres des grands maîtres, et leur éducation musicale aura été poussée aussi loin qu'elle peut l'être dans les années du pensionnat.

Les jeunes filles catholiques ont le droit, le devoir même, de connaître ce qui touche à la musique sacrée. Ici encore, un double but à viser : l'appréciation et l'exécution. Parmi les applications pratiques de l'art de la musique, aucune n'est plus honorable que l'exécution de la musique religieuse pour le service de l'Eglise. Quand on en a acquis l'amour et saisi le sens, la diffusion d'une musique religieuse de bon goût est un moyen de faire du bien aussi sûr, et non moins à la portée d'une jeune fille que la propagation d'une bonne lit-

térature. C'est pour elle une manière modeste et indirecte, mais réelle, de concourir à la beauté du culte et à la ferveur de la dévotion.

Le rang que doivent occuper, de bonne heure, le dessin et la peinture dans toute éducation a été exposé avec autorité en plus d'un ouvrage ; il n'en est pas question ici, sauf pour revenir en passant à la formation du goût dans les arts ; or cette formation est plus nécessaire aux catholiques qu'aux autres, parce qu'elle étend son influence jusqu'aux sources mêmes de la vie spirituelle, de la foi et du dévouement, en même temps qu'elle contribue à affermir ou à renverser les bases des principes sur lesquels repose la conduite. C'est pourquoi il importe de faire comprendre aux enfants la nécessité du contrôle, le danger qu'il y aurait à se lancer à l'aventure, et l'obligation pour elles de se faire un idéal plus sévère et plus élevé, dont elles seraient inexcusables de descendre. Qu'elles apprennent aussi à être justement fières de cette contrainte ; au lieu de la regarder comme une entrave, qu'elles la considèrent plutôt comme un noble affranchissement, à côté duquel le sans-gêne et le laisser-aller ne sont que servitude. La retenue volontaire, c'est le pouvoir d'éviter le mal et de choisir le bien ; c'est la liberté intellectuelle et morale tenant en échec l'impulsion et l'inclination qui, du dedans ou du dehors, pressent l'âme d'échapper à une direction bienfaisante.

En ceci, le meilleur enseignement est de mon-

trer le beau, et de donner les principes pour l'apprécier. Parler de ce qui est mauvais ou moins bon, même par simple précaution, nuit parfois aux jeunes filles, portées instinctivement à l'esprit de contradiction. Ces conseils préventifs les fatiguent et, quand ils visent des dangers lointains, inconnus ou à moitié devinés, ils excitent l'esprit d'aventure, ils poussent à aller au devant et voir par soi-même. Tout comme dans la petite enfance, les appels, avis ou menaces des jeunes tantes ou des « bonnes » sans autorité provoquent les entreprises ou les voyages de découvertes, ce que n'eût jamais produit le tact maternel ni celui de la « nurse » expérimentée. Il en est de même dans l'enseignement ; le clairon des avertissements intempestifs fait vibrer les échos d'alentour, et met en branle ce qu'on voulait laisser dormir ; d'un autre côté, ses éclats trop souvent répétés endurcissent l'oreille et finissent par ne plus éveiller aucun écho. Un enseignement calme est donc le plus puissant moyen de convaincre l'enfant ; en lui montrant le beau, on l'attire vers lui. Lorsqu'une fois il lui a fait hommage de sa confiance et de son amour, il y sera fidèle et trouvera là bien plus de force et de sécurité que dans le système des cloches d'alarme.

Le plus puissant motif de persuasion sera toujours l'estime et l'amour accordés par le professeur à ce qui est réellement beau et vrai. La flamme de l'enthousiasme rayonne ; c'est la lumière

trouvée dans la lumière, le goût formé par le goût, l'idéal inspiré par l'idéal. Les avertissements s'oublient. La formation ainsi acquise est vivante, et elle demeure.

Il est difficile d'indiquer jusqu'où les enfants peuvent arriver grâce aux excellentes méthodes de dessin et de peinture en usage de nos jours. Le talent, les circonstances, les conditions de vie font varier les résultats. Des principes élémentaires de critique, quelque connaissance de l'histoire des différentes écoles de peinture, des notions sur les œuvres célèbres qui se trouvent en Europe et la manière de les apprécier, voilà ce qu'il convient d'emporter comme criterium d'esthétique après les années d'études. Les jeunes filles pourront ensuite continuer à édifier sur ces bases. Les esprits positifs en apprendront assez pour être un peu dégrossis; la moyenne saura diriger et sauvegarder son goût. Ici, encore, cette « moyenne » n'est pas à négliger; elle forme la masse, le public, dont le jugement a tout le poids du nombre. C'est elle qui par ses impulsions donne à l'art son mouvement de progrès ou de recul. Chez l'élite, douée pour une influence spéciale, l'amour du beau acquis de bonne heure l'attachera pour la vie à ce qui est sain, aimable et de bon renom.

Ces principes bien établis demeureront stables, et le goût sera conséquent avec lui-même. Il se manifeste par une précoce sensibilité et une juste correspondance en face du beau; il détermine le

choix entre ce qui est à aimer ou simplement à apprécier. Il s'affirme dans l'amitié, car l'éloignement en matière de goût marque la divergence dans l'idéal, divergence qui va toujours en s'accentuant jusqu'à l'heure où les routes se séparent complètement; l'un prend la voie montante, l'autre descend vers la plaine; les chemins dès lors ne se rencontreront plus. L'amour désintéressé du Beau demandera bien des sacrifices. Il cherche son plaisir dans le plus élevé, ne s'arrête jamais à l'avant-goût des jouissances; il va plus au fond, et, par d'austères écoles, apprend à discerner l'élite du vulgaire, le réel du factice. Cette forme de renoncement se retrouve à la base de toute éducation, mais surtout de celle des jeunes filles catholiques; le champ en est vaste, et il faut pour le cultiver une grande retenue, une grande abnégation. Or, retenue et abnégation sont les ennemis jurés du sans-gêne et du laisser-aller! Thomas à Kempis a bien dit : « Dès qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer. » Parole vraie, non seulement quand l'amour de Dieu est en cause, mais aussi quand il s'agit de la gloire de l'art chrétien, de la beauté et de la vérité au service de la foi.

CHAPITRE XII

LES MANIÈRES ET LA POLITESSE

La Reine Victoria avait une haute idée de l'importance des belles manières et de certains usages adoptés ; le bon sens dont elle était si particulièrement douée lui en faisait apprécier la nécessité ; on l'a vue revenir sur ce sujet souvent et avec force.

Le convenu a de nos jours peu de crédit, et les manières déclinent ; c'est un fait indéniable. L'étiquette passe pour représenter un code factice et creux de contrainte dont tous, mais spécialement la jeunesse, devraient s'émanciper. Peut-être pourrait-on plaider ici en faveur de quelques modifications ; toutes choses humaines ont besoin d'être revisées de temps à autre, et adaptées aux conditions particulières ou locales. Essayer de prescrire à la société, en différents pays et à divers degrés de civilisation, un ensemble uni-

forme d'usages, serait forcément une entreprise artificielle; menée trop loin, elle provoquerait la réaction, qui conduit aux extrêmes. Ainsi, pour protester contre des règles trop rigoureuses et astreignantes, on se dégage de tout contrôle, et on s'abandonne à la spontanéité. Cependant, un code de conventions sociales est nécessaire. Il est le mur de protection élevé contre les instincts d'égoïsme qui, s'ils n'étaient tenus en échec, dégénéreraient en barbarie.

L'égoïsme civilisé mène à une sauvagerie pire que celle des sociétés primitives, parce qu'il a plus de ressources à sa disposition; il est la contrefaçon du bien. Non seulement il ne tend pas à monter, mais, se détournant de l'idéal, il glisse sans aucun frein sur la pente. Le genre le plus vulgaire, « l'hooliganisme[1] » et ses équivalents en d'autres pays, nous met sous les yeux le type d'une existence qui s'est affranchie des conventions sociales. C'est le résultat caractéristique de l'éducation en dehors de la religion; celle-ci ne se sépare jamais de la bienséance. Sans elle, seront vite dénaturées ces énergies qui sont à la fois une force et une faiblesse dans la jeunesse, et constituent une grande partie de son charme : l'impétuosité, l'insouciante ardeur, l'entrain, l'exubérance. Convenablement dirigées, elles eussent été

1. Se dit des vagabonds conduits par Hooligan. On peut les assimiler à ceux que nous appelons vulgairement : apaches. (Note du Traducteur.)

des puissances pour le bien, faute de cette direction sûre et de l'empire sur soi, elles deviennent, non robustes, mais violentes, effrénées, téméraires à un degré qui terrifie les autorités responsables d'un système d'éducation sans prise sur les volontés, sans recours et sans appel, où les enfants sont élevés sans un frein, qui les arrête, sans une règle sur laquelle ils puissent se guider.

Quand les filles franchissent les bornes de la retenue, elles vont généralement plus loin que les garçons, à cause de leur nervosité, de leur insouciance, et parce que l'instinct de la conservation est moins développé en elles. Ce sont là de graves problèmes. Les dépenses que consentent les pouvoirs publics pour assurer l'hygiène, la décoration, et, pour employer le mot favori, « l'équipement » des écoles ne semblent pas le résoudre. De fait, la difficulté est plus haute ; elle ne sera jamais tranchée par des moyens qui ne s'adressent qu'aux sens. Les âmes d'enfants sont affamées de foi, d'amour, d'un idéal supérieur au bien-être qu'ils trouvent aujourd'hui au pensionnat, et à la lutte pour la vie qui les attend demain.

Ce n'est pas seulement des écoles primaires que sortent ces types monstrueux d'égoïsme. Dans toutes les conditions sociales, au pensionnat ou dans la vie de famille, l'enfant qui grandit sans être « façonné », manié, sans être assujetti aux disciplines de la religion ou des convenances, sans

porter le joug du respect et des égards réciproques est un rustre. Il est moins bruyant, moins grossier peut-être que l'enfant de la rue, mais tout aussi rebelle à la notion du bien et de l'honneur. Il n'a pas plus de principes sur lesquels s'appuyer ; il est aussi désagréable et aussi dangereux dans la famille ou dans la société ; on ne peut compter sur lui dans aucun groupement politique ou social.

C'est là un fait universellement reconnu, et que tout le monde déplore. Mais en dehors de l'Église qui a la clef de ces problèmes, le remède est introuvable. Des inspecteurs primaires ont avoué que, même dans les centres où l'école catholique est composée des éléments les plus pauvres et les plus rudes, les manières sont meilleures que dans l'école protestante ou laïque d'à côté, peuplée pourtant d'enfants appartenant à des familles aisées. Ce phénomène leur paraît inexplicable ; pour nous, il est très simple. L'heure si précieuse de l'instruction religieuse étend son influence sur le reste de la journée, et contribue à créer l' « atmosphère catholique » qui, en une certaine façon, a peut-être une portée plus étendue que celle de l'instruction elle-même. La foi enseigne la présence de Dieu, et tout le reste repose sur cette base : le sentiment d'une protection paternelle, l'amour de la Sainte Vierge, des Anges et des Saints, la filiale affection pour le prêtre, qui bénit, absout, administre les biens les plus chers au cœur de l'enfant catho-

lique, tout cet ensemble l'entraîne au delà de ce qui abaisse ou déprime, et le fixe dans une sphère plus élevée. En qualité d'enfant de Dieu, il donne et reçoit amour et respect. Rien d'étonnant que les rapports soient plus polis, et les manières plus suaves. Il y a un recours, un soutien, et un but aux affections.

La Réforme protestante, en brisant ces relations et tout le cérémonial qui les exprime, a, par le fait, abaissé le niveau de la bienséance. Quand quelqu'un, un enfant surtout, vient dire, avec un ton d'indépendance aussi agressif que déplacé : « Je vaux autant que vous, et puis me passer de vous », il méconnaît la juste proportion des choses, il se diminue au lieu de grandir, parce qu'il s'isole. De cette attitude à la révolte contre toute règle et tout contrôle, il n'y a qu'un pas. L'expérience l'a prouvé. Les principes du protestantisme ont préparé ceux de la Révolution, et leurs effets les plus logiques et les plus néfastes se sont montrés sous le règne de la Terreur, en 1793, et la Commune de Paris en 1871.

L'influence de l'Église prédominait sur les mœurs au temps de la chevalerie. On savait alors que la Religion et la courtoisie sont inséparables. C'était l'Église qui façonnait la rude vigueur de ses enfants pour en faire de gentils chevaliers. Une simple réflexion suffit à le rappeler, c'est ce « façonnement » qui a créé les belles manières; l'étymologie même du mot ne nous permet pas

d'en douter. « Manières » vient de *manus*, main, et signifie, dans le cas présent, cette touche de l'homme sur l'art de vivre en société, sans heurts, sans contentions, comme on vit entre gens, — la *gens* — de même origine, avec cette urbanité, cette noblesse de race requises pour se conduire comme il convient « en la cité puissante dont toutes les parties se tiennent ensemble[1] »; il y faut respect et déférence envers les supérieurs à qui on demande conseil et approbation; bonté et bienveillance envers les inférieurs dont la faiblesse même est un titre à des égards spéciaux.

Au moyen âge, le « maniement » commençait de bonne heure; on ne perdait pas un moment; on savait si bien qu'il y aurait plus d'un obstacle sur la route! La chevalerie n'apparaissait encore que dans un avenir bien lointain. Mais il ne semblait jamais qu'on pût en fixer trop tôt l'idéal. C'était une marque de prudence, de la part de l'Église, de confier à des femmes la première initiation du preux. Les femmes, en effet, établissent le niveau du « bon ton » dans tous les âges; elles ont un pouvoir particulier pour inculquer ces règles de la bienséance; si un enfant de sept ans ne sait pas se comporter comme il faut envers elles, il est à craindre qu'il ne l'apprenne jamais. Au sortir de cette école, les jeunes damoiseaux avaient des manières accomplies pour leur âge. Dans la

1. Ps. CXXI.

période suivante, ils perdaient sous ce rapport, par la force même des choses; souvent ils devenaient impertinents comme des « pages » savaient l'être, gauches comme des écuyers; mais, devenus chevaliers, ils retrouvaient d'eux-mêmes les manières parfaites de leur enfance, avec une grâce qui seyait bien à leur bravoure et à cette maîtrise de soi commandée par leur état.

Nous n'avons plus cette éducation avec ses formalités et ses cérémonies; elle serait impraticable de nos jours dans les conditions de la vie moderne. Néanmoins, elle réclame l'attention de ceux qui ont à cœur le bien de la génération actuelle. Les principes fondamentaux sur lesquels reposent ces qualités sociales demeurent les mêmes. Certains d'entre eux réclament une particulière considération.

1° Les bonnes manières représentent beaucoup plus que des usages adoptés; elles sont l'expression extérieure des motifs intimes de notre conduite; ni l'ascendant séducteur de la philanthropie moderne, de l'altruisme et du progrès, ni la liberté et la camaraderie égalitaire de nos démocrates ne sauraient en tenir lieu, parce que, dans leur essence, elles appartiennent à la religion.

2° Les convenances sont l'objet d'une culture personnelle, et ne s'apprennent pas dans les livres. A peine peut-on en exposer les éléments les plus simples à une nombreuse réunion d'enfants; mais soit en famille, soit en classe, l'autorité respon-

sable doit, sous ce rapport comme sous tous les autres, étudier chaque enfant en particulier, pour mieux l'initier aux détails de la bonne éducation. Ceci se comprend aisément. En chaque nature, l'égoïsme apparaît sous une forme ou sous une autre, et c'est ce qu'il convient d'observer. Le téméraire doit être réprimé ; l'indolent stimulé ; le rêveur fixé. Ainsi chaque travers sera littéralement « pris en main » et ramené à une forme meilleure.

3° L'acquisition des manières distinguées ne se fait point en un jour ; ce n'est pas un travail rapide, mais une œuvre de longue patience, de la part du maître comme de celle de l'enfant ; à l'un, il faudra une persévérance douce et ferme, à l'autre, un effort inlassable. En quelques natures d'élite, la grâce des manières semble comme innée. Ces natures ne sont ni vigoureuses, ni très robustes physiquement ; leur propre sensibilité est un moniteur exact, qui les avertit, en temps opportun, des sentiments d'autrui, de ce qui est à dire ou à faire. C'est un grand don, mais qu'elles paient cher. Elles ont plus que leur part de souffrances intimes ; elles ressentent vivement aussi celles des autres. En général, la moyenne a besoin d'un « exercice journalier », qui, en bien des cas, équivaut presque à un harcèlement ; il le serait sans la patience qui doucement rappelle, presse, élague selon les besoins, mais toujours à propos. Le côté fatigant et pourtant nécessaire, c'est le frein per-

pétuel à opposer aux désirs des enfants. N'être jamais tout à fait à l'aise en présence des grandes personnes, se montrer, selon les circonstances, attentifs, serviables, déférents, c'est fastidieux d'abord, mais l'habitude prise et entretenue pendant de longues années donne comme un sens spécial, qui vient s'ajouter aux qualités naturelles. Ce sens, qui est à la fois tact et possession de soi, sert de bouclier contre la surprise, la maladresse ou l'indiscrétion, et il donne l'aisance et la maîtrise dans ces rapports sociaux dont si longtemps on semblait être l'esclave.

Comment persuader aux enfants d'aujourd'hui que les manières n'ont point sombré avec ce qu'ils appellent « les illusions de l'ancien régime? » Au pensionnat, cette formation rencontre des obstacles particuliers. Certaines familles, croyant les anciennes manières disparues à tout jamais, finissent pourtant par être effrayées des allures de leurs grandes filles ; elles les envoient alors au pensionnat pour y prendre un meilleur ton. Souvent il est trop tard. La seule méthode efficace serait de faire comprendre dès le début de l'éducation, que le savoir-vivre dérive de nos devoirs religieux. La dévotion à la Sainte Vierge imprime à l'attitude des jeunes gens comme à celle des jeunes filles un cachet chrétien qui surpasse le niveau de la bienséance mondaine. Et, comme on l'a plus d'une fois remarqué, le rituel de l'Église est le cérémonial le plus parfait ; le moindre détail

y trouve sa signification et exprime par le service extérieur les idées de foi et de dévotion qui viennent du dedans.

En étudiant de près les anciens codes d'usages sociaux, même en approfondissant les lois imposées par l'étiquette moderne, autant que ces restes reposent sur les conventions d'autrefois, il est facile de constater le rapport de ces coutumes avec les principes de la vie chrétienne. Les choses humaines tendent à l'exagération ; souvent, elles se séparent de leur type primordial pour former des variétés singulières. Ainsi des habitudes nées des temps chevaleresques, exquises, idéales, modérées dans leur phase la meilleure, devinrent ensuite tout artificielles et semblèrent dégénérer en une étiquette tyrannique ou ridicule. C'était favoriser l'inévitable réaction qui, d'ailleurs, ne tarda pas. Mais laissons le côté extérieur de ces lois encore existantes pour pénétrer leur esprit ; il sera aisé de reconnaître la noblesse de leur origine : lois d'hospitalité, fixant les obligations de l'hôte envers son visiteur ; de respect et de protection envers le faible et l'innocent ; de dignité personnelle et de sensibilité au point d'honneur ; puis celles qui s'étendant jusqu'à l'intime faisaient choisir la voie la plus honorable et la plus désintéressée. Les dernières reliques de ces nobles coutumes ont droit à notre respect ; les négliger ou les mépriser serait ébranler des bases auxquelles on ne touche pas impunément. Elles tombent en

désuétude, c'est possible ; mais pour l'amour des enfants qui nous sont confiés, soyons jaloux de les maintenir. L'expérience d'autrefois est pleine de leçons, ne les négligeons pas ; conservons précieusement les restes du passé, ne serait-ce que pour former la jeune génération à acquérir cette maîtrise de soi qui trouvera tant d'occasions de s'exercer.

En tout ceci, il faut sans doute avoir égard aux changements survenus. Certaines formes antiques, pleines de grâce et de dignité, n'ont plus leur raison d'être. Elles ne sauraient cadrer avec notre vie mobile. D'autres sont trop subtiles ou trop raffinées. Nous sommes en un siècle de démocratie et il faut faire contre-poids à ses entraînements. Que les jeunes filles acquièrent donc dans une large mesure l'indépendance personnelle ; qu'elles comptent sur leurs propres ressources ; qu'elles deviennent capables de se défendre à l'occasion ; elles doivent aussi se rendre plus conscientes de leurs forces ; avoir moins besoin de s'étayer sur autrui, posséder des idées bien nettes ; revêtir leur jeune dignité d'une attitude vigoureuse, qui soit à la fois en éveil, et sur la défensive. Il en pourra résulter un certain dommage, il est presque inévitable ; le malheur réel serait que les anciens remparts fussent abandonnés avant que la citadelle ne fût rebâtie. Le frein subitement relâché prend trop de jeu, et parfois les jeunes filles abandonnent les rênes au point de ne pouvoir les ressaisir. Si elles

se « laissent aller » — c'est le mot à la mode, qui pour une fois, exprime ce qu'il veut dire, — il leur est extrêmement difficile de s'arrêter ; il est impossible à d'autres de les retenir de force. Les plus hardies sont prêtes à rompre avec leurs relations, et les autres savent habilement éluder le contrôle. La seule armure qui donne de la sécurité est le gouvernement de soi-même, basé sur la foi et l'observation des devoirs de famille, garantie de bonheur.

Les jeunes filles qui ne sont pas heureuses dans la maison paternelle se trouvent dans une atmosphère de tentations presque irrésistibles. Or, les jouissances du foyer dépendent en grande mesure des usages qui y sont observés, comme l'a très bien dit un auteur anglais : « Les affections de famille n'ont pas de dissolvant plus efficace que le manque de courtoisie[1].

Inutile d'insister sur un fait que presque tous reconnaissent ; mais le remède ou l'antidote sont difficiles à appliquer. Ils demandent, de la part des parents, une continuelle abnégation, dont tous ne sont pas capables. Laisser les enfants agir à leur guise est bien plus commode, et, à première vue, paraîtrait plus bienveillant. Si désintéressés qu'ils semblent d'abord, si tendres qu'ils soient en apparence, les parents ne font alors qu'abdiquer leur autorité. La jeune démocratie se hâte de prendre,

1. « There is no surer dissolvant of home affections than discourtesy. » (D. rquhart).

dans la « nursery » ou la salle de classe, les rênes du gouvernement; elle édicte les lois, ou plutôt règne par son caprice souverain. Après quoi, considérant l'établissement ou le foyer domestique au-dessous de ses aspirations, elle réclame de l'espace, brise presque sans regrets les liens de la famille, et s'en va se frayant un chemin à travers le monde. Il est évidemment avantageux, nécessaire même, pour beaucoup de jeunes filles, qui autrefois eussent vécu chez elles, de chercher à se tracer cette route; mais souvent la manière dont les choses se décident est fort regrettable et laisse de part et d'autre de douloureux souvenirs.

Pour ceux que ces problèmes d'éducation intéressent, la difficulté est d'atteindre au but désiré malgré un courant contraire si prononcé. Il faut décider quels usages doivent survivre, fixer en quelque sorte le niveau du flux et du reflux, c'est-à-dire d'une part le plus haut point qu'on puisse atteindre et de l'autre, la limite des concessions à faire.

Toutes les matières premières ne sont pas semblables; certaines ne peuvent recevoir aucun poli. Il en est de même au moral. Avec les natures frustes, c'est beaucoup faire que de les rendre tolérables, d'obtenir que les manières soient au moins une sauvegarde de la conduite, et qu'une contrainte suffisante écarte ce qu'aurait de trop choquant dans les rapports un égoïsme provocateur. La borne qui marque ce degré extrême pour-

rait être établie sur le terrain où l'on admet et respecte les droits des autres. Ce minimum maintiendrait au moins les témoignages respectueux et les notions des convenances élémentaires dans les rapports de société. Quant au moyen terme, il consisterait à reconnaître que chacun a ses sentiments et qu'il importe d'en tenir compte, principe dont les applications réclament de l'exercice et de la vigilance, même quand, par nature, on ne serait ni égoïste ni rude. Un enfant énergique, vigoureux, actif, ardent, dominé par mille préoccupations personnelles, considère comme un joug très lourd l'attention à ces assujettissements et la continuelle abnégation qu'ils entraînent.

Le procédé lent par lequel on polit le marbre a plus d'un point de ressemblance avec la formation aux manières. L'analogie, d'ailleurs, ne s'arrête pas au procédé, mais va plus loin. La finesse du marbre ne se découvre que par le poli ; ainsi la perfection des formes révèle la grâce du caractère ou des sentiments. Selon la substance à travailler, on atteint divers degrés de brillant ; de même la formation aux manières dépend en grande partie de la qualité du sujet et de sa puissance d'expression. Il est inutile d'exiger des uns ce qu'ils sont incapables de produire ; il serait injuste de ne pas demander aux autres ce qu'ils peuvent donner. Ici encore, comme en tout ce qui a trait au caractère, l'exemple vaut mieux que les discours.

Néanmoins, en fait de politesse, l'exemple seul n'est pas suffisant. Le précepte est absolument nécessaire, et il doit être renforcé par l'exercice. C'est que l'origine des usages de la société remonte loin. Leurs raisons d'être ne s'imposent pas. Elles résultent d'une habitude de penser et de voir qui provient de longs précédents. Nous ne pouvons les expliquer complètement à nos élèves ; elles doivent apprendre à les connaître par l'expérience qui est, au début, pénible et sans intérêt. Cette science leur semble lente et accablante en comparaison des allures spontanées qui les charment. Les bonnes manières sont presque fatalement opposées aux heureuses idées qui surgissent dans leur tête et les portent à quelque chose d'original. Rien d'étonnant qu'elles ne leur plaisent pas. Nous devons nous y attendre. Elles ont souvent achevé de grandir avant de comprendre la valeur de ce qu'elles ont acquis dans ces habitudes d'oubli de soi. Mais à l'encontre de bien des sujets auxquels on a consacré beaucoup de temps et de travail, celui-ci ne sera pas abandonné à la sortie du pensionnat. C'est même à ce moment que les enfants commenceront à exercer avec facilité et précision l'art de se conduire « comme il faut » dans toutes les occasions où elles vont se trouver.

Relativement aux circonstances de la vie et des situations qui en résultent, une double chose est à inculquer comme principe fondamental : c'est

le rapport existant entre les manières et la position qu'on occupe dans le monde; puis la signification du mot « vulgarité ». La vulgarité n'est pas, comme beaucoup le prétendent, une question de rang; c'est, en soi, l'antipode de la sincérité, c'est l'affectation d'être ou de paraître ce qu'on n'est pas. A prendre le terme en lui-même, le contraire du vulgaire serait la valeur, la distinction, et, dans la conduite et les actes, une parfaite sincérité. Cette loyauté de rapports produit, dans toutes les classes de la société, la courtoisie et la tenue; elle donne cette simplicité digne qui est une des grâces du souverain comme du paysan resté honnête. La vulgarité porte en soi, au contraire, un principe d'inquiétude vaine et prétentieuse. Elle affecte un genre qui ne lui appartient pas; elle a de la répugnance à rendre quelque service, et une crainte extrême d'y être obligée. Et, cependant, c'est l'obligation de service qui perfectionne l'attitude à tous les degrés de l'échelle sociale. Celle des parfaits serviteurs est souvent un modèle du genre. Les bons domestiques pourraient parfois en apprendre à leurs maîtres. Leur possession d'eux-mêmes, la connaissance de ce qu'ils sont et de ce qu'ils doivent être les élèvent au-dessus de l'agitation de ceux qui craignent de n'être pas trouvés ce qu'ils voudraient. C'est sur ce terrain mouvant que se commettent toutes les maladresses. Quand la simplicité disparaît, le

désordre s'ensuit avec le manque de respect de soi-même; la prétention se fait jour sans honte; elle exige des égards qu'elle a conscience de ne pas mériter.

Donc, l'origine de la distinction des manières, dans toutes les classes de la société, se trouve dans la vérité. Les manières des enfants sont charmantes quand leur simplicité témoigne de la droiture intérieure, quand elles manifestent la modestie personnelle et un cœur plein de bonté. Il n'est pas besoin de grand apparat ni d'un cérémonial compliqué pour que la politesse ressorte dans son charme selon les exigences de la vie moderne. Les usages du monde sont variables; tantôt, ils demandent beaucoup et tantôt ils se prêtent aux plus larges concessions; mais il est des choses qui ne varient pas : c'est la sincérité, la retenue, le respect, la bienveillance. Elles sont de tous les temps et doivent faire la base de notre enseignement.

Les exemples de l'éducateur, l'influence de ses rapports, voilà ce qui établira la hauteur de l'idéal; sa patience qui seule peut perfectionner l'œuvre est la mesure de ce qu'il obtiendra. Elle seule arrive au but, qu'il soit élevé ou non. Il en faut plus pour rendre présentables des élèves médiocres que pour diriger les tendances distinguées de ceux qui répondent aux efforts. Dans le premier cas, nous rencontrerons de la résistance, dans le second une correspondance facile. Là encore, la

pratique personnelle importe beaucoup ; notre règle intérieure est le point de départ et notre sincérité est à la fois règle et lumière, ou plutôt elle est la règle parce qu'elle est la lumière. Elle empêche d'avoir deux manières de faire : une pour l'usage et l'autre pour la devanture. Elle nous oblige à avoir pour les enfants une part du respect que nous en exigeons ; elle nous redit que les manières sont l'expression de la foi et, en un certain sens, un devoir envers Dieu plutôt qu'envers autrui.

Ceci n'appartient pas aux coutumes passagères des usages sociaux, mais tient aux sources profondes des règles de la conduite. Une simple question le montrera. La dévotion envers la Sainte Vierge et l'intelligence des cérémonies de l'Eglise ne sont-elles pas une école de distinction et de politesse, où nous apprendrons à revêtir nos rapports sociaux des formes extérieures les plus parfaites ? Le dédain de la courtoisie, la brusquerie, la raideur, le sans-gène, l'arrogance, ne sont-ils pas la destruction de l'amour et la recherche de soi ? Enfin l'instinct de la piété et de l'imitation ne gravent-ils pas au fond du cœur ce qui ne s'apprendrait autrement que par de fastidieuses répétitions : « Cédez ; faites place ; remerciez ; répondez poliment ; arrêtez-vous ; pensez aux autres ; ne vous agitez point ; attendez ; rendez service », toutes choses qui réclament vigilance et abnégation.

Au cours des dernières années d'éducation, d'excellentes occasions s'offrent d'elles-mêmes ; on pourrait peut-être en profiter davantage pour faire mieux entrer les enfants dans le véritable esprit de ces devoirs. Elles comprendraient alors que ces usages dépassent la portée de lois arbitraires ; elles découvriraient la beauté des relations humaines, l'utilité du gouvernement de soi, la grandeur d'un service parfait. Cette clarté écartant les ombres ferait accepter de bon cœur la discipline personnelle, et regarder comme des symboles les conventions des rapports sociaux : pauvres et obscurs symboles sans doute, mais dont le sens est pourtant lumineux et profond.

CHAPITRE XIII

L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE DES FEMMES

Nous avons considéré, dans les pages qui précèdent, l'éducation des jeunes filles jusqu'à la dix-huitième année environ, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où d'ordinaire elles terminent leurs classes. Dix-huit ans! c'est, selon quelques-uns, le bon moment de commencer ses études; selon d'autres, c'est plus que l'heure de les finir. Les points de vue sont différents. Certaines enfants ont hâte de faire par elles-mêmes l'expérience des choses; elles veulent saisir, aussitôt que possible, ce bien qu'elles sentent leur appartenir : la vie. Elles en tireront ce qu'elles pourront, et elles sont persuadées que tout l'intérêt qu'elle peut leur offrir est au delà des barrières de l'enfance et des exigences d'un travail régulier. En un mot, elles désirent commencer « à vivre ». D'autres trouvent la vie tellement précieuse, que toute année

d'étude, ajoutée en vue de se préparer à en user comme il convient, leur paraît une bonne fortune. D'autres, enfin, pour une raison particulière, rarement pour l'amour de la science en elle-même, entreprennent un cours d'études spéciales, afin de prendre une part active au mouvement qui s'opère en faveur de « l'éducation supérieure des femmes. » Les premières avancent le plus possible le moment de leur entrée dans le monde ; les secondes le retardent autant qu'elles peuvent, s'adonnant avec tranquillité à des études et des réflexions dont la valeur augmente chaque jour ; les dernières enfin, énergiques et décidées, endossent le harnais et entrent à l'Université pour y conquérir les diplômes ou les grades auxquels elles peuvent prétendre.

Certaines modifications s'imposaient dans l'éducation des femmes. Il y avait partout un progrès sérieux à réaliser,c'est incontestable. Vers le milieu du siècle dernier elle était réduite, en Angleterre, à un état de stagnation fort regrettable. L'ancien système d'instruction était démodé, abandonné, et n'était remplacé par aucun autre. A de très rares exceptions près, — qui dépendaient entièrement des milieux, — les jeunes filles étaient à peine élevées. L'ancienne méthode leur donnait peu de choses, mais des choses précieuses en elles-mêmes : de bonnes manières, les langues, un peu de musique, l'économie domestique, quelques notions de géographie et d'arithmétique. Voilà

tout. Mais quand on en vint à se contenter des manuels, que la politesse fut toute guindée, que les soins de la maison restèrent habituellement négligés, alors ce fut la léthargie complète, et il ne fut plus question de l'éducation des jeunes filles du monde.

C'est l'effort personnel qui, « à l'anglaise », amena le revirement. L'honneur en revient aux pionniers qui ont frayé la voie.

La question plus ou moins débattue depuis longtemps, fit un pas définitif vers 1848 avec l'inauguration de « Queen's College » à Londres ; dès lors on avisa aux moyens d'élever le niveau de l'éducation des femmes, tout particulièrement en littérature. Rapidement la cause gagna du terrain ; elle prit bientôt une telle allure que sa marche semblait une course précipitée à la conquête de l'Eldorado. A partir de ce moment, les universités anglaises, les unes après les autres, consentirent à admettre les femmes à la collation de « grades » ou au moins à l'obtention de certificats, quand on ne voulait pas conférer les grades eux-mêmes. De nos jours, les femmes ont droit à l'internat dans certaines universités ; en d'autres, elles sont sur le même pied que les hommes en ce qui concerne les examens. Quelques professions, des sphères nombreuses d'activité leur sont ouvertes, d'où elles étaient autrefois systématiquement exclues.

En France, l'éducation des jeunes filles, par une

voie différente, est arrivée aux mêmes résultats.

Pendant la grosse moitié du siècle dernier, elle est restée presque exclusivement entre les mains des Congrégations religieuses. En dehors des écoles primaires, l'État ne s'en inquiétait point, et les pensionnats laïques, bien tenus d'ailleurs pour la plupart, n'étaient qu'une poignée, en regard des établissements congréganistes. Dans ces derniers, on visait principalement à la formation chrétienne ; et si l'éducation était bien soignée, suivant le niveau de la congrégation elle-même et des familles auxquelles appartenaient les enfants, il faut avouer que dans certains cas, l'instruction n'était pas toujours à la même hauteur, et la lettre d'obédience, qui tenait lieu de diplôme, n'était pas partout un brevet de science et de vraie capacité.

Mais peu à peu, par émulation peut-être, et sous l'influence de la concurrence universitaire, on sentit le besoin de sortir de la routine; on commença à présenter les jeunes filles aux différents brevets ; les maîtresses furent mieux préparées, travaillèrent elles-mêmes à se perfectionner, et un progrès sérieux fut réalisé au point de vue des études. Il se produisit même, vers 1896, sous l'impulsion d'une religieuse, — la Mère Marie du Sacré-Cœur, — un mouvement séduisant en apparence. Mais sous prétexte d'études plus fortes et de formation plus virile, il tendait à lancer nos Congrégations religieuses dans une aventure qui

aurait pu être désastreuse. Heureusement, la sagesse de la plupart des Congrégations elles-mêmes, la prudence des évêques, et le bon sens français réussirent à parer au danger.

C'est vers la fin du second Empire que l'État commença à pénétrer dans le domaine de l'éducation féminine, et que Duruy, ministre de l'Instruction publique, établit les premiers lycées de filles. Il y eut, en France, un *tolle* général, contre ces maisons, d'où la formation religieuse était absente. Mais le régime politique qui suivit l'Empire ne fit que développer ce mouvement; les établissements se multiplièrent, et on poussa toujours plus loin les programmes, si bien que dans certaines de ces écoles, les études sont presque au même niveau que dans les collèges de jeunes gens. On a ouvert aux jeunes filles les portes de l'Université ; elles ont été admises aux grades, et même aux carrières libérales, et nous avons maintenant la femme avocat et la femme médecin, comme il y a la jeune fille télégraphiste et la jeune fille dactylographe.

Mais, pas plus en France qu'en Angleterre, et que dans les autres pays, le résultat n'a été satisfaisant. Des esprits réfléchis, même au sein de l'Université, le constatent et le déplorent. Pour quelques femmes qui ont vraiment fait de sérieuses études, ou ont réussi à se créer une situation honnête et respectée, le nombre est incalculable des déclassées que ce surcroît d'instruc-

tion sans contrepoids moral et religieux a jetées sur le pavé de nos grandes villes.

En somme, on se demande un peu partout si vraiment on est sur la bonne voie dans la poursuite de l'éducation supérieure des femmes, et l'on ne cache pas un certain désappointement à la vue des résultats obtenus jusqu'ici.

Dans l'ensemble, il y a manque de sécurité pour l'avenir et, en fin de compte, l'on ne voit guère où tout cela conduit. Pour celles qui doivent embrasser une carrière professionnelle, les diplômes et les grades présentent une certaine valeur; mais, beaucoup en conviennent, le cours d'études lui-même et son influence morale ne répondent pas à ce qu'on attendait. La raison en est peut-être dans la caractéristique du travail de la femme. Elle est pleine d'ardeur et d'impétuosité, mais sa force de résistance n'est pas toujours en proportion de son élan ; sa vigoureuse énergie se concentre sur un point, puis se relâche pour se porter ailleurs ; dans ce va-et-vient, les activités perdent beaucoup de leur force.

C'est une tâche désagréable, qui paraît presque injuste — peut-être semblera-t-elle surtout l'acte d'un esprit rétrogade et ignorant —, d'exprimer des doutes et de fonder peu d'espoir sur une cause qui a vu se consumer à son service tant de nobles dévouements; les craintes pourtant flottent dans l'air, non-seulement parmi les vainqueurs eux-mêmes, dans des milieux où la question est appro-

fondie sans parti pris, sans retour personnel, par des hommes de savoir et d'expérience, quand ils comparent le but proposé avec les résultats obtenus, et examinent, la direction finale où ont abouti les forces mises en mouvement. En somme, ceux qui se préoccupent sérieusement de l'avenir de nos jeunes filles ne sont pas complètement satisfaits de ce qui a été tenté et réalisé soit pour elles, soit par elles.

Les catholiques ont été, plus d'une fois, poussés vigoureusement vers ce mouvement par ceux qui craignent de les voir rester en arrière, et désirent les trouver mêlés à tout ce qui se fait de meilleur. Au point où en sont les choses, peut-être avons-nous, plus que d'autres, le droit d'être médiocrement satisfaits des résultats, puisque plus que d'autres aussi nous sommes hantés par cette question : « et après? » Pour celles qui ont à se dévouer à la cause de l'éducation catholique, les grades sont souvent, et deviendront de plus en plus nécessaires, non précisément à cause de leur valeur intrinsèque, mais comme la clef seule capable d'ouvrir la porte, et d'introduire dans le domaine de l'instruction publique, rigoureusement fermé par l'État. Cette clef peut d'ailleurs avoir son usage dans d'autres sphères catholiques. Mais, qu'on nous permette de le dire : au point de vue éducatif, le « grade » pour un jeune homme et le « grade » pour une jeune fille sont choses bien différentes, quand même la qualité en serait

semblable. Pour la jeune fille, c'est le certificat d'un cours d'études mené à bonne fin; pour le jeune homme, à Oxford et à Cambridge par exemple, c'est l'assurance qu'il a vécu dans une atmosphère unique comme caractère, traditions, association d'intérêts et influences subtiles se rattachant au passé, force provenant d'un groupement d'élite où chaque individualité se fond dans la masse, quels que soient d'ailleurs ses dons personnels. C'est la distance qui sépare deux mondes. Même dans les autres Universités, un « grade » pour un homme a toujours plus de portée, car il n'est pas une simple clef en main. C'est par-dessus tout l'effort initial, à la suite et sous l'influence duquel se déroule ensuite tout le travail de la vie. Pour la jeune fille, à de très rares exceptions près, ce ne peut être qu'une clef, ou un effort final. Ou bien elle donnera à sa vie une orientation différente, ou elle pensera en avoir assez fait. Les plans d'études, d'ailleurs, s'adaptent au travail des hommes et au développement de leurs diverses carrières. On a bien essayé une adaptation propre à la carrière professionnelle des femmes; elle n'est guère satisfaisante. Elle est particulièrement inefficace à leur procurer le résultat spécial de l'éducation supérieure, c'est-à-dire le perfectionnement de l'esprit individuel dans un milieu et dans des circonstances capables de favoriser son complet développement.

L'atmosphère morale, à toute période de l'éducation des filles, est capitale. Celle qui leur con-

vient n'existe pas dans les centres universitaires. Les étudiantes y sont peu nombreuses ; leur position n'est pas sans dangers ; le but qu'elles poursuivent est mal défini ; l'élément le plus essentiel au développement intellectuel, la tranquillité d'esprit, leur manque. Il est certain qu'il n'y aura jamais de fortes traditions à conserver, de passé à revivre sans un début préalable et une longue période de formation. Tout ce qui permet espoir pour l'avenir suppose un noble commencement, quelque modeste qu'il puisse être, avec des bases solides et des vues bien précises. C'est justement ce qui semble faire défaut ici. On dirait parfois qu'on a commencé à rebours, et que le caractère n'a pas été préparé à supporter le poids de l'édifice moral. Il en résulte un manque de sécurité.

Des caractères exceptionnels seraient seuls capables de s'ouvrir la voie à une vie honnête et digne, au milieu de circonstances si difficiles. Il y faudrait surtout beaucoup de possession de soi pour marcher d'un pas sûr, en dehors du contrôle des règlements et traditions universitaires, sans expérience personnelle, à l'âge le plus critique de la vie, et tout cela — à l'exception de ce qui prépare au travail professionnel — sans l'appui vigoureux trouvé dans des devoirs et des obligations bien définis. Les natures, en très petit nombre, qui seraient à la hauteur de la tâche, eussent été capables de se frayer la voie ailleurs. Le passé, sur ce point, nous apporte son témoignage.

Il nous en fournit aussi un autre qu'il ne sera pas inutile d'étudier. A travers les vicissitudes de l'éducation des femmes, il s'est toujours trouvé des sujets d'élite, se distinguant par une force morale et intellectuelle hors ligne ; elles ont fait leur chemin, accompli une grande œuvre et laissé une mémoire en vénération. Telles sont : Maria Gaetana Agnesi, que le Pape et l'Université de Bologne invitèrent à faire des conférences de mathématiques, et qui déclina l'offre pour se consacrer au service des pauvres ; Lucretia Helena Comaro Piscopia, qui enseignait la philosophie et la théologie! Laura Bassi, qui fut professeur de physique; Clara von Schurman, qui possédait les langues grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque ; elle les avait étudiées pour approfondir la Sainte Écriture avec une plus grande indépendance de jugement ; dans la famille Pirkheimer, de Nuremberg, Caritas et Clara ; on en pourrait citer d'autres dont les talents furent remarquables; mais ces noms ne possèdent pas grande notoriété ; ils restent des curiosités littéraires et savantes, et si l'on enlevait quelque jour ces portraits des galeries historiques, personne ne songerait à s'en apercevoir.

Les femmes vraiment grandes, qui laisseraient, si on les oubliait, une lacune dans les annales du monde, n'ont été ni des étudiantes, ni des érudites fameuses. Les plus célèbres ont brillé dans la vie du monde, non dans la bibliothèque; leur force

était dans le caractère ; leur mission était la civilisation, dans l'acception la plus large et la plus élevée de ce mot. Elles ont gouverné, non par le « Droit divin des Rois », mais par le « Droit divin des Reines. » C'est un titre tout à fait différent du premier, qu'on ne leur dispute pas, et qu'on leur réserve volontiers, pourvu qu'elles ne l'abdiquent point elles-mêmes, ou qu'elles ne le traînent point dans le domaine de la controverse, pour l'opposer dans une lutte désastreuse aux droits divins ou humains des « Rois. » « Le ciel des cieux appartient au Seigneur ; mais la terre, il l'a donnée aux enfants des hommes. » La femme semble avoir été placée à la limite de ces deux mondes, afin de préparer l'un pour l'autre et de les fondre en un seul. Son domaine propre, c'est la direction des premiers pas, la formation des jeunes âmes, la culture du jardin du Royaume des Cieux. Les mères des saints rempliraient à elles seules une galerie de portraits. La mission de la femme, c'est une mission de paix, d'encouragement, de réconciliation ; mission de zèle aussi par l'influence cachée qui soutient les grandes œuvres, telles que la propagation de la foi, et les grandes dévotions, comme la dévotion au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement. Les noms de Mathilde de Toscane, de sainte Catherine de Sienne, de la bienheureuse Jeanne d'Arc, d'Isabelle la Catholique, de sainte Thérèse, figurent, entre beaucoup d'autres, parmi ces femmes vraiment grandes, qui ont accompli leur

mission au service de l'Église, pour le bien de la société chrétienne et l'accomplissement d'un idéal religieux; n'ont-elles pas, en vérité, régné aux confins des deux mondes?

D'autres sont restées dans leur domaine réservé : la famille, la solitude ou le cloître, comme les deux saintes Elisabeth, sainte Paule, Eustochium et le groupe de leurs amies; les grandes abbesses Hildegarde, Hilda, Gertrude et autres; et la phalange des fondatrices d'Ordres religieux. Elles aussi ont gouverné sur les limites de la terre et du Ciel. Leur influence directe ou indirecte s'est dirigée vers le même but : la paix et non la guerre, les nobles aspirations, les pensées célestes; la foi, l'amour, le dévoûment et tous les vrais biens, sans lesquels le monde serait condamné à périr d'inanition.

Encore une fois, le royaume de la femme est sur ces limites, et si elle court après des biens de moindre valeur, elle s'expose à perdre les deux domaines à la fois. Elle ne trouvera d'une part ni la vraie liberté, ni l'égalité complète, et elle perdra, de l'autre, quelques-unes de ses plus nobles prérogatives.

Ces vues pourront peut-être sembler nuageuses et quelque peu illuminées. Nous n'avons pas l'intention de les défendre à coups d'arguments. Qu'il soit seulement permis de suggérer que l'histoire et l'expérience actuelle auraient ici leur mot à dire. Nous remarquerons aussi que dans l'ordre moral

comme dans l'ordre physique, les forces s'exercent en deux sphères diverses, réclamant des qualités ou des moyens d'action différents. Quand le moteur et le régulateur sont bien mis en balance, l'ensemble du mouvement trouve l'équilibre et la stabilité. L'Eglise catholique peut seule bien ajuster ces forces, car seule elle possède, de chaque côté, l'idéal qui fait l'union. Là où l'éducation supérieure des femmes a prospéré sous son influence, des bases solides de valeur morale, de discipline, de régularité ont été posées. En dehors de l'Eglise, au contraire, cette éducation aboutira toujours au particularisme, à la divergence des manières, du caractère et de l'esprit, aux extrêmes en tous genres ; et à vouloir chercher constamment l'uniformité des droits, des désirs, des occupations, elle en arrive à une rupture totale de l'équilibre dans l'ordre social.

Ainsi, on peut dire, au sujet de cette question générale de l'éducation supérieure des femmes, que la culture morale et l'affermissement du caractère sont le point capital, et celui qu'à chaque degré de cette éducation, il faut avoir sans cesse en vue. C'est ce qui les formera à porter dans l'avenir de plus lourdes responsabilités, à contrôler leur indépendance personnelle, à se tenir fermes contre les courants qui tendraient à désagréger leurs forces. Pour être apte à recevoir une éducation supérieure, la jeune fille doit avoir acquis préalablement l'habitude de se domi-

ner. Malheureusement, on la recherche souvent comme la porte qui donne accès à une plus rapide émancipation. Celles qui l'envisagent sous ce jour sont les moins capables d'en profiter; le but étant faussé, les moyens d'action et le résultat final dévient à leur tour. De plus, quand cette formation est entièrement séparée des réalités de la vie, elle rend les jeunes filles incapables de tout, sauf de poursuivre une carrière professionnelle où, au prix de leur plus grand bien-être, elles seront tenues éloignées des nécessités pratiques, sources principales et fécondes de l'expérience.

Dans quelques pays, on a trouvé le moyen de combiner dans une forme modifiée les éléments de la vie universitaire pour les filles. Les promoteurs de ce mouvement ont été les plus sages. Quelques boutures de l'arbre ont bien été transplantées chez nous; mais elles semblent avorter, faute d'y être appréciées. Nous en sommes encore à poser les bases, et même à nous demander où nous voulons aboutir. Peut-être verra-t-on plus clair dans quelques années ! En attendant une immense tâche reste à accomplir.

La meilleure leçon que les éducateurs puissent et doivent donner aux jeunes filles, c'est l'exemple de la possession de soi et de la décision. Elles sont exposées à être entraînées par le courant du jour, à rester passives aux heures critiques, à manquer de persévérance pour mener à bonne fin ce qui

réclame des efforts assidus. Elles sont souvent obligées de marcher sur des pentes glissantes ; la tentation s'insinue à la dérobée, ou surgit d'une manière si soudaine, que le principal écueil serait le manque de courage, de résolution et de caractère. Un des meilleurs services que nous puissions leur rendre, c'est donc de leur apprendre très tôt à se décider elles-mêmes, à dire oui ou non d'une manière catégorique, à prendre un parti avec promptitude, non point par impression, mais pour un motif connnu et pesé, à maintenir ce qu'elles ont mûrement décidé. Ainsi elles seront prêtes à recevoir une éducation morale supérieure, et à développer leurs ressources intellectuelles sur un plus vaste plan. En tout cas, elles seront préparées à prendre dans la suite les responsabilités que les circonstances leur imposeront.

L'avenir des jeunes filles reste nécessairement indéterminé, au moins jusqu'à la dernière phase de leur éducation ; cette longue période de tâtonnement n'est pas perdue, si elle est employée à former l'esprit, et à donner au caractère, souvent faible et capricieux, la fermeté qui lui est indispensable. Ainsi, soit que les jeunes filles se dévouent dans l'intérieur de la famille, soit qu'elles se livrent à une œuvre spéciale, dans quelque ordre que ce soit, social ou particulier, soit qu'elles entreprennent des études supérieures ou entendent l'appel de Dieu pour se consacrer à son divin service, elles auront quelque chose à donner.

Leur éducation aura été supérieure en ce sens qu'elle les aura élevées au-dessus du médiocre, de ce niveau vulgaire où stationnent les caractères et les volontés qui n'ont pour moteur que l'impulsion du moment, sans aucun projet réfléchi, sans but déterminé.

Il y a des existences dont le caractère est difficile à définir d'un mot, qui sont précieuses cependant, utiles à elles-mêmes et au prochain; elles réclament souvent plus d'abnégation quotidienne que si elles étaient stimulées par des occupations précises. Elles ne doivent pas se regarder comme complètement en dehors de ce que l'éducation féminine peut avoir de plus noble, surtout si elles comprennent que l'esprit a sa vie propre, qu'il se crée, dans ce domaine intime, une existence à soi, non pas égoïste, mais, au contraire, singulièrement désintéressée; car il n'y a rien pour l'étalage dans ces occupations d'une nature commune, mais une dépense constante de sympathie et de dévouement, pas assez pour remplir une vie, bien juste ce qu'il faut pour empêcher de prendre une autre voie. Alors la vie supérieure trouve son refuge au-dedans d'elle-même. Personne n'est là pour constater le mérite de cette existence, moins que quiconque, celle qui la mène. Ni stimulant, ni succès visible, ni éclat d'aucune sorte; c'est peut-être de toutes les vies la plus difficile à accepter, et pourtant quel parfait travail s'y accomplit parfois! Quand ces existences modestes et

cachées viennent à disparaître, on découvre tout un rayonnement d'influences secrètes, dont elles étaient indirectement le foyer. Qui pourra dire jusqu'où peut s'étendre cette éducation supérieure, ni brevetée, ni diplômée, pour laquelle les universités n'ont pas de grade, mais qu'enveloppe le charme d'une incomparable modestie. C'est une vie dure à mener, difficile à caractériser en termes dignes de son mérite, essentiellement bonne, magnifique à voir de près, et, sans aucun doute, « d'un grand prix au regard de Dieu[1]! »

1. 1re Épître de saint Pierre, ch. III.

CHAPITRE XIV

CONCLUSION

Le seul but de cette conclusion est de répéter combien il reste à dire, et surtout à faire, en face du grand problème de l'éducation des jeunes filles. Chaque génération l'envisage et l'interprète selon la caractéristique de son temps. A nous, il se présente sous un aspect attrayant, plein d'espoir, mais aussi chargé de sollicitudes anxieuses. Dans cette œuvre si importante, l'intérêt ne languit jamais; année par année tout se renouvelle; les enfants viennent de la « nursery » à la salle de classe; la vie s'ouvre devant eux avec des facilités incalculables pour le bien, avec leur confiance et leur joyeux espoir en l'avenir. Ce sont là pour nous des circonstances providentielles, que nous serions coupables de laisser échapper.

Quand, au terme de ses études scolaires, la jeune fille entre dans la vie réelle, l'œuvre d'éducation

lentement élaborée, semblable au travail de l'artiste, est jetée dans la fournaise, pour y être éprouvée par le feu, comme le verre et la faïence. L'éducateur doit, à un moment donné, abandonner sa tutelle, et, quelque sollicitude qu'on ait eu pour préparer cette passe difficile, en habituant l'enfant à agir en conscience et sous sa propre responsabilité, fatalement arrive l'instant critique où « l'ouvrage de chacun sera manifesté[1]. »

La vie est la pierre de touche de l'éducation et en révèle la nature. Si l'œuvre résiste à l'épreuve, elle gagne en beauté, et ses couleurs se fixent. Si elle se brise (et l'expérience en brisera inévitablement plusieurs), des germes de résurrection demeurent cependant en toute âme catholique. Pour nous, rien n'est perdu à tout jamais, nous savons les moyens de réparer; mais dans la mesure du possible, notre devoir est de faire des caractères qui sachent résister. Nos efforts en éducation tendront à quelque chose de durable et, dans ce but, nous devrons, plus d'une fois, sacrifier le succès immédiat au plus grand bien de l'avenir, et renoncer à la joie de constater les résultats. Une construction achevée, si modeste soit-elle, est plus agréable à voir que celle, même plus vaste, et de plus belles dimensions, qui sort à peine de terre. Pourtant, dans le labeur de l'éducation, nous devons préférer la seconde à la première. Il faut savoir traverser la période ingrate,

1. I Cor., III.

en dépit des déboires actuels, des peines à venir, des dangers quotidiens, de l'incertitude des résultats définitifs.

Ce travail progressif est plus vrai et dispose plus sûrement aux réalités de l'existence. Une « éducation terminée » n'est qu'une illusion ou la source de cruelles déceptions. Le mot seul dénote un état d'esprit opposé à tout développement ultérieur, une sorte de satisfaction de soi.

Qu'est-ce donc qu'une jeune fille bien élevée, en mesure de pouvoir prendre en main le gouvernail de sa vie ? Toutes ne donnent pas la même mesure ! La différence entre celle qui a reçu cinq talents et celle qui n'en possède que deux se fera toujours sentir ; mais les moins douées seront bien élevées, si elles ont acquis assez de ressort pour n'être ni tristes ni abattues en constatant la modicité de leurs moyens. Lorsque nous avons su mettre l'espoir en ces âmes, et leur inspirer une patience laborieuse, nous avons fait une belle œuvre. Cette indomptable persévérance ne faiblit jamais ; elle atteint des résultats dignes d'éloge et forme des femmes en qui on peut avoir confiance. Quelle que soit leur position dans le monde, leur caractère est égal à leurs responsabilités, ce qui n'est pas une petite chose. Quand la sérénité d'esprit se joint à cette énergie de volonté, l'être moral domine les événements, et ne cesse de se développer dans le sens de ses dons personnels. Rarement ces natures nous causent

des déceptions ; parfois même elles donnent plus qu'on n'en attendait. La désillusion vient plus souvent des « enfants de grande espérance », qui ne mettent pas à profit les dons reçus ; celles-là ne savent pas vouloir.

Si nous désirons donner à une jeune fille ce dont elle a besoin pour acquérir le plus de perfection possible, il faut établir solidement en elle deux dispositions fondamentales : le calme de l'esprit et la force de la volonté. Le calme est aussi loin de l'inertie que de l'excitation. Dans l'inertie et la stagnation, l'esprit est ouvert « aux sept démons qui entrèrent dans la maison vide et balayée. » Dans l'excitation, il se porte aux extrêmes, d'un côté ou de l'autre, selon les heures et les moments. Les plus riches natures féminines sont paisibles, tranquilles, douées d'intuitions, accessibles aux sympathies intellectuelles.

Le rôle de la femme n'est ni initiateur ni créateur; mais la création et l'initiation réclament son concours. L'appui qu'elle prête doit être à la fois intellectuel et moral ; il suppose une énergique volonté ; on ne peut, surtout aux heures difficiles, aider efficacement les autres que dans la mesure où l'on est soi-même ferme au-dedans. Les plus belles victoires de la femme ont été remportées par cette force intérieure, cette solidité, cette persévérance basée sur la foi. La volonté de la femme est efficace, bien moins dans la mesure de ses œuvres extérieures que dans la puissance de ses réserves

intimes. C'est-à-dire que sa force maîtresse est en proportion du contrôle où elle tient sa sensibilité et ses impressions, de sa persévérance à soutenir l'effort, de son oubli de soi en faveur de tout ce qui réclame aide et soutien. Elle est grande par son dévouement ; c'est là qu'elle trouve la seule indépendance durable.

Donner beaucoup, et demander peu en retour, constitue la plus noble des libertés. La foi seule nous la fait trouver. Elle imprime à l'âme cette orientation spéciale qui l'affranchit des intérêts personnels d'ici-bas, en lui parlant des comptes à rendre Là-Haut. Pour les unes, c'est le devoir et le règne de la conscience ; pour les autres, le détachement et le triomphe de l'amour divin, le vol joyeux de l'âme vers les régions célestes. Le nom importe peu ; le centre de gravité est le même, car « les commandements de Dieu dans le cœur d'une femme sainte, sont comme les fondements inébranlables posés sur la pierre ferme[1]. »

1. Eccles., xxvi, 24.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

E. Grevin — Imprimerie de Lagny


LIBRARY
COLLEGE

